



# SOMMAIRE

Le mot du Président

In memoriam

La fête nationale

La bataille de l'Atlantique (1<sup>ère</sup> partie)

Brève histoire du service de santé belge

Dossier : le Maréchal Rommel

La bataille pour Tobrouk

Le coin du lecteur

L'activité des Spiroux du 21 septembre

Bulletin d'inscription

## Le mot du Président

Enfin voici le premier Contact de l'année. En effet, nous avons été absorbés par la préparation d'activités qui concerneront le centième anniversaire de la bataille de Mons du 23 août 2014.

Comme vous le savez, notre cercle fait partie du comité des commémorations de Mons 2014. Le CROR Mons et le Cercle Royal Mars et Mercure, section de Mons préparent un projet qui aura objet de faire revivre la mémoire des combattants de la bataille de Mons 1914. Cette activité s'adresse aux jeunes du dernier cycle des études humanités. Les élèves répartis en binômes, choisiront une ou l'autre tombe dans un cimetière de leur localité. Sur base de critères déterminés et des informations données par la sépulture, ils feront « revivre » ces combattants qui, il y a cent ans, avaient pour la plupart d'entre eux, le même âge.

Les travaux seront exposés et feront l'objet d'un support digital qui sera montré lors des manifestations de la commémoration de cet événement.

Six écoles de Mons ont répondu de manière positive à notre projet. Une équipe a été mise sur pied pour élaborer et assurer la continuité du projet. Des rencontres ont été organisées avec les chefs d'établissement, les professeurs mais aussi la plupart des élèves afin de les conscientiser, les motiver pour qu'ils adhèrent au projet qui débutera en septembre 2013 pour se clôturer en avril 2014. C'est une façon de réfléchir à ce conflit mondial qui a entraîné la perte de millions d'hommes et de femmes et, dès lors, de construire la paix.

L'autre projet est la réalisation d'une bande dessinée dont le dessin est assuré par un de nos membres et qui aura pour thème « La légende des Anges de Mons ». Il s'agira d'un ouvrage qui conjuguera à la fois l'histoire militaire et le fantastique. Il s'agira d'une production pour tous les publics, jeunes et moins jeunes, qui permettra d'appréhender et de comprendre ce fait de l'histoire militaire qui est très connu du grand public en Grande-Bretagne.

En septembre, nous vous proposons l'activité des Spiroux. Nous visiterons la ville du Quesnoy, deuxième ville fortifiée de France ainsi que la nouvelle exposition « Les Antonins, Image et Pouvoir » du musée archéologique de Bavay. Entre ces visites, nous partagerons un repas dans un établissement de la région (déjà connu de certains parmi vous). Vous trouverez tous les détails dans ce Contact et nous espérons vous voir nombreux.

Voici pour chacun d'entre nous le moment de prendre quelques distances par rapport aux activités de notre quotidien. Je vous souhaite ainsi qu'à vos familles de profiter de cet été qui, je l'espère, vous apportera chaleur et bonheur.

Bonnes vacances et bonne lecture.

## In memoriam

Le Major <sup>®</sup> Germain Vandebroucke nous a quitté en mai dernier. Il était un officier exemplaire.

Rigoureux et précis dans l'exercice de ses missions, Germain a toujours mis en avant l'aspect humain qui était apprécié dans son commandement et qui instaurait la confiance chez tous ceux qu'il rencontrait.

Outre les nombreux rappels effectués à la Défense, Germain avait une passion pour les chevaux auxquels il portait une attention particulière par les soins qu'il leur prodiguait.

Homme de droiture, soucieux d'apprendre constamment, il fut un conseiller judicieux pour le cercle des Officiers de réserve de Mons.

Notre association lui doit beaucoup. En tant qu'Administrateur du CROR Mons mais aussi comme trésorier du bal de l'Officier, Germain, de manière systématique, a œuvré pour que les activités dans lesquelles il s'impliquait, se déroulent avec succès.

Mais Germain était aussi et, avant tout, une personne soucieuse du bien être de sa famille. Son épouse pour laquelle il avait une tendresse discrète. Ses deux fils qu'il chérissait et accompagnait dans leur devenir. Puis, ses petits - enfants qu'il soutenait dans les joies comme dans les épreuves.

Oui, Germain était un homme bon qui avait le sens du devoir parce qu'il témoignait un respect constant pour toutes celles et tous ceux qu'il rencontrait sur sa route.

Pour tout ce que tu étais et tu nous as donné, merci Germain.

Les membres du Conseil d'administration du Cercle Royal des Officiers de réserve de Mons et région présentent à Madame Vandebroucke et à la famille leurs sincères condoléances.

PROVINCE DE HAINAUT  
LE GOUVERNEUR



*À l'occasion de la Fête Nationale,  
le Gouverneur de la Province de Hainaut,*

*Monsieur Tommy Leclercq,*

*a le plaisir de vous inviter, ce 21 juillet 2013, à 11 heures,*

*au Te Deum qui sera chanté en*

*la Collégiale Sainte-Waudru, à Mons.*

*L'entrée des Autorités se fera suivant un horaire*

*qui sera communiqué ultérieurement.*

Répondre au moyen du formulaire ci-joint avant le 5 juillet 2013.

# La bataille de l'Atlantique

J. Williams, adapté par Nicole Rey

Editions Fernand Nathan

## I. La bataille des sans abris

On peut dire que la bataille de l'Atlantique a débuté par une nuit sans lune, à la fin de mai 1940, au nord de la France, dans le petit port de Dunkerque.

Le Corps expéditionnaire anglais, qui avait débarqué peu de temps auparavant, avec une telle confiance pour affronter les Allemands, était à présent refoulé par une fulgurante offensive nazie.

Il avait battu en retraite jusqu'à Dunkerque où il s'était trouvé cerné par l'ennemi. Tandis que des unités françaises combattaient furieusement à l'arrière-garde afin de contenir les Allemands, des préparatifs s'organisaient pour faire échapper le plus de soldats possible par mer.

Une flotte partit alors d'Angleterre. Elle se composait de toutes les sortes d'embarcations capables de flotter : destroyers, paquebots, navires de pêche, remorqueurs, voiliers privés, ferryboats même. Leurs pilotes étaient non seulement des membres de la marine de guerre ou de la marine marchande, mais des civils de toute espèce – des hommes, des femmes, et même des enfants.

Les officiers d'état-major estimaient qu'une faible partie seulement des hommes – trente à quarante mille peut-être- pourraient être ramenés sains et saufs. Mais des centaines de bateaux avançaient sur une mer calme, dans des tourbillons de brouillard. Ils se trouvaient sous la protection de tous les avions alors disponibles. Les appareils allemands étaient abattus les uns après les autres. En une semaine, plus de 330.000 hommes furent ramenés en Grande-Bretagne.

Ce fut là l'une des plus stupéfiantes retraits de l'histoire. Bien qu'elle résultât d'une défaite, ce n'en était pas moins d'une victoire. La plus grande partie du Corps expéditionnaire anglais, ainsi qu'un certain nombre de soldats français, belges et autres, furent sauvés. Mais les troupes avaient dû abandonner leur matériel. Elles n'avaient plus de tanks, ni d'armes lourdes, et presque plus de munitions. Les avions britanniques étaient excellents, mais ils ne pouvaient être fabriqués aussi rapidement qu'il ne l'aurait fallu. Ils étaient beaucoup moins nombreux que les appareils allemands. A partir de ce moment, l'Angleterre se dressa seule et presque impuissante face à la plus grande armée que le monde eût jamais connue.

Après à peine un mois de lutte, l'Italie était entrée en guerre du côté des Allemands, la France avait demandé l'armistice, et les Nazis se préparaient à écraser leur adversaire.

Le premier objectif de l'Allemagne était de mettre les Anglais à genoux en les bombardant de façon méthodique. Pour commencer, une centaine de bombardiers furent envoyés chaque jour au-dessus des villes britanniques, puis deux cents, puis près d'un millier, jour après jour. En même temps, les Allemands espéraient refermer un cercle de navires et de sous-marins tout autour de la petite île, de façon à la couper de toutes ses ressources. Une fois l'Angleterre réduite à la famine et à la terreur, les Allemands l'envahiraient et la détruiraient.

Mais plusieurs facteurs empêchèrent les événements de se dérouler comme prévu.

Tout d'abord, tandis que l'Allemagne s'emparait de la France, les Anglais eurent un moment de répit pour se préparer.

Ils organisèrent leurs défenses et se mirent à fabriquer des tanks et des avions. Les usines de guerre travaillaient à plein rendement, et les journées de travail s'élevaient à quize ou seize heures.

Personne n'aurait songé à prendre une minute de détente.

Ensuite, bien que les Etats-Unis ne fussent pas encore en guerre, leurs dirigeants comprirent que l'Angleterre devait être aidée. Munitions, armes, nourriture et vêtements, navires et matériel de toute sorte furent expédiés par voie maritime. Il n'y avait qu'une bonne route, celle qui passait par l'Atlantique Nord. L'Angleterre était comme un château assiégé, comportant une seule dangereuse petite porte de derrière par laquelle du ravitaillement pouvait être furtivement introduit.

Un autre facteur que les Allemands n'avaient absolument pas prévu, fut que le peuple britannique refusa d'être mis sur les genoux. Malgré les bombardements quotidiens, malgré la mort de milliers de civils, les Anglais poursuivaient farouchement leurs occupations. Nuit après nuit les bombes tombaient sur les maisons et les usines. Les rues se transformaient en amas de briques, de pierres et de morceaux de bois carbonisés. Les stations de métro étaient bondées de gens endormis, venus s'y abriter des raids. Au matin, les hommes partaient à leur travail sans savoir s'ils retrouveraient leurs maisons et leurs familles le soir, et pourtant ils continuaient à s'y rendre. Les usines fumaient toujours. Les tanks, les canons et les avions sortaient des chaînes de montage. Et les Anglais résistaient plus opiniâtement que jamais.

Enfin, la Grande-Bretagne eut un nouveau premier ministre qui devait diriger le pays pendant toutes les années de la guerre, jusqu'à la victoire finale : Winston Churchill, qui occupa son poste dès mai 1940.

Il avait été le Premier Lord de l'Amirauté. Dans certaines de ses lettres il se qualifiait lui-même d'« ancien membre de la Marine ». Et il était donc tout à fait disposé à estimer qu'une bataille devait être livrée – et gagnée – pour le contrôle des mers. « On peut gagner ou perdre des batailles, disait-il, des entreprises peuvent réussir ou échouer, des territoires être occupés ou abandonnés, mais pour être capables de poursuivre la guerre, ou même de survivre, nous devons conserver notre maîtrise des routes maritimes et la liberté d'approche et d'accès de nos ports. »

La Grande-Bretagne était une île. Il Lui fallait des avions, des tanks, des canons et des navires. Elle avait besoin de nourriture, de munitions et de matériel. Faute de quoi, sa situation serait celle d'un homme au sommet d'une montagne, essayant d'éteindre se ses mains nues un incendie de forêt le menaçant de toutes parts. Elle devait se tourner vers les autres nations du Commonwealth – l'Australie, l'Afrique du Sud, le Canada - . Mais par-dessus tout, elle devait se tourner vers le pays le plus riche du monde, qui était encore neutre : les Etats-Unis.

La Grande-Bretagne avait acheté pour des millions de dollars de nourriture et de matériel, et elle avait payé. Mais à présent, elle n'était plus en mesure de le faire. Alors le Président Roosevelt proposa le principe du Prêt-Bail. Conformément à ce principe, l'Angleterre recevrait certaines fournitures avec des crédits à long terme et emprunterait des armes.

Le Président Roosevelt expliquait : « Supposons que la maison de mon voisin prenne feu et que je possède un tuyau d'arrosage cent mètres plus loin. Si mon voisin peut disposer de mon tuyau et le brancher sur sa prise d'eau, cela lui permettra d'éteindre l'incendie.



Alors ... je ne vais lui déclarer au préalable : « Voisin, mon tuyau me coûte quinze dollars ; vous devez me le payer quinze dollars. » Non ! ... Je ne veux pas quinze dollars – je veux seulement récupérer mon tuyau d'arrosage une fois l'incendie éteint. »

Mais le tuyau d'arrosage devait être amené jusqu'à la prise d'eau anglaise. Les convois de navires étaient attaqués par des avions à longue portée basés en Europe, par des sous-marins, par des cuirassés et des croiseurs de taille impressionnante et par des mines magnétiques : attirées par les moteurs des navires en marche, elles les faisaient exploser.

Des millions de tonnes coulaient. Il devint évident qu'il ne suffisait pas de faire traverser des navires sains et saufs. Pour survivre, il fallait débarquer en Grande-Bretagne d'énormes quantités de matériel et de ravitaillement.

En 1941, les Allemands produisaient dix sous-marins par mois. En trois mois, la douzaine de sous-marins qui opéraient sans relâche dans l'Atlantique nord coula 142 navires. Au début de la même année, deux croiseurs de combat allemands, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, coulèrent en deux mois de raids 22 navires, totalisant 115 000 tonnes.

Le Haut Commandement allemand déclarait en jubilant : « Au printemps, commencera sur l'océan notre guerre sous-marine. L'aviation jouera son rôle, et toutes les forces armées emporteront une décision coûte que coûte. »

Il était évident pour Churchill que la guerre devait traîner en longueur, jusqu'à ce que les Allemands s'affaiblissent et que d'autres grands pays viennent se ranger aux côtés de l'Angleterre. Mais chaque jour voyait augmenter le nombre de navires coulés, diminuer les quantités de marchandises débarquées, et se réduire les chances de survie.

Un jour de mars 1941, l'Amiral de la Flotte, sir Dudley Pound, vint faire au Ministère de la Guerre le compte-rendu des pertes. Churchill les connaissait déjà ; la semaine qui venait de s'écouler avait été particulièrement catastrophique. Il dit à l'Amiral Pound : « Nous devons faire passer cette question en priorité, avant toutes les autres. Je vais proclamer « la bataille de l'Atlantique. »

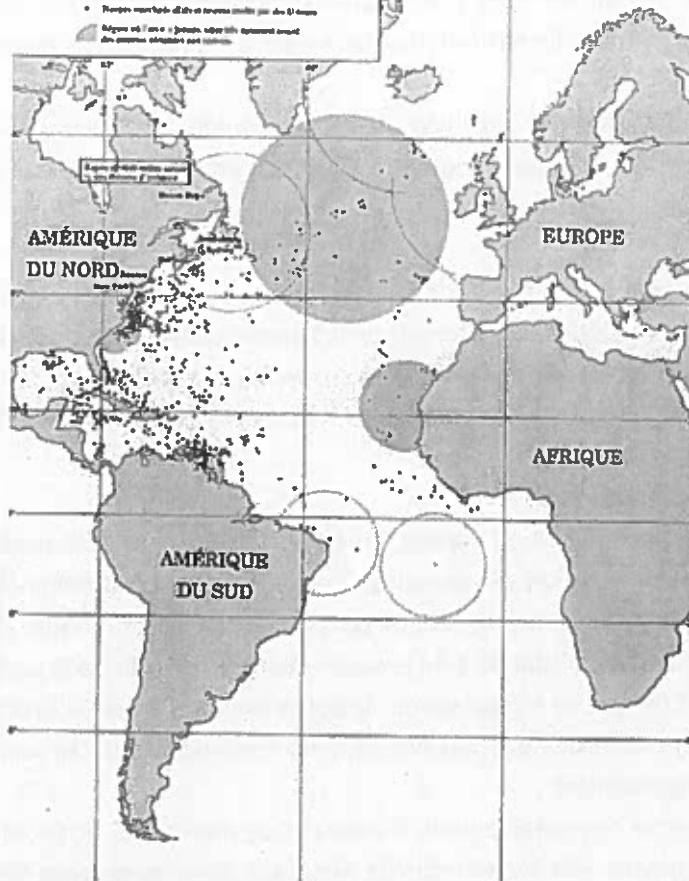
Au bout de quelques jours, un comité se trouva formé. On l'appela le comité de la bataille de l'Atlantique, et son but était de résoudre les problèmes les plus urgents : vaincre les bombardiers à longue portée et les sous-marins allemands, augmenter la construction de navires, lancer des offensives, et parvenir à ce que la Grande-Bretagne reçût le ravitaillement dont elle avait si impérieusement besoin pour continuer à se battre.

Tel fut le début officiel de la lutte engagée l'année précédente. Elle devait se trouver portée à son paroxysme trois ans plus tard, une fois l'océan assez nettoyé pour permettre aux Alliés de masser des hommes, bateaux et matériel en quantité suffisante et d'envahir les côtes de Normandie, au jour J.

Au cours de cette étrange bataille, quelques hommes étaient capables d'en tuer un millier d'un seul coup relativement faible. Ou bien, un navire jetant des milliers de tonnes d'explosifs pouvait ne jamais savoir si l'ennemi avait été atteint ou non. Gains et pertes s'évaluaient rarement au nombre d'hommes tués, et jamais au territoire occupé. Ils s'évaluaient en tonnages de navires et de matériel. Et par-dessus tout, comme nous allons le voir, ce fut dès le début une bataille dans laquelle toutes les apparences étaient trompeuses.



**PERTES DE NAVIRES MARCHANDS  
DANS L'ATLANTIQUE  
DU 1ER JANVIER AU 31 JUILLET 1942**



## **2. La route qui traversait l'océan**

La deuxième guerre mondiale a souvent été qualifiée de guerre totale. Elle s'est étendue sur tout le globe terrestre, atteignant des endroits aux noms étranges et peu familiers : Iwo Jima, Anzio, Mourmansk et El Alamein. Mais beaucoup de gens n'arrivaient pas encore à se mettre en tête que notre terre est bien un globe. Bien qu'elle soit ronde, ils avaient en effet toujours vue représentée sur des cartes planes.

Les cartes les plus familières à la plupart d'entre nous sont appelées projections de Mercator, d'après Gérard Mercator, qui les édita le premier, en 1568. Etablies à l'usage des commandants de voiliers, elles sont fidèles aux positions données par la boussole et à la forme des terres. Mais elles sont exactes seulement de part et d'autre de l'équateur. Ceux qui ont l'habitude d'étudier les projections de Mercator et d'y voir le Nord au sommet et la déformation subie par tout ce qui se trouve au-dessus et au-dessous de l'équateur, sont extrêmement surpris d'apprendre que quatre-vingt treize pour cent de la population mondiale et les trois quarts des terres habitables sont situées dans les latitudes nord. Ils s'étonnent de découvrir que les seules capitales européennes établies au sud de Washington sont Athènes et Lisbonne. Et Venise, considérée comme une ville ensoleillée du midi, est en réalité située à 250 kilomètres au nord du port sibérien de Vladivostock.

Par conséquent, au début de la guerre, peu de gens réalisaient que le véritable centre de notre monde est l'Océan Glacial Arctique. Si vous survoliez la terre de très haut dans un engin spatial, et que vous la contempriez au-dessus du pôle nord, vous vous apercevriez que tous les continents, sauf l'Australie et le continent glacial antarctique, forment une immense masse de terre autour de cet océan polaire.

Vous verriez clairement que l'Amérique du Nord, au lieu de ressembler à une île séparée du reste du monde par deux océans, fait partie de cette masse. Et aussi que l'Alaska n'est pas un lointain avant-poste dans un désert, mais un tremplin naturel pour les trajets aériens les plus courts menant des Etats-Unis à l'Asie.

Vous vous apercevriez également que l'Islande, cette petite île, et l'extrémité du Groënland, au lieu de se trouver bien en dehors des itinéraires normaux, sont de véritables pierres de gué sur la route la plus directe menant de l'Amérique à l'Angleterre.

Par bonheur, dès le commencement des hostilités les dirigeants des nations alliées adoptèrent ce point de vue, qui allait se révéler l'un des plus féconds de la guerre. Les Allemands avaient d'ailleurs le même – quelques-uns, en tout cas –, puisque l'un de leurs experts militaires écrivait : « Quiconque possède l'Islande tient un revolver fermement braqué vers l'Angleterre, l'Amérique et le Canada. » Encore fallait-il savoir qui se saisirait le premier du revolver.

Tout au début de la guerre, les Nazis avaient pénétré en Norvège et au Danemark. En quelques jours, toute résistance officielle avait cessé, et les Allemands s'étaient solidement retranchés. Les zones stratégiques d'Islande et du Groënland étaient toutes deux possessions danoises. En mai 1940, l'Angleterre fut donc invitée par le gouvernement d'Islande à lui envoyer des troupes afin de la protéger contre une possible invasion allemande. Presque en même temps, le gouvernement local du Groënland demanda la protection américaine. Celle-ci fut accordée officieusement, deux mois plus tard. On se mit alors en devoir d'assurer la sécurité de l'itinéraire maritime.

L'Angleterre avait besoin de ravitaillement, d'armes et de munitions, de fer et d'acier, et de bois de charpente. Par-dessus tout, elle avait besoin de vaisseaux pour transporter tout ce matériel, dont une partie pouvait provenir du Canada, mais qui devait être principalement expédié par les Etats-Unis. Une série de discussions secrètes eurent lieu, d'abord en Angleterre, plus tard en Amérique.

Au début surgirent quelques malentendus causés par certaines différences de langage : par exemple, l'état-major Anglais avait préparé un rapport qu'il estimait très urgent. Il voulait qu'on l'étudiât sur le champ ; mais le verbe utilisé à cette occasion par les Anglais, « to table » signifie, au contraire, pour les Américains « ajourner une question ». Les deux parties discutèrent avec chaleur jusqu'au moment où elles s'aperçurent qu'elles voulaient en réalité la même chose – traiter la question en priorité. Néanmoins, en dépit de ces complications minimes, un fait simple était évident : la Grande – Bretagne était décidée à tenir bon devant les Nazis, et donnait la preuve qu'elle en était capable. Elle avait donc besoin de toute l'aide que pouvaient lui fournir les Etats-Unis, et elle l'obtint.

Un marché très important fut alors passé entre les deux pays: en échange de cinquante deux vieux destroyers, la Grande-Bretagne autorisa les Etats-Unis à établir des bases navales, militaires et aériennes sur un certain nombre d'îles britanniques de l'hémisphère occidental : la Jamaïque, La Trinité, Sainte-Lucie, Antigua, La Guyane et les Bahamas. Ces bases allaient être précieuses lors des combats livrés contre les sous-marins allemands dans la mer des Caraïbes (ou mer des Antilles). Le jour même où les Allemands commencèrent leurs attaques aériennes contre Londres, des équipages britanniques prirent possession des huit premiers destroyers américains, à Halifax.

L'itinéraire maritime du ravitaillement était maintenant formé d'une série de jalons situés tout au long d'un Grand Cercle. L'expression « à vol d'oiseau » est utilisée depuis des siècles, mais elle n'avait jamais été appliquée en fait jusqu'à l'avènement de l'aviation. Les Grands Cercles sont essentiellement des trajets aériens, des distances « à vol d'oiseau » entre différents endroits – c'est-à-dire le plus court chemin d'un

point à un autre de la surface du globe. A quelques exceptions près, ils apparaissent comme des lignes courbes sur une projection de Mercator. Pour les voir sous forme de lignes droites, il faut une mappemonde, soit un modèle spécial de carte plane appelée projection gnomonique. La route en arc de Grand cercle menant du Canada à l'Angleterre passe tout près de Terre-Neuve, du Groënland et de l'Islande, qui constituent ses étapes naturelles.

Ces pays allaient servir de base aux escorteurs et aux avions chargés de protéger les convois attaqués par les sous-marins. Le ravitaillement américain était expédié à Halifax, puis accompagné par des navires canadiens jusqu'à un lieu de rendez-vous en haute mer, où les escorteurs britanniques le prenaient en charge et le protégeaient le reste du trajet.

La sécurité du Groënland était essentiellement le problème de l'Amérique. Sur sa glaciale côte orientale, les Allemands possédaient une station météorologique, laquelle envoyait régulièrement des rapports aux sous-marins opérant dans les eaux septentrionales. Et une alarmante nouvelle se répandait : les Nazis avaient l'intention d'établir sur cette même côte la base d'une escadrille aérienne. Dans ce cas, non seulement les navires, mais aussi les villes, se trouvaient en danger de façon permanente.

Les garde-côtes des Etats-Unis, prêts depuis longtemps à affronter n'importe quelle situation, furent envoyés inspecter la côte du Groënland. Mais ce fut seulement en 1941 que le Danemark et les Etats-Unis signèrent un accord par lequel ces derniers devenaient les protecteurs officiels du Groënland.

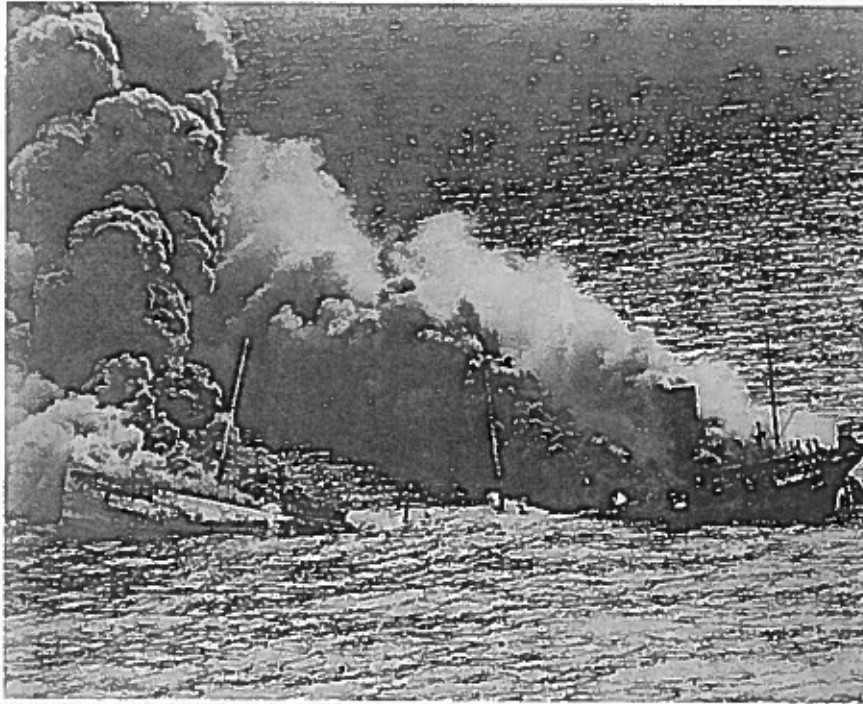
La Patrouille du Groënland fut alors formée, sous le commandement de « Iceberg » Smith – le Commandant Edward H. Smith, - l'un des premiers experts mondiaux des questions glaciaires, et une autorité en matière océanographique. Ses responsabilités étaient étendues et variées, et témoignaient bien de l'aptitude des garde-côtes à faire n'importe quel travail. Il s'agissait, entre autres, pour la Patrouille du Groënland, de convoier les transports et les navires de ravitaillement de l'Armée des Etats-Unis, de briser les glaces, de détruire les stations de radio ou de météorologie de l'ennemi au Groënland, de faire des inspections, d'assurer les communications, d'exécuter des missions de sauvetage aéro-maritimes, et de mettre en place un réseau de navires donnant des compte rendus météorologiques.

A peu près à la même époque, la Grande-Bretagne établit des bases d'escorteurs et d'avions en Islande. Cela signifiait que ces unités de surface pourraient aller plus à l'ouest protéger les navires marchands. Mais les Allemands envoyèrent à leur tour leurs sous-marins vers l'ouest, et le carnage augmenta.

Tous les convois qui appareillaient de Halifax étaient attaqués les uns après les autres ; en un mois, vingt navires sur un convoi de trente-quatre furent coulés, et une certaine semaine, vingt-sept bateaux furent envoyés par le fond, appartenant pour la plupart au même convoi.

Bien que les sous-marins constituaient le principal danger, il en était d'autres presque aussi grands.

Le Commandant en chef de la flotte allemande, l'amiral Raeder, était un officier de marine d'élite et, tout en se heurtant constamment à son propre chef, Hitler, lequel ignorait la guerre maritime et s'en souciait peu, il parvint à rendre la situation extrêmement critique pour les Anglais. Il transforma, par exemple, un certain nombre de navires marchands en corsaires, rapides et bien équipés, munis de petits avions de reconnaissance.



Deux d'entre eux opéraient dans l'Atlantique, deux dans l'océan Indien et cinq dans la Pacifique. Camouflés comme ils l'étaient – de loin, on les prenait pour d'inoffensifs marchands – ils faisaient beaucoup de dégâts. A eux tous, ils coulèrent ou capturèrent trente-six bâtiments en moins de trois mois.

Il y avait dans la unités de combat de surface, comme les cuirassés de poche *Graf Spee*, *Scheer*, et *Deutschland*. L'amiral Raeder essayait sans trêve de construire et d'utiliser une puissante flotte de surface, et, tout au début de la guerre, il envoya le *Graf Spee* et le *Deutschland* harceler la ligne de sauvetage de l'Atlantique.

Le *deutschland* était très prudent et se tenait à l'écart des convois et des ennemis. En deux mois et demi, il ne coula que deux navires, puis rentra furtivement au port. Mais le *Graf Spee* passait son temps à surgir et à disparaître, coulant chaque fois un ou deux navires. Il fut finalement repéré et pris au piège par un groupe britannique de quatre croiseurs, au large des côtes d'Amérique du Sud, en décembre 1939.

Après un combat meurtrier, qui dura une heure et vingt minutes, au cours duquel les gros canons du *Graf Spee* causèrent de terribles dégâts aux petits croiseurs, le navire allemand se réfugia dans le port neutre de Montevideo, en Uruguay. D'autres navires de guerre anglais furent envoyés le capturer ; il ne pouvait ni rester dans le port, ni s'échapper ; son commandant le fit alors saborder.

Le *Scheer* eut un peu plus de chance que ses compagnons. A la fin octobre 1940, il leva l'ancre pour attaquer les convois de l'Atlantique Nord. Au début de novembre, il tomba sur un navire isolé, un traînard de convoi, qu'il captura et coula. Une heure plus tard, il trouva le reste du convoi – un groupe de trente-sept navires avec un seul escorteur, le croiseur marchand armé HMS *Jervis Bay*. Le Capitaine Fege, commandant le *Jervis Bay*, se rendit compte qu'il devait retenir le cuirassé ennemi aussi longtemps que possible, et permettre ainsi au convoi de s'échapper. Après avoir envoyé un message radio donnant sa position, il se dirigea à toute vapeur à la rencontre d'un adversaire bien plus gros que lui. L'engagement, qui dura presque trois heures, fut absolument unilatéral. Le *Scheer* ouvrit le feu à 17 000 mètres.

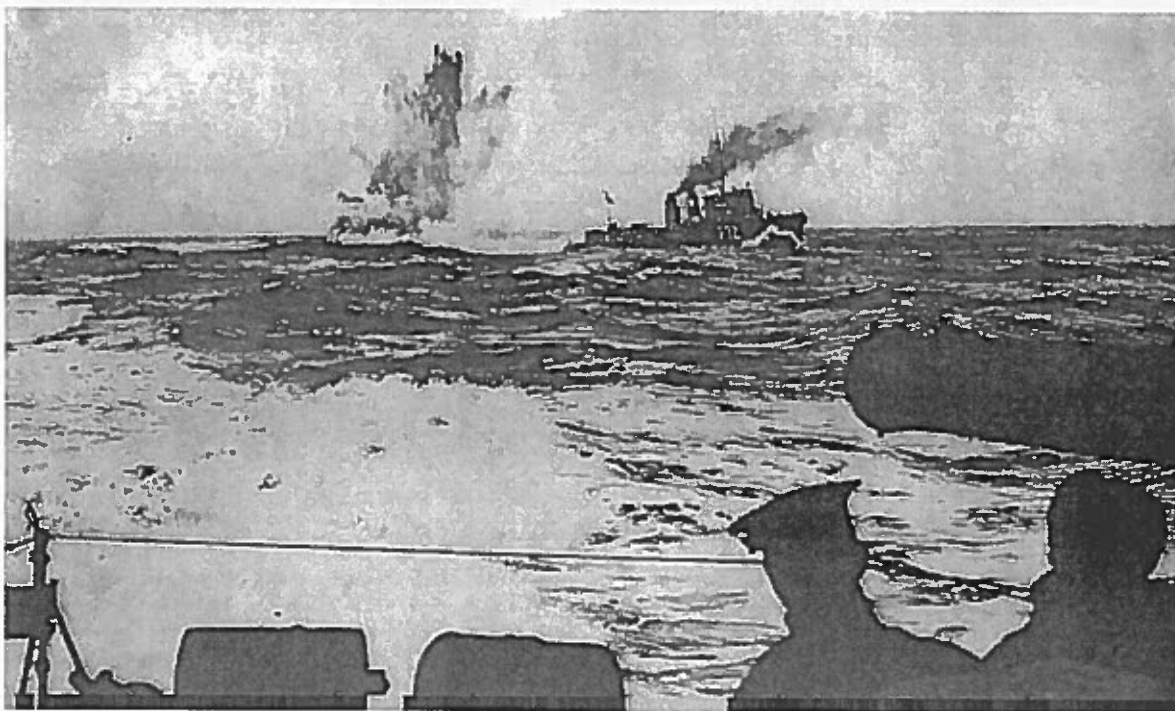
Le *Jervis Bay* ne pouvait s'approcher assez pour atteindre l'ennemi avec ses vieux canons ; il finit donc par sombrer, entraînant à l'abîme plus de deux cents officiers et hommes d'équipage, ainsi que son courageux

commandant. Mais pendant ce temps le convoi s'était dispersé dans l'obscurité, et le *Scheer* ne put retrouver et couler que cinq de ses navires. Il mit alors le cap au sud, en quête de proies faciles dans les eaux de la mer des Caraïbes et de l'Atlantique Sud. Au bout de cinq mois, il revint à son port d'attache, comptant à son tableau de chasse seize navires, détruits ou capturés.

La marine britannique s'amenuisait de plus en plus. La flotte de guerre anglaise ne pouvait se trouver partout en même temps, et les sous-marins et unités de surface de l'ennemi frappaient à volonté, coulant un navire après l'autre. « Vaincre les sous-marins, déclarait Churchill, Dans un message au Président Roosevelt, n'est qu'une question de destroyers et d'escorteurs, mais nos effectifs sont si réduits que pour boucher un trou, nous en ouvrons un autre. » Si la Grande-Bretagne voulait poursuivre la lutte, il fallait lui envoyer sans relâche du ravitaillement et du matériel.

« Donnez-nous des armes, déclaraient les Anglais, et nous ferons la besogne. »

Il était d'ailleurs évident pour les Etats-Unis que si l'Angleterre était vaincue, ils se trouveraient eux-mêmes en grave danger. Dans un message radiodiffusé à la nation, le Président dit avec sobriété : « Si l'Angleterre est abattue, nous tous ... vivrons sous la gueule d'un canon. Nous devons fabriquer des armes et des navires avec toute l'énergie et les ressources dont nous pouvons disposer... Nous devons être le grand arsenal de la démocratie. »



## Brève histoire du Service de Santé Belge.

Par le Dr Patrick Loodts

Extrait du site [www.1914-1918.be](http://www.1914-1918.be)

Dans cette brève histoire du Service de Santé Belge se tient le résumé succinct de notre site « Médecins de la Grande Guerre ». Le lecteur intéressé trouvera dans cet article tous les personnages, lieux ou événements qui font l'objet d'un développement plus complet dans des rubriques séparées de notre site.

L'histoire du service de santé de l'armée belge durant la guerre 14-18 constitue une véritable « histoire belge » saugrenue, incroyable et finalement à l'image de l'histoire de la nation belge. A cause de l'incurie de certains hauts fonctionnaires, les soins de santé aux blessés furent, au début du conflit, scandaleusement inappropriés. Les Belges, cependant ne se découragèrent pas, et rassemblèrent leurs talents pour créer en quelques mois une véritable structure de soins qui deviendra même un modèle du genre pour nos alliés!

Pendant les premiers mois de la guerre, les médecins et les brancardiers acceptèrent de se dévouer avec des moyens de fortune car le 4 août 1914, on se rendit compte que la Croix-Rouge qui s'était engagée par ses statuts de 1892 à fournir le plus gros du matériel médical nécessaire à l'armée belge en campagne ne pouvait pas tenir ses engagements : ses dépôts étaient quasi vides. La Croix-Rouge était en faute mais l'armée avait aussi commis une lourde erreur en se privant de son droit de regard envers cet organisme. En effet, pour conseiller la Croix-Rouge dans le domaine de la préparation à la mobilisation, le poste de vice-président de la Croix-Rouge devait être réservé au Général médecin, Inspecteur général du Service de Santé. Cette obligation fut respectée jusqu'en 1905, année où le Département de la Guerre décida qu'un général retraité provenant de l'infanterie ou de l'artillerie ferait tout aussi bien l'affaire qu'un général médecin du service de santé ! Evidemment, il y avait certainement une raison à ce changement et on peut imaginer que derrière celui-ci se cachait un beau cadeau de départ à un général influent qui voulait rester en vue l'âge de la pension venu ! Entre 1905 et 1914, le Service de Santé fut donc tenu dans l'ignorance la plus complète des mesures prises par la Croix-Rouge pour le temps de guerre ! Quoiqu'il en fût, lorsque la mobilisation fut décrétée on s'aperçut donc que la Croix-Rouge ne savait pas fournir le personnel et le matériel essentiel qui avait été promis pour le temps de guerre à savoir des voitures d'ambulance, des voitures de pharmacie, des brancards, des objets de pansement, des médecins pour les trains sanitaires... En fait pour tout matériel, la Croix-Rouge ne disposait que de 5 voitures d'ambulance, deux voitures de pharmacie et un fourgon de matériel hospitalier. Pour pallier à cette situation désastreuse, on fit appel au professeur Depage pour prendre en mains l'organisation des ambulances particulières que la charité publique offrit de toutes parts.



Dr Antoine Depage



Deux autres éléments intervinrent dans l'incurie du service de santé au début de la guerre. L'armée d'active n'avait quasi aucun brancardier de carrière et l'on comptait sur les « Dispensés du service en temps de paix » appelés les D.T.S.P. pour constituer les Corps d'ambulance. Comme nous le verront plus loin, les D.T.S.P. étaient constitués par les instituteurs, les religieux et séminaristes. Rien n'était prévu pour eux dans notre armée : ni matériel, ni même uniforme. Mobilisés comme brancardiers ils se mirent en route immédiatement vers leurs unités et apportèrent leurs aides aux blessés des combats en les transportant sur des brouettes confisquées dans les fermes ! Ils étaient répartis en six Colonnes d'Ambulances de 350 brancardiers chacune, chaque Division de l'armée belge ayant sa colonne d'ambulance. Ces instituteurs, curés ou séminaristes, dans leurs tenues civiles ou revêtus de leurs soutanes, suivirent l'armée en campagne derrière la Gette puis dans sa retraite vers Anvers et ensuite vers la côte belge.

L'armée belge était divisée en une Armée de Forteresse et une Armée de Campagne. L'armée de campagne comportait six Divisions d'Armée et une Division de Cavalerie. Chaque Division d'Armée (D.A.) possédait six régiments composés chacun de trois bataillons. Un bataillon possédait quatre compagnies de plus ou moins 200 hommes et une compagnie Etat-Major.

Ces hommes, comme René Glatigny et le père de Groote se montrèrent souvent extrêmement courageux si pas héroïques. Cette troupe hétéroclite d'instituteurs et de religieux était mal considérée par la hiérarchie qui les voyait comme des trublions d'intellectuels inaptes à l'obéissance et à la discipline (effectivement ces jeunes hommes possédaient un certain sens critique de par leur niveau d'études !). Bien entendu ils n'avaient reçus aucune instruction militaire au préalable, et c'est entre deux marches ou combats qu'ils apprirent le BABA du soldat et du brancardier. Plus tard, derrière l'Yser, bon nombre d'instituteurs ayant servi comme brancardiers voulurent comme René Glatigny devenir officier. On les en empêcha d'abord en leur signifiant qu'ils n'avaient pas leur diplôme d'humanités complètes.



Les instituteurs étaient formés de la manière suivante :

- études moyennes du degré inférieur
- suivie de 4 années d'école normale.



Ce n'est qu'en 1967, que la formation des instituteurs belges commença à être dispensée en deux ans aux candidats en possession d'un diplôme d'humanités complètes.

Par après leur insistance à pouvoir devenir officier et leurs mérites derrière l'Yser purent vaincre les obstacles et le 4 avril 1916, une dépêche du Ministre de la Guerre datée du 4 avril 1916 (Cabinet n°24 939) autorisa le chef d'Inspecteur Général de l'Armée, le Lieutenant Général de Selliers de Moranville à détacher des brancardiers instituteurs au C. I. S.L.A.I (Centre d'instruction pour sous-lieutenants auxiliaires instructeurs) de Bayeux.



*Le Dr August Depoorter le 4/12/1915 (collection André Van Nieuwkerke)*

Un troisième problème à résoudre fut celui du personnel médecin. Au début du conflit, il y avait en Belgique 4.500 médecins. De ce nombre, 2.000 à 2.500 avaient moins de quarante ans. Les médecins de carrière, les médecins rappelés en fonction des obligations militaires et 124 volontaires constituèrent le corps des 900 médecins disponibles. Ce nombre était insuffisant et ne put être augmenté malgré les appels répétés que fit le Général médecin Mélis aux 1.500 médecins en âge de s'engager comme volontaires et qui étaient restés en zone occupée ! Le déficit en médecins était tel que l'on considéra comme médecins militaires les étudiants en médecine ! Tel fut le cas des étudiants en médecine Depoorter et Dolhen dont nous décrivons plus loin la carrière mouvementée ! Il faut dire que les médecins plus âgés n'avaient pas envie de se retrouver dans la tenue d'un bleu. L'armée n'avait prévu aucun statut pour les engagés volontaires qui malgré leur grande expériences pouvaient se retrouver sous les ordres d'un médecin militaire de carrière beaucoup plus jeune qu'eux ! A ce propos on lira avec amusement le conflit qui eut lieu entre le docteur Depage et le Général médecin Mélis.



*Le Dr Mélis, inspecteur général du Service de Santé.*



*Marie Depage*

Quant aux infirmières, la Belgique en comptait très peu en 1914 et dans ce domaine, des soins infirmiers, était fort en retard par rapport aux pays anglo-saxons. C'est le docteur Depage et son épouse Marie Depage qui créa la première école d'infirmière en 1907 à Bruxelles et qui en confia la gestion à une infirmière anglaise Edith Cavell. Quand la guerre éclata, Edith Cavell ne voulut pas rejoindre l'Angleterre et resta à son poste. Elle fut alors sollicitée pour abriter des militaires anglais qui blessés lors de la bataille de Mons désiraient une fois guéri rejoindre l'Angleterre via la Hollande. Edith Cavell les hébergeaient donc en les faisant passer pour des ouvriers Belges blessés puis elle les faisait conduire vers la frontière hollandaise où des passeurs arrivaient à les faire franchir le réseau de fils électrifiés ! Edith Cavell fut trahie et après un procès très rapide fut fusillée au Tir National qui jouxte aujourd'hui RTBF. Une deuxième école d'infirmière rapidement après celle du Dr Depage, il s'agit de l'école Saint- Camille qui formait plutôt des infirmières religieuses. Ces deux écoles d'obédience différente rivalisèrent souvent entre elles. Le docteur Depage par exemple, lorsqu'il engagea des infirmières pour l'hôpital de l'Océan refusa la candidature de la comtesse van den Steen de Jehay parce qu'elle était « une Saint Camille ». C'est en tout cas l'explication donnée par la comtesse elle-même.



*Edith Cavell - Gouvernante à Bruxelles en 1890*



*La comtesse van den Steen de Jehay*

Quoiqu'il en soit en 1914, les infirmières diplômées étaient encore très peu nombreuses. En 1912, il n'y avait que cinquante infirmières diplômées en Belgique (Rapport du Lieutenant général De Coune sur l'association de la Croix-Rouge de Belgique et sa gestion pendant l'année 1912. Centre d'Histoire militaire du musée Royal de l'Armée. Fonds.nr 4) Les hôpitaux militaires belges avaient bien des religieuses soignantes de l'ordre des Sœurs Hospitalières de Saint Augustin mais ces religieuses au dévouement irréprochable qui étaient arrivées de Paris en Belgique en 1835 à la demande de Léopold II n'avaient pas de diplôme d'infirmière. La guerre déclarée, ces femmes firent cependant preuve de courage et beaucoup d'entre elles rejoignirent les hôpitaux belges installés en France. Après la guerre, la plupart reprirent alors des études pour obtenir leur diplôme d'infirmière. L'histoire de leur ordre religieux mérite de ne pas être oubliée d'autant plus que cet ordre n'existe plus. Parmi les rares infirmières belges diplômées, une religieuse belge est à mentionner. De l'ordre des Sœurs Missionnaires Notre-Dame d'Afrique, elle connut un destin curieux puisqu'elle servit dans un hôpital militaire français réservé prioritairement aux soldats nord-africains ! Cette douce femme, Sœur Cléophas acquit même une renommée de sainte femme !

Il fallut donc recourir aux initiatives privées pour combler les déficits structurels du service de santé de l'armée belge. En quelques jours, sous la direction d'un comité spécial de la Croix-Rouge dont faisaient partie les très connus professeurs Depage et Héger, s'ouvrirent à Bruxelles des ambulances privées dans des cliniques privées, écoles, maisons du peuple et même dans une aile du palais royal de Bruxelles.

L'ambulance du palais royal comprenait une salle d'opération, une salle de pansement, une installation RX et 13 salles de malades de 219 lits, une lingerie, une blanchisserie, une chapelle une morgue. Seule rescapée des innombrables ambulances qui virent le jour en août 14, elle resta ouverte toute la guerre et ne ferma ses portes que le 19 février 1919. Durant son existence elle hébergea 945 blessés dont 605 belges, 293 allemands, 43 français, 3 anglais et un Russe. On y dénombrait la présence de 124 infirmières dont 20 religieuses et 26 nurses anglaises.

Une pièce de l'ambulance Anspach. Les quatre jeunes femmes sont de g à dr Marie-Anne Lemaire, Simone Anspach, Alberte Delseaux, Jane Rutten.

A Liège, c'est sous l'impulsion du Président de la Croix-Rouge locale, le docteur Snyers, que de multiples lazarets furent ouverts, comme celui de la place Emile Dupont dont nous lirons l'histoire plus loin. L'hôpital militaire de Liège fut quant à lui renforcé et doublé dans l'hôpital créé de toute pièce, l'hôpital des Rivageois installé dans l'école normale des filles. Cet hôpital installé en trois jours offrit mille lits qui furent occupés en moins de trois jours !

Les Allemands rentrèrent à Liège le 6 août malgré des combats épiques dont certains peuvent être qualifiés de victoire belge comme la bataille du Sart-Tilman dans la nuit du 5 au 6 août et la bataille de Rhées. C'est sur les hauts plateaux du Sart-Tilman que le Père de Groote qui devint l'aumônier le plus célèbre de la Grande Guerre, fit ses premières armes de brancardier et vécut la peur de sa vie. Le Père Degroote devint par après l'ami du soldat communément appelé Papa Merx, le doyen des soldats Belges qui s'engagea volontaire à l'âge de 65 ans !



*Papa Merx et le Père de Groote*

Liège occupé par l'ennemi, les hôpitaux continuèrent à fonctionner comme par le passé mais dès le mois de septembre le personnel était remplacé par un personnel allemand. Malgré ses protestations le médecin principal Henrard ne parvint pas à obtenir que la convention de Genève fut observée et 31 médecins belges furent envoyés en Allemagne. Henrard (qui devint plus tard général) fut lui-même envoyé en captivité le 12 octobre en Allemagne. Le 17 janvier, il fut libéré et pu rejoindre le front de l'Yser.

Les forts de Liège encerclés tombèrent les uns après les autres mais pendant dix jours parvinrent à immobiliser autour d'eux 100.000 hommes de trois corps allemands. Le 12 août, deux pièces d'artillerie lourde de 420 mm, du type Kurze Marine Kanonnen, surnommée « Grosse Bertha » sont mises en batterie par l'ennemi.



*Fort de Loncin en août 1914. Le cratère de l'explosion et une coupole de 15 cm. déchaussée.*

Ces deux obusiers avaient été livrés juste avant la guerre par les usines Krupp. Ils arrivèrent à Herbenthal par train le 10 août à 23 heures. Le déchargement des gigantesques éléments des obusiers se révéla une tâche ardue. Dix lourdes voitures transportant au total 100 tonnes et tirées chacune par un véhicule à vapeur partirent le 11 août dans l'après-midi pour arriver dans le village de Mortier le 12 dans l'après-midi. Vers 18h00 le bombardement de Pontisse commençait ! Après l'envoi de 51 projectiles de 796 kg chacun, dont 13 atteignirent l'objectif, le fort capitula le 13 août à 11h 30. Immédiatement après la reddition le professeur Fritz Rausenberger, directeur technique des établissements Krupp vint se rendre compte sur place du travail des grosses Bertha. Les canons furent ensuite transportés sur la plaine des manœuvres de Bressoux pour tirer sur le fort de Loncin !

Le 13 août, le fort de Chaudfontaine succombe sous une violente explosion ayant causé la mort de 55 hommes. Le 15 août, c'est le fort de Loncin à 17 h15 qui subit une explosion d'une violence inouïe : le magasin à poudre est atteint par un projectile et entraîne dans son explosion l'effondrement du fort qui ensevelit trois quart de son effectif soit 350 hommes ! Ces hommes reposent toujours aujourd'hui dans les ruines du fort ! Par miracle le général Leman qui commandait la défense de Liège et s'était réfugié à Loncin après l'entrée de l'ennemi à Liège échappe à l'ensevelissement et est fait prisonnier indemne. Transféré en Allemagne, il fut libéré après quelques mois mais ne recouvrit jamais la santé et mourut en 1920.



*Le général Lemman*

Seul le fort de Loncin était pourvu d'électricité. Cette forteresse disposait également de latrines à l'intérieur de ses murs. Dans les autres forts, on devait quitter les casemates afin d'aller faire ses besoins en plein air dans des latrines construites en bois.

De nombreux blessés brûlés graves sont évacués par les allemands vers l'hôpital militaire de Bavière. Le 15 août se rendit aussi le fort de Bonnelles. A l'intérieur de celui-ci œuvrait un médecin civil, le docteur Broden, qui bien que sexagénaire, avait accepté de mettre ses compétences au service de l'infirmerie du fort. Nous aurons l'occasion de parler d'un brancardier héroïque, Amédée Gilkinet qui œuvrait dans un des forts de Liège. Ce professeur, père de famille connut un destin de héros, sa devise était « Pugno, credo ». Il fut l'une des 48 personnes fusillée au fort de la Chartreuse de Liège.



La situation au 10 août est peu banale : Liège est déjà aux mains de l'ennemi mais les forts belges qui l'entourent résistent toujours et retardent l'avancée considérablement l'avancée de l'ennemi ! L'armée belge sauf une division qui renforce la défense de Namur est sur ses positions de défense derrière la Gette où elle occupe un front de 20 km. Elle bloque ainsi l'avance allemande vers Bruxelles et Anvers. Le 10 août, deux Divisions de Cavalerie allemande s'approchèrent en exploration de notre armée sur son flanc gauche tenu justement par notre division de cavalerie. Nos cavaliers pieds à terre et aidés par la quelques unités de fantassins résiste aux charges de la cavalerie ennemie et lui inflige des pertes énormes. Cette bataille condamnera sans appel l'hérésie des charges de cavaleries renouvelées inutilement contre un feu posté. Malgré cette victoire, l'armée belge, en position extrêmement difficile décide de se replier dans la position fortifiée d'Anvers qu'elle atteint le 20 août pendant que l'ennemi atteint le même jour Bruxelles.

Dinant défendue par nos alliés français parmi lesquels se trouvait un jeune officier du nom de De Gaulle tomba le 15 août. La population civile est accusée d'avoir soutenu les Français et est punie par la pire des barbaries : le massacre de 674 civils dont le plus âgé avait 88 ans et le plus jeune trois semaines (en plus de ce massacre, Dinant perdit 950 maisons détruites et 416 Dinantais furent envoyés en déportation à Cassel) ! La position fortifiée de Namur tomba elle le 23 août et le dernier fort à résister fut celui de Suarlée qui succomba le 25 août. Elle était tenue par les troupes de forteresse et par une des six Divisions d'Armée, la 4 D.A. Les neufs forts de Namur et ses 25.000 soldats résistèrent pendant trois jours décisifs à trois corps d'armée ennemis. Des ambulances accueillirent les blessés dans l'abbaye de Maredsous et aussi dans le collège des Jésuites à Namur. Incroyable retraite : des unités belges ayant quitté Namur de justesse purent éviter l'encerclement et se replièrent en France. A Rouen, 12.000 Belges de la 4 D. A. se reconstituèrent en unités et s'embarquèrent au Havre le 1er septembre pour rejoindre Ostende et puis Anvers où s'était regroupé l'armée belge.



*Germain Foch (fils du maréchal). Photo prise alors qu'il était sergent aux manœuvres de 1913.*

Au moment même où la position de Namur se rendait aux Allemands, l'armée française qui s'était portée à notre secours sur nos frontières d'Arlon à Charleroi après trois jours de violents combats décida d'effectuer sa retraite vers la Marne. Il n'y avait pas d'autres solutions car, en trois jours seulement, les pantalons rouges, décimés par les mitrailleuses allemandes, perdirent dans les villages ardennais plus de trente mille des leurs ! C'est dans cette guerre des frontières que périt le fils du Général Foch, le jeune sous-lieutenant Germain Foch ! C'est aussi dans cette bataille à Baranzy qu'un autre jeune officier du nom de Rommel faisait ses premières armes ! Le service médical français ne fut pas épargné sur le champ de bataille comme le prouve le sort réservé à l'ambulance tenue par les docteurs Charrette et Sedillot, médecins militaires français à Gomery. Ces soldats reposent aujourd'hui en Belgique dans les impressionnantes fosses communes des cimetières militaires français. Les Allemands accusèrent mainte fois la population belge d'avoir aidé les Français au combat et se vengèrent sur elle par de terrifiantes exactions en Gaume et dans nos Ardennes comme à Maissin, Ethe, Baranzy, Rossignol, Latour ! Entre le 22 août et le 23 août rien que pour les traversées des troupes allemandes dans les provinces de Namur et de Luxembourg on compta 6.937 maisons incendiées et 2.812 civils tués !



*Erwin Rommel en 1913.*



Mais revenons à l'armée belge en campagne. Nous l'avons vue refluer dans la position fortifiée d'Anvers. Dans celle-ci, de nombreuses ambulances furent improvisées (75 au total soit 15.000 lits dont 12.000 furent occupés), comme celui installé dans le célèbre jardin zoologique pour recevoir nos blessés qui en majorité avaient pu être évacués par les trains sanitaires. A Anvers se trouvait en effet installé le « Parc sur rail du Service de Santé » sous la direction du major Monseur. Ce parc ferroviaire comptait 218 voitures soit 18 rames à 8 voitures pour blessés couchés et 12 rames à six voitures pour blessés couchés et à deux voitures pour blessés assis. Parmi ceux-ci se trouvaient les trois trains sanitaires dits « Notre-Dame de Lourdes » qui avaient été donnés par Mgr De Ploige et qui rendirent d'immenses services. En effet, ces trains étaient munis de leur matériel sanitaire et de leur personnel. Tous ces trains furent utilisés pour ramener les blessés de l'armée vers Anvers et plus tard pour les évacuer vers la côte Belge. Pendant son séjour à Anvers, l'armée belge effectua plusieurs sorties pour contrer l'ennemi sur son flanc. La première eut lieu du 25 au 26 août pour attaquer Hofstade et Elewyt. L'opération coûta 4.000 hommes mais obligea les allemands à doubler leurs effectifs devant Anvers.

Durant cette première sortie, l'armée belge s'approcha même à quelques kilomètres de Bruxelles et de Louvain, ce qui provoqua la panique dans les rangs allemands. On pensa que les civils tiraient sur les soldats. Le 25 août, les allemands incendièrent Louvain à titre dissuasif. On dénombra 218 victimes civiles et 2.117 maisons furent incendiées. La précieuse bibliothèque de l'université disparut complètement dans les flammes avec tous ses trésors ! Une petite fille de 13 ans décrivit les jours de détresse de Louvain avec des mots très émouvants. Ce texte resta longtemps dans l'oubli.



*Ruines de Louvain – Université, Bibliothèque*

La deuxième sortie eut lieu entre le 9 et le 13 septembre dans la région d'Aarschot et nous occasionna de nombreuses pertes (huit mille tués, blessés ou disparus). Parmi les médecins militaires se trouvait le docteur Duwez (alias Max Deauville) qui devint par la suite célèbre en publiant deux livres sur son expérience de guerre. Les descriptions de la vie du front et particulièrement des vies des médecins, des brancardiers et de leurs blessés sont indiscutablement des morceaux d'anthologie ! Selon le célèbre critique de livres Norman Cru, le docteur Duwez écrivit un des plus beaux témoignages de ce que fut vraiment la guerre de 14-18 !



*Le docteur Duwez alias Max Deauville.*

Norman Cru analysa dans *Témoins* près de 300 ouvrages concernant la première guerre mondiale, édités en langue française de 1915 à 1928. En fin d'ouvrage il classa les 300 auteurs en six catégories : excellent, bon, assez bon, médiocre, faible et nul. La catégorie 1 ne contient que 29 noms. Max Deauville est parmi-ceux-ci avec notamment Maurice Genevoix

Duwez fut accusé d'être défaitiste alors qu'il n'était que réaliste et ses livres furent censurés entre les deux guerres. Plus tard, l'éminent professeur Bernard de l'Ecole Royale Militaire de Bruxelles, dans les années soixante, recommanda à ses élèves-officiers de l'école royale militaire les livres du docteur Dewez pour qu'ils puissent découvrir le vrai visage de la guerre.

« Pour ma part, en tant que professeur d'histoire, et en particulier d'histoire militaire, j'estime que des ouvrages vécus comme jusqu'à l'Yser, doivent être lus par tous les officiers – sans oublier les officiers-médecins - et sont autrement profitables que maints ouvrages dits scientifiques, de haute stratégie, péremptores souvent, pédants parfois, et dont les recettes risquent d'être un jour, à nouveau, démentis par les faits. Ces ouvrages-ci ne parlent qu'este que des machines et de leur mise en œuvre. Max Deauville, lui traite de l'HOMME. Les machines sont des variables et l'homme est une constante. Il traite de l'homme dans sa réalité. Et c'est pourquoi- à l'opposé de mes prédécesseurs d'avant 40- je recommande aux élèves-officiers de lire et de méditer l'œuvre de Max Deauville, lorsqu'ils étudient la première guerre mondiale, comme je leur recommande, pour l'étude de la seconde, cet autre chef-d'œuvre de psychologie « *The Cruel sea* », par Michel Monsarrat. Car la réalité ne peut être cachée à ceux qui peut-être un jour appelés à la vivre. On n'a pas le droit de tricher avec eux. La guerre romancée « avec drapeaux déployés et flamberges au vent » est une fiction. La guerre, ce n'est pas seulement l'ennemi invisible et meurtrier, c'est aussi la vie pénible et monotone.

C'est l'ennui, la malpropreté, les parasites. C'est l'angoisse de la vie : des ménages brisés, les soucis matériels, l'incertitude quant à son avenir et celui des enfants. (...)

A toutes les pages de jusqu'à l'Yser, l'élève-officier puisera des leçons de choses. Vivre avec ses hommes, partager leurs souffrances physiques ; comprendre leurs souffrances morales, donc être avant tout psychologue et humain ; donner en toutes circonstances l'exemple du savoir, renoncement et du devoir. Ainsi le soldat respectera-t-il dans son chef, l'homme et non le grade, car, disait encore Souvarov, le respect exclusif du grade n'a jamais résisté à l'épreuve du feu ». Professeur Henri Bernard (Préface de la réédition du Livre « *Jusqu'à l'Yser* » de Max Deauville, Editions Pierre Meyere, 1964)

La colonne d'ambulance eut à évacuer plus de 1.200 blessés que des trains sanitaires transportèrent d'Aarschot à Anvers. Le 27 septembre les Allemands lancèrent un assaut de la position fortifiée entre Lierre et Malines. Le Fort de Wavre-Ste-Catherine s'écroula le 28 septembre. C'était le plus solide de nos forts et cette catastrophe fit comprendre aux autorités militaires que l'on ne pouvait plus résister longtemps malgré l'arrivée le 3 octobre à Anvers du renfort composé des deux mille fusiliers marins anglais parmi lesquels se trouvait le jeune officier Winston Churchill. La position fortifiée d'Anvers, qui était qualifiée d'imprenable, s'était donc révélée un colosse aux pieds d'argile devant l'artillerie allemande ! Cette constatation amère causa un immense désarroi dans les rangs militaires et dans les civils qui s'étaient réfugiés en grand nombre dans Anvers. Personne ne s'attendait à l'abandon si rapide d'Anvers comme le prouve la décision de l'Etat-major de l'armée qui quelques semaines auparavant avait permis aux femmes et enfants des sous-officiers et des officiers de tenter de rejoindre Anvers. Parmi ces civils au statut particulier se trouvait la jeune hennuyère Florina Flamme venue retrouver son père Adjudant-Major à Anvers et qui deviendra une des premières infirmières militaires de notre armée. Son histoire illustre le destin peu banal des femmes belges qui réussirent à rester auprès d'un mari ou un père combattant.



*Florina Flamme, 1917*

Le 29 septembre l'ordre secret fut donné d'évacuer la base d'Anvers vers la côte. Le chemin de fer fut utilisé à raison de 25 à 30 trains par nuit sur la ligne Anvers-Boom-Tamise-St Nicolas, une boucle qui passait à un kilomètre des forts bombardés. Pour le seul service de santé on fit passer ainsi le 30 septembre douze trains sanitaires et le premier octobre quatre trains de blessés légers. Le 2 octobre secret de l'évacuation fut éventé et l'annonce de cette retraite entraîna une immense panique dans la population civile. Un million de civils belges vont alors fuir par tous les moyens possibles vers la Hollande. Pendant l'ultime nuit du 6 au 7 octobre, toute l'armée de campagne passe dans le pays de Waes, sauf le 2ème D.A., qu'on laissa encore quelques heures au Général Deguise, ultime défenseur de la position. Le 7 au matin on fit sauter les voies. Les derniers blessés restés à quai traversèrent alors le fleuve par le pont de bateaux au milieu d'une foule énorme de fuyards civils. Le dernier train revint, cependant après le passage du fleuve à Tamise pour les charger. Quant aux derniers défenseurs d'Anvers, surtout des troupes de forteresses qui devaient défendre la ville, ils essayèrent à leur tour de rejoindre l'armée belge entre le 8 et le 10 octobre en passant par la Hollande. Le 10 octobre la ville se rend. Des troupes de forteresse, beaucoup seront faits prisonniers et partiront quatre longues années dans les camps. Léon Juckler fut un de ces prisonniers. Séparé des siens pendant cinq ans il eut le privilège d'être libéré avant la fin de la guerre grâce à la Croix-Rouge parce qu'il était devenu tuberculeux. Avant de retourner chez les siens, il dut se soumettre à une longue hospitalisation à l'hôpital militaire de Saint-Jean-Cap-Ferrat. 33 mille autres soldats des troupes de forteresse parvinrent cependant à s'enfuir en Hollande mais aussitôt ils furent désarmés

et internés par les Hollandais entendant conserver une stricte neutralité dans ce conflit (article 10 de la Convention de la Haye). L'histoire de ces soldats qui vivront quatre ans internés en Hollande vaut la peine d'être racontée. Leurs conditions de vie furent très précaires durant les deux premières années et puis s'améliora. Il y eut même une révolte de soldats belges au camp d'Amersfoort le 9 décembre 14 et neuf de ces soldats furent tués par balles ! Après la guerre, l'armée et la nation considéreront avec un certain dédain ces soldats qui n'avaient pas combattu derrière l'Yser et qui n'avaient pas été de véritables prisonniers de guerre. Les officiers internés qui continuèrent leur carrière à l'armée après la guerre souffrirent très fort de discrimination et leurs nominations à un grade supérieur tardait plus que normalement. Un officier belge nommé Omer Habaru racontera dans ses mémoires la longue lutte qu'il dût mener avec ses compagnons d'infortune pour être considérés avec respect. Quant au million de civils qui avaient quitté Anvers pour se réfugier en Hollande, après quelques semaines, ils furent encouragés par tous les moyens par les autorités à regagner la Belgique occupée. Seuls restèrent les femmes et les enfants des soldats internés qui préféraient la misère auprès de leurs maris qu'ils pouvaient visiter de la solitude qui les attendait en Belgique occupée. Ce courage des femmes belges est impressionnant et marqua fort les autorités hollandaises qui finalement acceptèrent de créer pour elles et leurs enfants de véritables villages belges à proximité des camps d'internés qui se trouvaient à Zeist, Herderwijk, Amersfoort, Gasterland. Après la guerre le gouvernement des Pays-Bas réclama le remboursement par la Belgique des sommes dépensées pour le logement et l'entretien des réfugiés et internés ! Le docteur De Beir fut un médecin du camp de Zeist nous a laissé un témoignage de ce que fut la vie des internés et des familles en Hollande. Dans ce camp se trouvait le célèbre peintre Belge Rik Wouters avec qui il se lia d'amitié.

Mais revenons à notre armée belge qui put une nouvelle fois échapper à l'étau ennemi en rejoignant la côte belge avec armes et bagages mais aussi avec tous leurs innombrables blessés et les familles des gradés. Le sept octobre le grand mouvement des troupes belges encore composées de 80.000 hommes s'opère vers la côte. Le 10 octobre alors que ce mouvement s'achève, l'Etat-major convaincu que l'armée ne pouvait défendre les 60 km de côte du pays, ordonne le repli de l'armée dans la boucle de l'Yser. Dans un si petit réduit de polders et de dunes sans aucune infrastructure autre qu'une voie de chemin de fer vers la France, il est impossible d'héberger et de soigner blessés et malades. L'ordre vient de rassembler tous les blessés belges à Ostende et de les évacuer vers la France et l'Angleterre. Les belges réaliseront la prouesse d'évacuer tous leurs blessés. Le 13 et le 14, le Général médecin Mélis obtint que les tramways du littoral soient réquisitionnés au profil exclusif des blessés de la côte pour les amener à Ostende. De là en gare ferroviaire, sept trains transporteront 8 à dix mille blessés vers Dunkerke et Calais. En gare maritime, quatre malles se chargeront de cinq mille blessés et trois bateaux privés ou de l'amirauté anglaise transporteront deux mille blessés. Le 14 octobre, le dernier bateau à quitter la côte avec des blessés fut le « Martha » un charbonnier de 800 tonnes qui quitta Nieuport avec dans ses soutes noires 500 blessés des ambulances de Nieuport, Oostduinkerke et La Panne. Les trajets en train étaient longs et donc très pénibles pour les blessés. Rien que le trajet de Dunkerke à Calais pouvait durer selon les circonstances entre 6 et 32 heures. A la gare de Calais, les blessés reposaient sur de la paille avant d'être répartis dans les ambulances de la ville, le seul luxe de la gare consistait en l'eau chaude que leur donnait à profusion une locomotive !



*Un peintre inconnu, nommé Pascal et élève de l'académie du « Village Albert » de Zeist, a peint ce magnifique portrait du Dr De Beir.*

L'infirmière Jeanne de Launoy accompagnera deux ou trois milliers de soldats blessés qui évacués d'abord à Dunkerke sont embarqués à destination de Calais dans l'« Indore » énorme bateau qui venait de débarquer plus de 1.500 soldats anglais et de 900 chevaux ! Les soldats belges blessés gisent sur le foin ou à même le sol. On imagine la surinfection des plaies et le risque de tétanos dans de telles conditions ! L'accueil des anglais fait à nos blessés est extraordinaire. Mais à l'accueil des soldats blessés s'ajoutent l'accueil des civils belges ayant atteints par de multiples rafiot dont la flottille de pêche la côte anglaise. A Folkestone, les Belges ont la chance d'être accueilli par le pasteur belge Peterson, parfait bilingue et organisateur hors-pair. Rapidement, cet homme va réussir à ce que le débarquement de milliers de Belges (entre octobre et décembre 14, la moyenne quotidienne des réfugiés débarquant à Folkestone se chiffrait à 2.500) nécessiteux se passe dans les meilleures conditions. Transferts dans les hôpitaux anglais, recrutement de familles anglaises hôtes, récolte de fonds, alimentation : tout doit être prévu et organisé en quelques heures ! En France la ville de Calais accueille des milliers de nos soldats blessés et écoles, couvents, temples évangélistes, et même une loge maçonnique sont transformées en ambulances : il y en aura plus de quarante ! Des médecins belges civils et militaires font ce qu'ils peuvent pour transformer des classes en salle de soins tandis que les Calaisiennes offrent leurs services et s'improvisent infirmières !



*Le pasteur Adolphe Frédéric Peterson en uniforme de Vice-consul de Belgique. (Photographie prise par H. Wheeler de Folkestone, collection de la famille Edwards-Peterson)*

Cet afflux de blessés qui arrive chez nos alliés français et anglais ne va pas se tarir de sitôt car l'armée allemande lance le 18 octobre l'assaut contre les positions belges soit seulement quatre jours après l'arrivée des derniers soldats belges derrière l'Yser. La fameuse bataille de l'Yser durera jusqu'au 30 octobre. Les Français aidèrent l'armée belge épuisée à tenir sa ligne de front. Les fusiliers marins de l'amiral Ronarch nous aidèrent à tenir Dixmude, les goumiers de la division Grossetti nous aidèrent à tenir Nieuport. Les troupes belges résisteront de justesse. Les Allemands arriveront même à traverser l'Yser dans la boucle de Tervate le 22 octobre et à mettre en pièces les troupes du major d'Outremont envoyées en contre-attaque.....

Le colonel Clément Lefébure du premier régiment de grenadiers avait émit publiquement des doutes sur le courage du major Henri d'Outremont. Celui-ci blessé dans son honneur, attaqua continuellement jusqu'au moment où avec quelques centaines de ses soldats il tomba au champ d'honneur. Aujourd'hui un monument sur les rives de l'Yser rappelle ce sacrifice !

La route semble libre pour l'ennemi qui ayant traversé l'Yser prit possession du village de Ramskapelle. Les Belges abandonnent les rives de l'Yser pour se replier derrière le « Grote Beverdijkvaart » (grand canal de la digue de Bever) et derrière la ligne de chemin de fer Nieuport-Dixmude. Dans un furieux corps à corps, maison après maison ils peuvent cependant reprendre le village de Ramskapelle avec l'aide des soldats Français. Une deuxième tentative des Allemands failli réussir à Dixmude. Durant la nuit, le 14 octobre, une compagnie ennemie parvint à traverser le pont de l'Yser. L'alerte fut donnée suffisamment tôt pour empêcher une pénétration dans nos lignes de troupes plus nombreuses. Le lendemain Belges et Français parvinrent à neutraliser la centaine de soldats ennemis qui tentèrent vainement de rejoindre les leurs. Le médecin militaire van der Ghinst fut un témoin privilégié de cet événement.

La bataille de l'Yser se terminera pour les troupes épuisées avec l'inondation salvatrice de la plaine se trouvant entre l'Yser et le chemin de fer Nieuport-Dixmude. Grâce à l'éclusier Geeraerts, en une nuit l'inondation est telle que le commandement allemand est forcé de se replier et au-delà de l'Yser (les Allemands conservèrent cependant quelques tranchées à l'ouest de l'Yser, notamment au nord de Dixmude en face du boyau de la mort !)

On peut toujours aujourd'hui visiter le boyau de la mort sur la rive ouest de l'Yser. Ces tranchées belges étaient connues pour leur grande dangerosité car l'ennemi se trouvait en face, de l'autre côté de l'Yser dans des tranchées mais aussi dans la minoterie de Dixmude du haut de laquelle ils avaient une vue plongeante sur nos lignes) mais aussi à l'extrémité nord du boyau dans des tranchées conservées sur la rive ouest. Les soldats belges du boyau de la mort étaient donc souvent soumis à un tir en enfilade. De plus, les extrémités des tranchées belges et allemandes sur la rive ouest n'étaient séparées que d'une trentaine de mètres. Pour empêcher les assauts allemands, on fit exploser une mine entre les deux extrémités



*Madame Tack, la « Maman des soldats »*

Le 30 octobre, l'afflux de blessés se termine enfin. Un premier bilan peut être fait sur une période de deux semaines, c'est plus de vingt mille blessés et malades qui furent évacués. Un exploit sans aucun doute ! Il s'agit maintenant de conforter les positions militaires et de les rendre viables pour nos soldats. En attendant, la vie restera encore très dure dans les tranchées durant l'hiver 1914.

Parfois quelques civils extraordinaires essaieront d'adoucir les conditions de vie de nos « jass » comme madame Tack et la vieille Joconde.

Quant aux civils qui s'exilèrent en France et en Angleterre pour les quatre ans de guerre, ils furent plus d'un demi-million ! La vie n'était pas facile pour eux mais ils reçurent généralement un bon accueil de leurs alliés français et anglais. L'abbaye de Briquerebec en Normandie se souvient encore aujourd'hui des familles qu'elle accueillit. Après la guerre l'abbé fut décoré du Roi Albert pour les services qu'il avait rendu aux réfugiés belges. Ces moines cisterciens n'avaient pas froid aux yeux et outre l'accueil des réfugiés, ils acceptèrent aussi de se transformer en infirmiers dans leur abbaye devenue par leur volonté hôpital militaire français ! Les réfugiés belges ne restèrent pas inactifs dans leurs pays d'accueil. Ils reconstituèrent même de véritables cités belges comme à Richmond sur la Tamise ou comme à Bonnières non loin de la Senne. Dans ces cités, ils parvinrent avec l'aide de leurs ingénieurs à reproduire les usines métallurgiques qu'ils avaient dû abandonner en Belgique.



*Abbaye de Briquerebec*

La bataille de l'Yser terminée grâce aux inondations, l'armée belge put s'installer pour une guerre de positions qui allait durer quatre longues années. Elle put même renflouer ses effectifs grâce à l'afflux des jeunes gens belges qui au péril de leur vie passèrent de la Belgique occupée à l'Yser via la Hollande. Beaucoup y laissèrent la vie dans les fils électriques qui séparaient la Hollande de la Belgique ou dans les eaux glacées de la Meuse. Certains rejoignirent la Hollande sur les remorqueurs « Anna » et « Atlas » à partir de Liège au cours de raids tout à fait épiques et sous la conduite de véritables héros : l'alsacien Zilliox et le liégeois Hentjens



*Joseph Zilliox, soldat allemand*



Dans la nuit du 4 février 1918 à 21 heures, quatre jeunes Visétois se jettent dans l'eau glacée de la Meuse à Lanaye pour la traverser à la nage. Trois d'entre eux atteignirent la rive hollandaise : Bourguignon Alphonse né le 4 février 1902 fêtait ses 16 ans, Joseph Cardois né le 17/1/01, Robert Hofmans né le 15 septembre 1899. Quant à Léon Delcourt il est emporté par les eaux et son corps est retrouvé en Hollande quatre semaines après.

Le six février toujours pendant la nuit, deux autres jeunes gens tentent à nouveau le passage à la nage : Julien Devos et Léon Léon. Ce dernier meurt noyé. Vers la même époque, Marcel Quaden et Pierron de Florennes, tous deux de Visé meurent électrocuté en passant la clôture. Hellin Modeste est lui abattu par une sentinelle alors qu'il franchissait la dernière rangée de fils. (source : L'odyssée du remorqueur Atlas, Edourd Dehareng, 1976)

A noter que des mères de soldats accomplirent parfois le même trajet pour revoir un fils soldat derrière l'Yser (du moins avant la mise en place de barrière électrifiée à la frontière belgo-hollandaise).

Comme il regagne son poste, une femme se présente à lui, une mère anxieuse de voir son fils, venu pour cela de la patrie de la Belgique occupée par l'ennemi. A pied, en carriole, elle a gagné la frontière, le cordon des sentinelles allemandes qui la gardent,, et déchiré sa robe dans les fils barbelés destinés à barrer le passage. Parvenue à Flesingues, elle s'est embarquée pour Folkestone, de là pour Calais d'où elle s'est rendue à Dunkerque, et enfin à Furnes. Combien d'autres ont accompli le douloureux trajet ! Je n'oublierai pas celle que je vis au Duinhoek plusieurs jours avant l'épisode que je conte : harassée après une dernière marche d'une trentaine de kilomètres, dans la boue, la pluie et le vent, elle ne découvrit qu'à la fin de la journée le cantonnement de son enfant. Elle partagea le repas du soir des soldats, tomba de fatigue aussitôt après. Je me rappelle ses traits tirés, ses yeux caves, son regard perdu, fixe comme l'idée qui l'avait guidée. Le lendemain matin, à la première heure, elle se remit en route pour parcourir en sens inverse le long et pénible calvaire. En partant, elle me dit : je n'avais pas reçu de nouvelles de lui depuis trois mois. Je suis heureuse...Je l'ai embrassé...Cela me suffit !

(Henri Malo « Le drame des Flandres, un an de guerre », Paris 1916, Editions Perrin)

De Nieuport à la frontière française, le front était cependant encore trop long pour les six divisions belges. Notre petite armée se contenta donc de tenir l'Yser de Nieuport à Steenstraat. Au-delà, nous avions les Français jusqu'au Saillant d'Ypres tenu par les Anglais.

Parlons un peu de ce fameux saillant d'Ypres. Après la bataille de l'Yser, les Allemands cherchèrent un autre endroit pour mener l'assaut sur l'Yser et ils consacrèrent leurs efforts sur Ypres. Cette bataille, la « première bataille d'Ypres » débuta le 21 octobre par l'assaut des lignes anglaises par le 26ème corps et de la 51ème division allemande. Ces unités étaient essentiellement constituées de très jeunes étudiants allemands qui n'avaient quasi pas été entraînés. Les formations des étudiants furent décimées impitoyablement par les mitrailleuses des soldats de métier anglais.

Aujourd'hui ces étudiants reposent dans le Deutscher Soldatenfriedhof de Langemark. Ce cimetière présente un aspect sombre par rapport aux cimetières anglais. Pas de pierre de Portland mais du grès rose de la région de la Weser. Il faut dire que la couleur blanche a été interdite aux vaincus ce qui explique que tout paraît sombre ! La porte monumentale mène directement le visiteur à une fosse commune où sont enterrés 24.917 soldats dont 7.977 sont inconnus.

Sous les chênes, 10.143 soldats dont 400 inconnus sont inhumés dans des tombes individuelles. Dans la partie élevée, on voit encore les vestiges de trois bunkers allemands et. Ici reposent 9000 soldats dont 3000 étudiants. Des panneaux de chêne, à droite près de l'entrée de la petite salle mentionnent leurs noms. Le cimetière comprend en tout 44.061 morts. Il y a encore trois autres cimetières allemands en Flandre Occidentale. Celui de Vladslo (25.638), Menin (48.049) et Hooglede (8.247).



*Charles Camille Delaere à Ypres*

Les combats de la première bataille d'Ypres, sans résultats concrets pour les Allemands, se terminèrent fin novembre par le bombardement de Ypres. La halle aux draps fut la proie des flammes. Les troupes anglaises de métier avaient tenu bon au prix de 58.000 soldats. Plus de la moitié de l'armée anglaise débarquée en août sur le continent sous la direction de French étaient hors de combat. Les survivants furent renvoyés en Angleterre où ils formèrent le noyau d'une nouvelle armée de volontaires. Ypres durant l'hiver fut confié aux Français. Les habitants d'Ypres malgré la violence des combats ne voulurent pas quitter leurs maisons et il fallut les secourir en eau nourriture et soins ! Une épidémie de typhus éclata en janvier 1915. C'est une infirmière belge remarquable la comtesse van den Steen de Jehay qui organisa les secours aux civils d'Ypres avec l'aide du curé Delaere et de sœur Marguerite. Ils furent aidés dans leur tâche par une ambulance civile Quaker sous la direction de Geoffrey Winthrop qui avec ses chauffeurs, médecins, infirmiers se dévoua jours et nuits. Au printemps 1915, les habitants d'Ypres furent forcés par les autorités militaires anglaises d'abandonner la ville devenue trop dangereuse et réduite à l'état de ruines ! La comtesse van den Steen n'abandonna cependant pas le saillant d'Ypres et continua à œuvrer dans l'hôpital qu'elle créa à Poperinghe au profit de la population civile mais aussi au profit d'une unité d'artillerie belge isolée au milieu des « tommies » et qui était chargée de soutenir les Anglais dans le saillant d'Ypres.



*Geoffrey Winthrop Young en 1952*

Des milliers de Tommies se rendirent au front par Poperinge. Certains y revinrent pour des brefs repos.

A Poperinge et Ypres les souvenirs de la Grande Guerre sont extrêmement nombreux et sont là pour nous rappeler de l'absurdité de la haine. Poperinge New Military Cemetery a le triste privilège de compter le plus grand nombre de soldats fusillés de tous les cimetières du Commonwealth. C'étaient des « exécutés à l'aube ». Les jeunes gens fusillés souvent atteints d'un stress post-traumatique étaient fusillés après une parodie de procès. Joseph Stedman est l'un d'entre eux, le 1er Mai 1915, ne pouvant plus supporter les bombardements, il s'enfuit d'une tranchée qui venait d'être conquise à l'ennemi près de Sint-Juliaan. En septembre, il fut exécuté après un bref procès. Sa tombe se trouve dans le rang f, près de la Stone of remembrance. C'était la cour intérieure de l'hôtel de ville de Poperinge qui servait le plus fréquemment d'endroit pour exécuter la peine ! Le lieu exact de l'exécution est rappelé aujourd'hui encore dans cette cour par un poteau d'exécution. Dans l'hôtel de ville même, un ancien cachot a été remis dans l'état où il se trouvait pendant la guerre. En grattant la peinture du mur sont apparus des centaines de graffitis des soldats anglais qui y ont séjournés ! 17 exécutés sont inhumés dans la section II du cimetière. Pour les combattants Pop était cependant un oasis où ils pouvaient oublier pendant quelques heures la guerre, notamment en allant boire un verre dans leur « Talbot House » que l'on peut toujours aujourd'hui visiter. Cette maison avait été ouverte par un aumônier anglais Philip Clayton en souvenir de son frère mort au front. Les soldats de passage à Pop pouvaient y trouver un grand jardin fleuri, une bibliothèque, une cantine, un piano et...dans le grenier une chapelle.

Poperinge possède aussi une tombe militaire particulière : sur la stèle funéraire militaire est gravé le nom en caractère chinois de Wang Jungzhi. Ce Chinois fut la dernière personne exécutée par les autorités militaires anglaises à Poperinge. Cela se passa le 19 avril 1919, soit après l'armistice ! Wang Jungzhi appartenait au Chinese Labour Corps. Le 30 décembre 1916, le premier ministre britannique Lloyd-George et le président de la république chinoise Sun Yat Sen, signaient un accord par lequel la nouvelle Chine, s'engageant civilement » auprès des Alliés, autorisait l'envoi de travailleurs sur le sol français. 140.000 Chinois furent recrutés par les Anglais pour servir sur le continent. Ils se retrouvèrent derrière les lignes anglaises dans des conditions de vie qu'ils n'avaient certainement pas imaginées !

Logés dans des camps dont ils ne pouvaient sortir, soumis à la discipline militaire, ils durent effectuer le dur travail de terrassement que nécessitait l'entretien d'un immense réseau de tranchées.

Les coolies dans leurs contrats avaient acceptés de travailler trois ans, dix heures par jour et sept jours sur sept ! Après la guerre, ce sont eux qui aménagèrent les cimetières militaires et nettochèrent les champs de bataille du saillant d'Ypres et de la Somme.

A l'occasion du 70ème anniversaire de l'armistice, la société archéologique de Péronne présenta une douille d'obus avec des dessins et inscriptions chinoises. Le dessin représentait le narcisse, symbole de rêverie pour les Chinois tandis que les idéogrammes composaient un poème dont voici la traduction

J'ai eu le cœur fendu en quittant un jour le foyer

Voilà que cette séparation dure depuis l'an passé

Bien que la France soit si belle et son climat si doux

La nostalgie envahit mon âme malgré tout.

Deux mille coolies perdirent la vie en Europe dont beaucoup pendant l'épidémie de grippe espagnole. 17 cimetières chinois parsèment la France. Le cimetière chinois à Noyelles-sur-Merest le plus grand d'entre eux et renferme 838 tombes. Ces cimetières rappellent les souffrances de ces hommes mêlés à un conflit qui ne les concernait pas. Wang Jungzhei fut condamné à mort parce qu'il avait tué au cours d'une rixe un de ces compatriotes dans le camp chinois « in de Kleite ». Il repose sans que l'on ne sache très bien pourquoi au milieu d'officiers anglais tombés au printemps 1915 ! Les travailleurs chinois ne furent rapatriés qu'en février 1920. Certains s'établirent en France.



*La porte de Menin à Ypres*

Les Anglais souffrirent beaucoup dans le saillant d'Ypres. Le Tine Cot British Cemetery est le plus grand cimetière militaire du Commonwealth. Il comprend 11.956 tombes. En outre les noms de 34.957 noms de soldats disparus depuis le 16 août 1917 ont été gravés sur le Missing Memorial au fond du cimetière. La monumentale porte de Menin à Ypres porte le nom de 54.896 soldats disparus avant le 16 août. Elle fut inaugurée le 24 juillet 1917 par le Maréchal Plumer en présence du Roi Albert 1er. Depuis le 1er mai 1928, les pompiers d'Ypres jouent le Last Post chaque soir à 20 heures. Cette courte cérémonie journalière constitue un hommage à tous les morts de la première guerre mondiale.

Comme chaque soir, ce 15 mai 2006, les pompiers volontaires d'Ypres vont jouer le Last Post

Les soldats anglais avaient en Belgique leur propre Service de Santé. Quand après des premiers soins ils étaient évacués dans un hôpital de l'arrière c'est principalement vers celui d'Etaples-sur-Mer près de Bologne qu'ils étaient dirigés. L'histoire de la petite ville portuaire d'Etaples a été marquée par la présence des militaires Anglais exactement comme le fut Poperinge. Etaples a la particularité d'avoir hébergé la plus grande infrastructure médicale de tous les temps. Son immense cimetière militaire prouve hélas que les soldats furent nombreux, malgré les soins prodigués, à succomber à leurs blessures. Dans ce cimetière une stèle avec trois couleurs dénote par rapport aux autres, c'est celle d'un soldat belge, François de Gendt qui succomba à la maladie loin des siens parmi ses alliés anglais.



*Quelques tombes*

Revenons au front de l'Yser tenu par les Belges. La bataille de l'Yser terminée fin octobre, la plupart des blessés évacués en France et en Angleterre, on fit le bilan des infrastructures médicales que l'on pouvait disposer derrière nos lignes. A part une petite ambulance anglaise « le Belgian Field Hospital » à Furnes, il n'y avait absolument rien. Le Roi avisa le docteur Depage, célèbre chirurgien Bruxellois et président du comité Médical de la Croix-Rouge créé le 4 août. Ce comité avait été créé pour essayer de combler tant bien que mal les manquements de la Croix-Rouge à ces engagements envers le Service de santé de l'Armée.

Au cours de cet entretien, Depage proposa au roi la création d'un hôpital de la Croix-Rouge qui deviendrait un modèle pour le Service de Santé. Pourquoi un hôpital de la Croix-Rouge et non un hôpital militaire ? Parce que Depage expliquera son fils Henri ne voulait pas « se soumettre aux exigences tatillonnes et stérilisantes de la bureaucratie militaire ». Le Roi marqua son accord avec la proposition du docteur Depage qui fut cependant militarisé avec le grade de Médecin Principal de Deuxième classe (Lieutenant colonel).

Depage, médecin militaire deviendrait ainsi directeur d'un hôpital de la Croix-Rouge ! Il fut aidé dans sa tâche par la Reine Elisabeth et par sa remarquable épouse Marie Depage qui connut hélas une fin tragique sur le Lusitania alors qu'elle revenait des Etats-Unis ayant récolté grâce à la générosité américaine 100.000\$ !

L'hôpital modèle du docteur Depage fut installé dans un hôtel de la côte à La Panne. Cet hôtel de l'Océan était une construction de quatre étages qui avait l'avantage d'être construit face à la mer mais devant de vastes dunes qui pouvaient offrir le terrain nécessaire à la construction de nombreux baraquements. Le 21 décembre l'hôpital l'Océan accueillait ses premiers blessés. D'extension en extension, l'hôpital après quelques mois présenta une infrastructure complète qui permit l'accueil de toutes les spécialités médicales.

Sa capacité sera de 1.200 lits. En ce qui concerne les bâtiments s'ajouteront au bâtiment de l'hôtel le pavillon « British » de 100 lits nommé en souvenir des nombreux donateurs britanniques, le pavillon Everyman de 240 lits d'après la fondation Everyman à Edinburg qui offrit 4000 \$ , un pavillon Albert-Elisabeth de 300 lits, un pavillon de réception, un pavillon américain de 60 lits, une salle Emile Verhaeren pour le loisir des blessés, et l'institut Marie Depage regroupant différents laboratoires pour la recherche scientifique...

Les infirmières étaient en majorité recrutées en Angleterre mais il y avait aussi des infirmières belges remarquables comme Jeanne de Launoy qui nous laissa le récit détaillé de la vie à l'hôpital l'Océan au jour le jour ou comme Suzanne Lippens-Orban qui connut la tragédie de voir arriver un jour un soldat mortellement blessé qui n'était autre que son propre mari ! En raison, de toute sa carrière d'infirmière remarquable, Suzanne Lippens Orban reçut la plus haute distinction de la Croix-Rouge , la médaille « Florence Nightingale ». Les infirmières belges eurent du mal à se plier à l'intransigeance des chefs infirmières anglaises que l'on appelait les matrones. Au début de son fonctionnement l'hôpital ne comptait quasi que des infirmières anglaises. Au fil du temps, des infirmières belges formées au King Albert's Hospital de Londres vinrent compléter les effectifs. L'hôpital fonctionna à son apogée avec plus de 160 infirmières et 280 brancardiers



*Portrait de Florence Nightingale en 1856.*

Le docteur Depage sut réunir une équipe de médecins de très haut niveau autour de lui comme les docteurs Debaisieux, Janssen, Vandavelde ou Neuman. Sous sa direction se développa un esprit d'émulation entre médecins et bientôt l'hôpital de l'Océan se trouva à l'avant-garde de la recherche médicale. C'est dans l'hôpital l'Océan que le célèbre médecin français le docteur Carrel développa la technique du nettoyage des plaies avec un désinfectant de sa composition qui présentait pour la première fois des qualités désinfectantes sans posséder d'effets caustiques sur les tissus. Beaucoup de nos alliés envoyèrent des missions médicales d'étude à l'Océan dont certaines séjournèrent plusieurs mois à La Panne. Justin Godart, Sous-Secrétaire d'Etat à la santé militaire de France désirait que la plupart des médecins-directeurs d'une ambulance chirurgicale française puisse venir faire un stage à l'Océan. L'histoire du docteur Depage pourrait aisément faire l'objet d'un merveilleux film : indépendant d'esprit, colérique, volontaire, en conflit permanent avec l'autorité militaire représentée par le général médecin Mélis et ... parlant le patois bruxellois, il sut réaliser, en dépit notamment des drames qu'il vécut durant l'année 1915, l'hôpital modèle dont il avait rêvé d'offrir aux soldats.



*Le docteur Georges Debaisieux*

Le Dr Depage était aussi un amateur d'art et il encourageait les loisirs des hospitalisés. A l'hôpital de l'Océan, on organisait très régulièrement des concerts, des pièces de théâtre et des conférences. Il y aura même un orchestre sous la direction de Camille de Thoran, plus tard directeur du théâtre de la Monnaie. Des peintres tels que Alfred Bastien, Emile Claus, James Thiriar et Maurice Wagemans furent invités à décorer la salle de fête. Souvent aussi, l'hôpital mit ses murs à la disposition d'exposition d'art. le docteur Depage bien que non-croyant fit le maximum pour sauver les objets d'art religieux qui parsemaient les ruines des églises bombardées par l'ennemi. Il les rassembla dans la chapelle de l'Océan qui fut inaugurée en grande pompe par l'aumônier Hénusse au cours d'une cérémonie très émouvante.

Bien entendu, il fallut, derrière l'Yser, d'autres infrastructures que l'hôpital l'Océan. Le Général médecin Mélis, chef du Service de Santé veilla à la construction des hôpitaux militaires d'Hoogstade, Vinckem, Beveren, Adinkerke (Cabour). L'hôpital de Beveren fut entièrement conçu par médecin



chirurgien, le docteur Derache. Cet hôpital était vraiment à la pointe du progrès. L'hôpital de Vinckem fut aussi très original. Il fut construit pour remplacer l'hôpital l'Océan car on parlait au printemps de 1917 de remettre La Panne aux Anglais. Finalement, La Panne resta aux mains des Belges et l'on ne parla plus d'abandonner l'hôpital l'Océan mais nous avons un nouvel hôpital en plus à Vinckem grâce au soutien de la Croix-Rouge américaine qui mit 500.000 BEF pour ce projet. Cet hôpital, conçu par le docteur Depage, était gigantesque et son aménagement très particulier pour absorber un afflux de blessés graves comme lors d'une bataille. En mars 1918, suite à l'offensive que les Allemands avait déclenchée, on envisagea un repli de l'armée et on demanda au docteur Depage de diminuer le nombre de lits à Vinckem et à La Panne.

Le docteur contesta l'ordre et rusa pour ne pas obéir en démantelant quelques bâtiments administratifs ou techniques. Lors de l'offensive finale des alliés en septembre 1918, le refus de Depage se verra justifié : plus de 4.300 blessés purent être soignés à Vinckem et à La Panne. Même après l'armistice, ces deux hôpitaux servirent encore et ne cesseront leurs activités que le 15 octobre 1919. 19.375 belges furent soignés à La Panne pour 9.440 à Vinckem. Si l'on compte aussi les soldats alliés qui y furent soignés, on arrive à 36.000 soldats qui furent soignés dans ces deux hôpitaux durant la première guerre mondiale !



*Le Lieutenant Général Médecin Derache*

En France, les Belges créèrent peu à peu différents hôpitaux de l'arrière pour rassembler les soldats Belges qui avaient été accueillis dans les établissements français ! Ces hôpitaux étaient souvent créés à partir des propriétés mis à la disposition des Belges par les autorités françaises ou par des généreux mécènes. Il serait fastidieux de les citer tous mais voici les principaux.

Au Havre où s'était réfugié notre gouvernement, les Belges disposèrent d'un hôpital créé dans le lycée de la rue d'Ancelet. Il disposait de 600 lits et d'éminents spécialistes comme le chirurgien Walter van Havré et ...le vénérologue Benoit Dujardin, futur professeur à l'université de Bruxelles et qui employa à grande échelle le Néosalvarsan et le permanganate !

L'hôpital de Bonsecours (Rouen) créé de toutes pièces par les Belges acquit une grande réputation notamment en matière de rééducation. Son service de physiothérapie avait engagé douze médecins gymnastes diplômés de l'Institut Central et Royal de Stockholm sous les directions successives de Miss Loveday et de Miss Alund. Aujourd'hui cet hôpital fondé par les Belges et repris par nos confrères français est toujours en activité. Autour de Calais furent fondés les hôpitaux de Virval-lez-Calais, de Petit Fort Philippe et celui de la Porte de Gravelines. Dans l'hôpital de Petit Fort Philippe travailla une infirmière belge, Olga de Hollogne, à la personnalité fort attachante et qui soigna le militaire que l'on considéra comme le plus grand invalide belge, le lieutenant Heusschen (amputé des deux jambes et d'une main ainsi qu'aveugle). Port-Villez accueillera un institut créé de toutes pièces pour la rééducation de nos invalides de guerre. L'institut était tout proche du village de Bonnières dans lequel les ouvriers métallurgistes belges de Thy-le-Château sous la direction de leur patron, monsieur Piret, s'étaient établis pour continuer à travailler. Bonnières eut même son journal Belge ! Cet institut peut justement se vanter d'être un modèle du genre. L'abbaye de Valloires porte toujours des traces émouvantes du séjour des Belges. Sur les murs de l'abbatiale se trouvent gravé les signatures de plusieurs soldats en convalescence dont celui du sergent De Vrin dont nous raconterons l'histoire.



*Le sergent De Vrin*

Les tuberculeux, les soldats qui avaient été gazés étaient soignés au Saint-Jean-Cap Ferrat dans les propriétés royales qui avaient appartenus au Roi Léopold II et qu'il avait utilisées pour recevoir en toute discrétion sa maîtresse. Il y avait aussi des sanatoriums à Montpellier (Hérault), Chambéry (Savoie), Favergues (Haute Savoie). Dans ces deux dernières localités, il y a toujours un « Carré des Belges » dans lequel reposent les soldats n'ayant pas survécu à la terrible maladie.

A Chanay aujourd'hui encore, on garde un émouvant souvenir des Belges qui créèrent un sanatorium destiné et non plus aux militaires mais aux civils. Ce sana fut cependant commandé par un médecin militaire.

Les « convulsifs » sont rassemblés à l'hôpital de Soligny-la-Trappe tandis que les « névrosés » le sont dans l'hôpital de Juaye-Mondaye. Enfin les « vénériens » sont dirigés sur les Hôpitaux belges du Havre et d'Orival ! Les statistiques d'Orival (seine-inf) sont parlantes. Du 20 mars 17 au 31 octobre 17, l'hôpital a admis 941 malades. De ceux-ci l'on sait que 460 ont été contaminés à Paris, 112 à Rouen, 145 à d'autres endroits de France, 83 dans la zone du front et 22 en Angleterre ! Les « mentaux » eux sont traités à l'hôpital de Châteaugiron et les albuminuriques à Ligugé ! Il y avait aussi un hôpital

militaire belge à Cannes dans les villas Saint-Jean, Saint-Charles et Anastasie grâce à la générosité de la duchesse de Vendôme, belle-sœur du Roi Albert.



Le sanatorium de Chanay en 1916.

Le centre de convalescence du camp du Ruchard fut vraisemblablement un endroit assez sinistre si l'on s'en tient aux témoignages des soldats qui y ont séjourné. On y enterrait un soldat belge « convalescent » toutes les deux semaines comme le rappelle aujourd'hui le Carré des Belges ! Le brancardier Arthur Perbal nous a laissé la relation de son passage au camp du Ruchard qui par ailleurs hébergea aussi le célèbre compositeur liégeois George Antoine.



En 1914, Arthur avec son brassard de brancardier

Comme on le voit, des hôpitaux Belges furent disséminés dans toute la France. Beaucoup de ceux-ci ont laissé dans leur sillage des tombes belges, exactement au nombre de 3.724 en France !

Enfin on ne peut pas terminer cette énumération sans parler de l'Angleterre. Au début janvier 1915, on comptait 25 mille militaires belges répartis dans les hôpitaux anglais ! Pour alléger les efforts de nos alliés, les médecins militaires belges fondèrent en décembre 1914, janvier et février 1915 trois hôpitaux militaires d'environ 350 lits chacun : les King Albert's Hospitals. Les numéros 2 et 3 devinrent vite de simples hôpitaux pour convalescents mais le King Albert's Hospital n°1 installé définitivement à Gower

Street devint un remarquable hôpital général doublé d'une école d'infirmières fondée par le docteur Jacob.



*Hôpital du Roi Albert à Londres*

En avril 1915, la guerre de position fut interrompue par la deuxième bataille d'Ypres. Les Allemands pour la première fois employèrent des gaz de combat (180.000 kg de chlore) à Steenstraete juste à la jonction des lignes belges et françaises. Cette première attaque, le 22 avril, fut fort meurtrière.

A Zuidschote, la façade du n°15, général Lotzstraat (commandant le régiment des grenadiers en avril 15) est pourvue d'une plaque de bronze commémorant les morts du régiment de carabiniers belges pendant l'attaque au gaz du 22. Après le pont de Steenstrate, un monument est dédié cette fois au 3ème régiment de ligne belge qui subit également de lourdes pertes le 22. Cent mètres plus loin se trouve une croix de paix d'aluminium de 15 mètres de haut. Cette croix, réalisée d'après un projet des architectes Paul Tournon et Pierre Devillers d'après un dessin d'Emmanuel Lancrenon, chanoine titulaire de la cathédrale Notre-Dame de Paris commémore les morts du 418ème régiment français d'infanterie. Elle fut inaugurée en 1961 en remplacement d'un monument impressionnant dynamité par la compagnie allemande des trophées en 1942 !

Le pharmacien Lajeot de Calais entreprit avec le Duc de Vendôme, beau-frère du roi Albert de la Croix-Rouge française de faire une enquête chez des prisonniers allemands qui révélèrent que l'on fabriquait du gaz à Roulers et que l'on y préparait aussi des masques d'étoupes imbibées d'hyposulfite de soude pour protéger les soldats .En 48 heures, on fabriqua à Calais cent mille masques de ce type colorés au brou de noix. Plus tard le professeur Nolf, célèbre professeur de médecine interne à l'université de Liège fut membre d'une commission interalliée des gaz toxiques. Les gazés belges furent soignés dans son hôpital de Cabour où il installa une remarquable distribution d'oxygène pour ses malades.



*Le Docteur Nolf qui dirigea Cabour à partir du 12 mars 1917*

Après la guerre le professeur Nolf devint le médecin traitant de la famille royale. C'est lui qui fut appelé pour reconnaître le corps du Roi décédé tragiquement dans les rochers de Marche les Dames.

L'attaque au gaz créa une brèche de 8 kilomètres dans le front mais les allemands ne s'y engouffrèrent pas parce qu'ils manquaient de troupes de réserve. Par ailleurs une contre-attaque effectuée par les Canadiens autour de Saint-Julien rétablit la situation. Diverses autres attaques au gaz suivirent le 24 avril, le premier, 5, 8 et 24 mai. Au total la deuxième bataille d'Ypres coûta près de 59.000 soldats (tués, blessés, disparus) aux Britanniques et Canadiens !

Au cœur de cette bataille, le 3 mai 1915 se trouvait un peu de Steenstraete un médecin canadien en charge d'un poste de secours à Essex Farm le long du canal à Ypres. Le docteur Mc Crae devint célèbre dans le monde entier grâce au poème « In Flanders Fields » qu'il écrivit ce jour là en mémoire de son ami qui venait de succomber ! « In Flanders Fields » deviendra le texte fétiche de tous les anciens combattants du Commonwealth. Le docteur Mc Crae ne profita pas longtemps de sa gloire d'écrivain combattant. Atteint par les gaz, il développa des problèmes pulmonaires qui l'obligèrent à quitter le front pour un hôpital de l'arrière à Wimereux e France. Le docteur ne s'y rétablit hélas pas et succomba. Il repose dans cette petite ville de la côte d'Opale dans un cimetière militaire face à la mer caractérisé par les stèles inhabituellement couchées à cause de l'instabilité du terrain sableux.



*Le docteur Mc Crae*

Depuis 1995, exactement 80 ans après la rédaction du poème le public peut visiter le site entièrement rénové. Les bunkers de béton où se trouvaient le poste de secours sont situés à côté de l'Essex Farm Cemetery. Dans ce cimetière repose les soldats que le docteur Mc Crae n'a pu sauver !

Dans le saillant d'Ypres un autre médecin du Commonwealth, cette fois britannique, allait devenir le symbole du courage et du dévouement : il s'agit du docteur Chavasse. Dans la bataille d'Hooge, le 15 juin 1915 (cette bataille se déroula sur ce qui est maintenant le parc d'attraction de Bellewaerde), ce jeune médecin acquies une renommée de héros qui se confirma dans la suite. Le docteur Chavasse fut un des rares militaires à recevoir la double Victoria Cross. Il décéda de ses blessures et repose au Brandhoek Cemetery situé entre Ypres et Poperinge. Sa tombe est fleurie encore abondamment par des coquelicots en tissus offerts par le Service de Santé de l'armée britannique.

Le saillant d'Ypres connut une troisième période meurtrière avec la troisième bataille d'Ypres quand les Anglais voulurent prendre possession de Passendaele au printemps de l'année 1917. Le Service Médical anglais reçut un renfort bienvenu dans ces circonstances tragiques : 63 infirmières américaines volontaires ! Cette infirmière décéda sur le sol belge. Cette troisième bataille du 6 juin au 10 novembre, soit 5 mois pour une avancée du front de 10 km occasionna 245.000 tués, disparus, blessés. Les soldats décédés, principalement Anglais et Canadiens furent au nombre de 60.000. Par comparaison, la bataille de Verdun sur une période de dix mois a fait perdre aux Français 380.000 hommes parmi lesquels 160.000 morts ou disparus. C'est lors de cette troisième bataille d'Ypres que le docteur Chavasse obtint sa deuxième Victoria Cross.

Au total, pour toute la guerre 14-18, les soldats du Commonwealth perdirent 204.770 hommes derrière l'Yser. Plus de cinquante mille d'entre eux gisent toujours sans sépulture dans la boue des Flandres !



*Dr Chavasse.*

Les soldats belges furent épargnés des assauts inutiles auxquels avaient été astreints soldats français et britanniques. Ils ne furent cependant pas épargnés de l'assaut final de l'offensive libératrice. Le 28 septembre nos soldats s'élançaient hors de leurs tranchées. René Glatigny, l'ancien brancardier devenu officier s'écroula un des premiers. Cela se passait devant Passendael. Il décéda quelques heures plus tard à l'hôpital militaire d'Hoogstade. Le docteur Goemans, médecin qui avait déjà connu de nombreux périls auparavant, perdit la vie le 1er octobre à proximité de son poste de secours. Sur l'Escaut dans le village d'Eecke, les Allemands résistent avec acharnement aux Belges en ce 10 novembre 1918, veille de l'armistice. Les soldats du 1er Grenadiers vont subir là le plus grand bombardement de toute la guerre : vingt heures sans interruption. Les obus toxiques sont déversés par centaine et on ne compte plus les soldats qui tombent. Ce ne sera que le 11 novembre à 6 heures du matin, le dernier obus tua encore le 1er sergent-Major De Naeyer et le soldat Brancard de la 9ème compagnie. A 11 heures, les fusées annonçaient l'armistice. La campagne était terminée. Beaucoup de Belges qui avaient connu le froid, l'humidité, la promiscuité pendant quatre années périrent au moment même où ils avaient le plus grand espoir de retrouver bientôt leur famille et leur village. Le prix payé par les Belges lors de l'offensive finale fut élevé : il y eut 26.000 blessés, 253 officiers, 3.083 sous-officiers et soldats y laissèrent la vie. Avec la grippe espagnole, il n'y avait pas d'armistice et le personnel médical devait encore rester au front pour lutter contre cet ultime ennemi. Le docteur Nolf ouvrit à Brugge un hôpital pour les soldats grippés.

Il ne put fermer son établissement qu'en janvier 1919. En dehors des cas soignés dans les infirmeries on compta plus de 12.000 soldats ayant dû être hospitalisés pour lutter contre le fléau.

**Bilan meurtrier de la Grande Guerre pour la Belgique :**

26.338 morts au combat ou d'accident

14.029 soldats décédés de maladie

1990 prisonniers ou internés décédés dans les camps

1.136 résistants tués ou exécutés

358 marins

23.000 civils tués (bombardements, massacres, déportations)

1895 soldats congolais et 7.124 porteurs congolais

150 brancardiers tués ou disparus

98 décédés des blessures encourues

54 médecins tués ou décédés de leurs blessures

18 infirmières décédées



# Erwin Johannes Eugen Rommel

## Biographie



Erwin Rommel est né à Heidenheim le 15 novembre 1891.

C'est en tant que cadet en 1910 qu'il rentre au 6<sup>e</sup> bataillon du 124<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Weingarten, et il reçoit en 1912 son brevet de lieutenant.

Ce jeune officier connaît très tôt la guerre car en 1914, au début de la Première Guerre mondiale, il n'a que 23 ans. Il s'avère être très vite un excellent soldat, qui tient tête aux forces militaires adverses et pousse ses hommes à marcher de longs kilomètres dans les Alpes afin de surprendre et battre des troupes françaises cantonnées.

Décoré de l'Ordre du Mérite, il devient après la guerre professeur à l'école de guerre de Potsdam, puis est nommé directeur de l'École de Guerre de Wiener-Neustadt et en profite pour faire publier un manuel destiné aux soldats allemands : "Die Infanterie greift an" ("L'Infanterie attaque").

Hitler le nomme en 1938 chef d'Etat-major à son quartier général. Un an plus tard, le Führer, satisfait du travail de Rommel, le met à la tête de sa garde personnelle.

Entre mai et juin 1940, Rommel entame sa deuxième guerre mondiale, et ce en tant que commandant de la 7<sup>ème</sup> division blindée lors de l'invasion de la France. A la tête des forces armées allemandes, cette division progresse très rapidement vers Lille et prend ensuite à revers la Ligne Maginot qu'elle capture en partie.

Après la Campagne de France, Erwin Rommel est nommé commandant des forces militaires allemandes Afrika Korps en Afrique du nord où il développe son esprit militaire et imagine un grand nombre de stratégies et de défenses qui seront réutilisées par certains officiers généraux allemands tout au long de la Seconde Guerre mondiale. Sur le terrain d'opération, dans les Etats-Majors Alliés et allemands, sa réputation est grande et le monde militaire le connaît désormais sous le nom de "Renard du désert".

Après avoir défait les Alliés en Libye, il gagne encore deux batailles en Afrique du nord où il inflige de sérieuses défaites aux soldats américains tout juste arrivés sur le front et il atteint El-Alamein en juin 1942, une année qui voit Erwin Rommel passer au grade de Maréchal.

Et le Maréchal Rommel voit loin : il veut attaquer les troupes Soviétiques en passant par le Caucase, une fois l'Afrique du nord sous contrôle et sécurisée. Mais la suite des événements l'empêche de mener à bien ces opérations, les Italiens nécessitant de l'aide et les ravitaillements des troupes allemandes, pris en chasse et détruits par l'aviation alliée, ne permettant pas de chasser les forces adverses hors d'Afrique.

Mais le général britannique Montgomery attaque en Afrique du nord et conquiert la ville d'El-Alamein. La seule chance pour Rommel est de regrouper les forces allemandes sur une ligne de front dénommée Mareth, mais l'opération est délicate car il manque d'hommes et de matériel. Pourtant, contre toute attente, il parvient à regrouper ses soldats qui défendent Mareth.

En 1944, après lui avoir retiré l'Afrika Korps, il reçoit le commandement du groupe d'armées B situé en Normandie, face à l'Angleterre. Sa tâche délicate consiste à défendre les plages d'une invasion alliée. Il met au point des techniques de défense identiques à celles utilisées en Afrique du nord, fait inonder d'innombrables terrains à l'arrière des côtes afin de prévenir tout parachutage ou tout atterrissage de planeurs et il rend très souvent visite aux hommes cantonnés à proximité des plages, afin de vérifier que les travaux avancent.

Rommel est conscient que les premières heures de l'assaut allié seront très importantes, et il l'écrit à sa femme, quelques semaines avant le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944 : "Les 24 heures précédant l'invasion seront primordiales. Pour nous, comme pour les Alliés, ce sera le jour le plus long".

Et le 6 juin 1944, jour de l'invasion, Rommel ne se trouve pas en Normandie, mais il fête en Allemagne l'anniversaire de sa femme. Dans la journée, il rentre à son poste de commandement à la Roche-Guyon et tente de repousser les forces débarquées à la mer, mais il sait qu'il est déjà trop tard.

Le 17 juillet 1944, alors qu'il revient d'une inspection du front allemand, des avions de chasse pilotés par des aviateurs alliés mitraillent son véhicule à la hauteur de Vimoutiers. Le conducteur de la voiture est tué sur le coup et Rommel échappe de justesse à la mort.

Le 20 juillet 1944 a lieu l'attentat contre Hitler. Rommel, qui avait encouragé toutes les tentatives visant à supprimer le Führer, se voit limogé de son poste et sa carrière militaire se termine à ce moment. Hitler, persuadé que Rommel a participé à l'attentat du 20 juillet, lui donne les deux possibilités suivantes :

- soit Rommel se suicide et l'on fait passer sa mort pour un décès à la suite de blessures.
- soit il se présente devant le Tribunal du Peuple devant lequel il sera jugé et exécuté en tant que traître.

Le 14 octobre 1944, il est conduit à l'hôpital d'Ulm en Allemagne, où il meurt après avoir avalé du poison. Quatre jours plus tard, le 18 octobre, l'Allemagne célèbre de grandioses funérailles en l'honneur d'un chef militaire très apprécié par le peuple germanique.

Erwin Rommel est l'un des seuls chefs militaires de l'Allemagne qui n'a pas été impliqué dans des affaires de crimes de guerre. C'est l'une des figures militaires légendaires de la Seconde Guerre mondiale.

# La bataille pour Tobrouk

## PARTIE 1 :

Auteur : Général Alfred Gause.

Né en 1896 ; sert pendant la première guerre mondiale sur le front occidental. A partir de 1937, appartient à l'état-major général de l'OKW. En juin 1941, officier de liaison auprès du haut commandement italien en Afrique du Nord, puis chef d'état-major du groupe d'armées de Rommel jusqu'à la défaite de l'Axe en Tunisie. Il commandait le C.O.C. 2 en Courlande quand il fut fait prisonnier par les Soviétiques. Il resta 10ans prisonnier.

### 1 /L'AUDACE DE ROMMEL



Vers le 15 janvier 1942, l'avant-garde d'Auchinleck avait atteint la Grande Syrte et la Cyrénaïque semblait perdue pour Rommel, dont les hommes étaient épuisés. En réalité, c'était une réédition de l'éternel problème de la guerre du désert : tandis que les forces de Rommel se repliaient en Tripolitaine, la VIIIe armée britannique s'éloignait de plus en plus de ses bases d'Egypte. Moins de quinze jours après l'arrêt de l'opération « Crusader » à El-Agheila, Rommel s'attaqua aux positions avancées britanniques et la VIIIe armée dut se replier vers la frontière égyptienne.

Le « Renard du désert » reprenait une fois de plus l'avantage.

La situation des forces de l'Axe en Afrique du Nord s'était nettement améliorée vers la fin de l'année 1941. Notre aviation avait été renforcée par deux groupes de chasse et nos formations de bombardiers en piqué et de chasseurs lourds avaient accru leur puissance. L'aviation britannique, au contraire, avait été affaiblie par l'entrée en guerre du Japon, le 7 décembre, et par les premiers succès remportés par la flotte nippone, le 10 du même mois. De plus; les forces de la R.A.F. maintenues en Afrique du Nord avaient dû se regrouper vers l'est, les terrains de Cyrénaïque étant inutilisables pendant les mois d'hiver en raison de la boue.

La Luftwaffe attaquait Malte avec un succès croissant. Sur mer, les Britanniques avaient perdu l'Ark Royal et le cuirassé Barham. A Alexandrie, le 19 décembre, les deux cuirassés dont disposaient encore l'amiral Cunningham, le Queen Elizabeth et le Valiant, avaient été mis hors de service par des torpilles italiennes. Les jours suivants, des mines avaient endommagé et coulé trois croiseurs et quatre destroyers basés à Malte et, peu après, un autre croiseur britannique avait été coulé par un sous-marin. Les seuls bâtiments désormais disponibles pour les Anglais, entre Gibraltar et Alexandrie, se réduisaient à trois croiseurs, quelques destroyers et quelques sous-marins.

### **Un sentiment de fausse sécurité**

La situation sur mer et dans les airs s'étant ainsi améliorée, nos transports maritimes furent moins menacés et, dès la seconde quinzaine de décembre, nous en ressentîmes les effets. Alors que, en septembre 1941, l'Axe avait perdu 92 000 tonnes, le chiffre tomba, en janvier 1942, à 40 000 tonnes. Nous pouvions ainsi réparer les lourdes pertes subies durant l'hiver. Depuis le commencement de la campagne en Afrique du Nord, les Allemands avaient perdu environ 33 % de leurs troupes et les Italiens 44 %. Plus de 80 % des blindés et plus de 40 % de l'artillerie avaient été détruits. Les Britanniques, eux, avaient perdu 17 000 hommes, ainsi qu'un matériel important. La situation de l'été 1941 se répétait : les deux camps s'employaient à reconstituer leur potentiel offensif.

Cette fois, cependant, les blindés allemands et italiens avaient l'avantage de se trouver plus près de Tripoli, d'où leur parvenait le ravitaillement. Un sang nouveau fut injecté aux unités combattantes et l'Afrika Korps put disposer de 120 chars et d'un meilleur ravitaillement en carburant, ce qui lui permettait d'étendre son rayon d'action. Malgré tout, la totalité des renforts passait toujours par le seul port de Tripoli, car Hitler, pour des raisons politiques, s'opposait à la demande de Rommel d'utiliser un chemin plus court et plus sûr, passant par Tunis.

Après qu'ils eurent atteint la Grande Syrte à El-Agheila, les Britanniques crurent qu'ils avaient infligé suffisamment de dommages aux blindés de l'Axe pour qu'ils fussent inutilisables dans un proche avenir. Il est possible que ce soit le rapport optimiste d'Auchinleck à Churchill qui ait inspiré le communiqué suivant de l'agence Reuter, daté du Caire, le 26 décembre : « Les restes de l'Afrika Korps et de l'armée italienne sont repoussés le long de la Grande Syrte, sur la route qui mène à Tripoli. L'objectif principal, la destruction des forces ennemies dans le désert occidental, a été atteint. Les blindés allemands ont été détruits et la poignée de chars qui reste tente de rejoindre Tripoli, en proie à une véritable panique. » Cette conclusion optimiste peut expliquer pourquoi, au début de janvier, les Britanniques, après avoir stoppé leur offensive, ne firent aucun effort particulier pour renforcer la ligne du front, mais, au contraire, inspirés par un sentiment de fausse sécurité, disposèrent leurs unités dans une zone étendue située entre Benghazi, Derna, Tobrouk et la frontière égyptienne, avant de les rassembler en vue de nouvelles offensives à l'ouest.

### **Sur la via Balbia**

Après avoir réorganisé ses unités et incorporé les renforts, l'armée blindée avait pris position sur un front de 180 kilomètres, entre Marada et Marsa-Brega, en aménageant un certain nombre de points d'appui, largement séparés, avec le 21<sup>e</sup> corps motorisé italien (trois divisions), dans le secteur nord, et le 10<sup>e</sup> corps italien (deux divisions), dans le secteur sud. Les extrémités du front, l'oasis de Marada et la via Balbia, furent renforcées par des éléments de la 90<sup>e</sup> division légère, tandis que l'Afrika Korps et le 20<sup>e</sup> corps motorisé italien étaient disposés à l'arrière de l'aile nord et du centre, prêts à intervenir.

Rommel s'attendait à voir les Britanniques, après avoir laissé reposer leurs unités, reprendre leur offensive, afin de consolider leurs succès précédents par la défaite de l'armée blindée et l'occupation de toute l'Afrique du Nord. A quelle date s'en déclencheraient ces opérations, nul ne pouvait le prédire, mais, d'après les expériences antérieures, tout indiquait qu'elle ne saurait être très éloignée.

La position des blindés au sud du front pouvait difficilement être tournée, mais les forces de l'Axe n'avaient pas la possibilité de tenir l'ensemble de la ligne, sur une profondeur et avec une densité suffisantes pour repousser une puissante attaque frontale. Rommel décida donc de ne pas laisser l'ennemi prendre l'initiative contre la position de Marsa-Brega et de lancer une attaque surprise sur les éléments avancés de la VIII<sup>e</sup> armée britannique, tandis qu'ils étaient encore déployés dans une vaste zone. Il espérait, par cette action, rétablir à son profit l'équilibre des forces, retarder le déclenchement de l'offensive anglaise et gagner du temps pour permettre à ses renforts d'arriver. Il prit des mesures énergiques pour assurer le secret de l'opération projetée et n'avertit même pas les différents commandants en campagne. Il fit les préparatifs nécessaires pour lancer deux groupes à l'assaut, l'un immédiatement au nord de l'oued Faregh, l'autre sur la via Balbia, afin d'encercler l'ennemi qui faisait face à l'aile nord du front, ou l'obliger à battre en retraite en le harcelant sans cesse.

L'attaque fut lancée le 21 janvier à 8 h 30. L'Afrika Korps commença par longer le lit de l'oued Faregh ; les chars du 20<sup>e</sup> corps italien motorisé, ainsi que les unités de la 900 division légère, s'avancèrent le long de la via Balbia. Les difficultés du terrain - hautes dunes de sable dans le sud, marécages salés au nord - empêchèrent l'attaque de se dérouler selon l'horaire prévu et, dans la soirée, Rommel dut reconnaître que malgré la faiblesse des effectifs ennemis qui faisaient face à la ligne du front, ceux-ci avaient réussi à s'échapper vers le nord et, avaient opéré une jonction avec des éléments plus nombreux sur des positions entourant Adjedabia.

Le 22 janvier donc, Rommel décida de poursuivre sa progression avec ses groupes d'assaut, en direction d'Adjedabia, jusqu'à la zone Antelat-Saounou, et de couper la ligne de repli de la puissante force ennemie (deux divisions blindées britanniques) qu'une reconnaissance avait située à l'est d'Adjedabia. Il entendait ensuite encercler l'ennemi par des attaques concentriques.

Les Britanniques n'avaient pas paru surpris par l'attaque de la veille, et cependant leurs commandants n'avaient encore manifesté aucune réaction. Le 22 janvier, à 11 heures, une unité s'empara d'Adjedabia, qui s'était révélée assez peu défendue et Rommel, qui avait dirigé l'attaque, donna l'ordre de reprendre immédiatement la poursuite, en traversant Adjedabia en direction de Saounou. A 15 h 30, les éléments avancés atteignaient Antelat, et Saounou était pris, à 19 h 30, après un bref combat. Les unités de l'Afrika Korps, qui avaient atteint Adjedabia dans la soirée furent envoyées vers Antelat avec mission d'empêcher les Britanniques de s'ouvrir une route à l'est d'Adjedabia pour s'échapper vers le nord.

Le mouvement des troupes se poursuivit pendant la nuit du 22 janvier et l'armée blindée établit le contact, à l'est d'Adjedabia, avec l'ennemi qui, bien que plus puissant en nombre, fut attaqué. Les forces allemandes n'étaient cependant pas assez nombreuses pour assurer un encerclement continu. Malgré l'acharnement du combat et les lourdes pertes en matériel subies par l'adversaire, on ne put empêcher les unités britanniques de s'échapper vers le nord-est et, bien qu'une attaque concentrique opérée par les Allemands eût abouti à la capture d'une grande quantité de matériel, la poche ne contenait presque plus de troupes ennemies. Mais une reconnaissance effectuée ce jour-là révéla qu'à l'extérieur de la poche, dans la région Antelat-Saounou-Msous étaient restés de fortes unités britanniques et de nombreux dépôts. Dès le 25, l'Afrika Korps se tourna contre eux.

## Avec l'accord de Mussolini

Cette action entreprise contre un ennemi en cours de repli et partiellement en fuite fut couronnée de succès et nous permit d'atteindre Msous vers 11 heures. Le 13<sup>e</sup> corps britannique avait été battu et se trouvait pratiquement hors de combat au soir du même jour, tandis que les éléments qui s'échappaient vers le nord et le nord-est devaient abandonner la plus grande partie de leur équipement. L'Afrika Korps mit fin à sa poursuite à Msous, son ravitaillement en carburant imposant des limites à ses opérations. Toute progression en direction de Mechili aurait, en outre, mis en péril ses communications avec l'arrière, avec Benghazi, où la situation n'avait pu encore être fermement établie. Pourtant, dès le 25 janvier, le 25<sup>e</sup> corps italien motorisé et la 90<sup>e</sup> division légère n'étaient pas intervenus dans la bataille, mais avaient reçu mission de couvrir la région au nord d'Adjedabia. Rommel prit donc la décision de clarifier la situation à Benghazi.

L'O.K.W. et le commandement suprême italien avaient été mis devant le fait accompli par la contre-attaque de Rommel du 21 janvier, entreprise contre la volonté des chefs italiens. Rome, en effet, s'était faite à l'idée que la Cyrénaïque était perdue et espérait désormais pouvoir tenir fermement la position de Marsa-Brega, d'où l'on envisageait d'entreprendre tout au plus quelques brèves actions sur des objectifs strictement limités, actions suivies constamment d'un repli sur cette position. Le commandement italien craignait que des opérations de plus grande envergure ne fussent suivies de revers plus graves, susceptibles d'entraîner la perte de la Tripolitaine.

C'est avec cette pensée que le chef d'état-major du Comando Supremo, le comte Cavallero, appuyé par Kesselring, chercha à influencer Rommel qui reçut, le 23 janvier, la visite des deux généraux à son P.C. d'Adjedabia. Cavallero s'éleva avec véhémence contre tout mouvement au-delà d'Adjedabia ; il rejeta la proposition d'avancer la ligne de défense à l'est de la Cyrénaïque pour les mêmes motifs qui contraignirent Rommel, en décembre 1941, à se replier de Gazala vers El-Agheila. A l'époque, Rommel pensait qu'il était impossible de défendre la Cyrénaïque sur sa frontière orientale avec des forces trop faibles, contre un adversaire supérieur et qui pouvait - en faisant une poussée, via Mechili et le sud, et en avançant vers Adjedabia - encercler et anéantir les forces germano-italiennes en Cyrénaïque. Pour soutenir une telle offensive Rommel n'avait ni les forces ni le carburant suffisants en décembre 1941.

Les conditions étaient bien différentes à la fin de janvier 1942. Après avoir défait des unités de la VIII<sup>e</sup> armée et leur avoir infligé des pertes importantes en matériel, Rommel pensait avoir écarté la menace qu'il redoutait. Pour lui, donc, les plans de Cavallero n'étaient pas acceptables et ne permettaient nullement de mener une guerre victorieuse en Afrique du Nord. Il maintint sa décision d'exploiter les perspectives de victoire récemment ouvertes, dans la mesure où ses forces le permettraient, mais en limitant ses objectifs, de façon à éviter le risque d'un autre revers. Tenant compte de la disposition de ses troupes et du ravitaillement encore insuffisant (la route côtière vers Solloum n'avait été dégagée que pendant quelques jours et le port de Benghazi était inutilisable), il désirait ne laisser passer aucune occasion d'exploiter la faiblesse de la VIII<sup>e</sup> armée. Cavallero, désireux d'écarter toute menace sur la Tripolitaine, retira à l'armée blindée le contrôle tactique des opérations, des IV et 21<sup>e</sup> corps italiens qui avaient déjà été rassemblés à El-Agheila en vue de l'avance sur Adjedabia, et il donna l'ordre à ces deux unités de rester sur la position de Marsa-Brega pour servir éventuellement d'échelon de recueil

aux panzers. Rommel devait donc poursuivre la reconquête de la Cyrénaïque avec seulement l'Afrika Korps, la 90<sup>e</sup> division légère et le 20<sup>e</sup> corps italien.

Son objectif suivant était Benghazi, que l'ennemi paraissait tenir encore solidement, avec des avant-postes à Er-Regima, Sollouch et Gemines. Les mouvements de troupes de Benghazi vers Derna indiquaient que l'ennemi évacuait ou du moins mettait à l'abri son matériel, mais Rommel espérait encore défaire, par une action rapide, des unités ennemies considérables, puis s'emparer du port qu'il considérait comme vital pour son ravitaillement. Il proposa de mener l'attaque de façon que la 90<sup>e</sup> division légère, appuyée par des unités du 20<sup>e</sup> corps italien, s'avançât du sud vers Sollouch et Gemines pour immobiliser l'ennemi, tandis qu'un groupe d'assaut très mobile, qu'il dirigerait personnellement, se lancerait vers l'est, à travers le terrain accidenté, pour couper la retraite à l'ennemi. En même temps, des unités de l'Afrika Korps, attaquant depuis la région Msous-Bir-el-Mellez en direction de Bir-Gerrari, donneraient vigoureusement la chasse à l'ennemi en direction de Mechili (voir la Carte ).

Le 27 janvier au soir, le groupe d'assaut fit mouvement de la région à l'ouest de Msous et eut à lutter contre de violentes tempêtes de sable et des pluies torrentielles, sur un terrain boueux entrecoupé d'oueds en crue. Il arriva à Er-Regima le lendemain matin, s'empara de la place l'après-midi et reprit sa progression en direction de Benina, à l'ouest. Une tentative fut faite, pour s'emparer de Benghazi par un coup de main, mais elle échoua devant un tir défensif intense. Cependant d'importantes forces ennemies s'approchaient de la ville par le sud. Rommel utilisa son groupe d'assaut pour verrouiller les approches à l'est et au nord, et attendit l'arrivée des unités du 20<sup>e</sup> corps italien et de la 90<sup>e</sup> division légère, venant du sud, avant de forcer l'ennemi à se rendre.

La même nuit, une directive de Mussolini nous parvint, donnant son approbation à la prise de Benghazi si la situation se développait favorablement. La ville fut prise le 29, mais une partie importante de la garnison avait réussi à s'échapper vers l'est pendant la nuit, à travers les positions peu étoffées qui l'encerclaient. Les Allemands firent cependant plus de 1 000 prisonniers et s'emparèrent de plus de 300 véhicules - mais ensuite une fausse attaque de l'Afrika Korps sur Bir-Gerrari ne permit pas d'établir le contact avec l'ennemi.

### La sagesse de Rommel



Après la chute de Benghazi, nous avons de plus en plus le sentiment que la VIII<sup>e</sup> armée avait l'intention d'évacuer la Cyrénaïque et de se replier à l'ouest de Tobrouk. Rommel pensa que l'arrière-garde ennemie n'opposerait guère de résistance avant Gazala, où les troupes britanniques encore cantonnées en Marmarique, pourraient être engagées. Il décida donc de poursuivre jusqu'au golfe de Bomba, en contenant sa progression sur les deux routes qui traversent la Cyrénaïque au nord, puisque



le manque de carburant interdisait à l'Afrika Korps d'emprunter la piste allant de Msous à Tmimi, via Mechili.

Le 31 janvier à l'aube, deux formations, équivalant chacune à une brigade motorisée, partirent respectivement de Charrouba, via Maraoua, et de Benghazi, via Barkah, pour continuer la poursuite vers l'est. Quand la colonne du nord atteignit D'Annunzio à une trentaine de kilomètres de Barkah, elle dut continuer sa poussée par Maraoua, car la route septentrionale avait été sérieusement bloquée. Le 1<sup>er</sup> février, Maraoua était prise malgré l'opposition d'une puissante arrière-garde. Le soir même, tandis que l'on poursuivait la progression vers Derna, de fortes unités d'arrière-garde furent battues dans la région de De-Martino, puis la poursuite reprit sur les deux routes en direction de Martouba et de Derna.

Loin vers l'est, des incendies indiquaient que l'ennemi détruisait ses dépôts tout en continuant son repli. Le 2 février, la colonne du nord s'empara de Berta, mais dut s'arrêter en raison des rocadés qu'elle rencontra à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Derna, pendant que la colonne du sud fonçait vers l'est, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la piste qui va de Mechili à Derna, en un point situé à l'ouest de Martouba.

L'ennemi ayant évacué Derna le 3 février, la poursuite se continua, via Martouba, vers Tmimi. Les Britanniques opposèrent une résistance pendant quelque temps au col de Tmimi, puis décrochèrent en direction du sud pendant la nuit du 3, mais les reconnaissances nous signalèrent que les troupes ennemies paraissaient vouloir établir leur ligne de défense sur l'ancienne position germano-italienne de Gazala. Les reconnaissances sur terre et l'activité aérienne des Britanniques s'intensifièrent et les colonnes des poursuivants durent s'assurer une position défensive à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Gazala, ligne qui fut bientôt attaquée par des forces britanniques considérables, avec l'appui d'une artillerie supérieure en nombre.

Rommel, qui avait lui-même conduit la poursuite, comprit, le 5 février, qu'il devait maintenant y mettre fin. Ne voulant pas exposer son armée à des revers, il replia ses colonnes vers la région au sud de Tmimi, leur procura une protection sur leur flanc et, le 6, replia l'Afrika Korps, la 90<sup>e</sup> division légère et le 20<sup>e</sup> corps italien vers Mechili. Il avait pris la décision de tenir la frontière est de la Cyrénaïque comme base de départ pour de futures opérations contre l'ennemi qui n'était plus en mesure, désormais, de lancer une grande offensive et d'assurer son flanc sud avec des forces mobiles. Il fit même occuper l'oasis de Djalo, située à 420 kilomètres au sud-ouest de Gazala, par un petit détachement. Rommel renouvela alors sa demande d'engager les 10<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> corps italiens.

### **Grâce au ravitaillement britannique**

La Cyrénaïque reconquise, les stocks de munitions et de carburant presque épuisés, la campagne d'hiver prit fin. Entre le 21 janvier et le 5 février, avec de minces ressources, Rommel avait porté des coups rapides à un ennemi jusqu'à présent victorieux, ce qui lui avait permis de reprendre près de 500 kilomètres de terrain, dans une région qui comportait d'importants aérodromes et des ports essentiels. Il avait, en outre, affaibli matériellement la puissance de combat de l'ennemi à la faveur d'une contre-attaque éclair, entreprise au terme d'une retraite, et sans engager de nouvelles troupes. L'habileté avec laquelle il s'était replié avait maintenu chez ses hommes leur esprit combatif, malgré l'effort incessant exigé des soldats. L'armée blindée pouvait se considérer de nouveau comme victorieuse. L'audace de Rommel lui avait permis de remporter un grand succès.

Outre l'abandon de la Cyrénaïque, l'ennemi avait subi de lourdes pertes en hommes et en matériel. Il est exact que les Britanniques réussirent, au cours des mois de janvier et de février, à soustraire le gros de leurs troupes de l'attaque allemande effectuée à l'ouest de la Cyrénaïque. Mais, dans l'ensemble de la campagne d'hiver, ils comptèrent environ 10 000 tués et blessés, 12 000 prisonniers, plus de 1600 chars et véhicules blindés, 2 500 camions et plus de 300 avions détruits ou capturés. Les combats acharnés avaient épuisé les deux camps et ni l'un ni l'autre ne se trouvaient plus en situation d'entreprendre des opérations d'envergure. Les quelques mois d'accalmie qui allaient suivre seraient utilisés par les deux adversaires à reprendre des forces.

L'objectif principal de l'Axe était d'assurer la sécurité de ses convois et de constituer des stocks. Le port de Benghazi fut remis en service, ce qui raccourcit l'acheminement des approvisionnements en provenance d'Allemagne et d'Italie. Le butin conquis en Cyrénaïque permit de compléter la motorisation de plusieurs unités, qui utilisèrent les camions anglais. Les stocks de munitions de l'Axe dans la région de Benghazi, qu'il avait fallu abandonner par manque de temps et de moyens de transport, avaient été rendus inutilisables par l'enlèvement des dispositifs d'allumage. Ces stocks purent donc être récupérés et utilisés.

L'armée blindée reçut un appui considérable du fait de l'intense et croissante activité de la Luftwaffe, sous les instructions du commandant en chef pour le Sud, Kesselring. En janvier, les forces du Fliegerführer Afrika comprenaient trois formations de bombardiers en piqué et trois formations de chasseurs, totalisant plus de 180 avions. La force opérationnelle de l'aviation italienne s'éleva à 190 avions. Les sorties de plus en plus nombreuses des chasseurs italiens et allemands au cours des premiers jours- de la contre-attaque ont pratiquement obligé la Royal Air Force à se limiter à des opérations de nuit, ce qui réduisit son efficacité. Les escorteurs de convois de la II<sup>e</sup> flotte aérienne, renforcés, apportèrent également un soutien remarquable: bien que le chiffre de 60 000 tonnes mensuelles de ravitaillement n'ait jamais pu être atteint, il en arriva, en revanche, au mois de mars, 18 000 tonnes, ce qui représentait une sérieuse amélioration et l'on pouvait désormais en attendre davantage.

La cessation des hostilités, en février, permit à l'armée de reconstituer ses stocks. Une fois les positions sur la frontière orientale de la Cyrénaïque consolidées, le Comando Supremo autorisa de nouveau la subordination des 10<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> corps italiens à l'armée blindée. Ces unités furent incorporées en mars et en avril.

## PARTIE 2

Auteur : DAVID CHANDLER.

Né en 1934. Etudes au collège Marlborough et à Oxford. De 1957 à 1960 dans l'armée, avant d'être nommé à Sandhurst où il exerce les fonctions de maître de conférences au département d'histoire militaire. Il a publié plusieurs livres parmi lesquels un Guide voyageur sur les champs bataille européens (1965), et les Campagnes de Napoléon (1967).

### 2 / LA BATAILLE DE GAZALA

En 1942, du mois de février jusqu'à la mi-mai, la guerre du désert connut une trêve : les deux adversaires reprenaient des forces. Mais Rommel brûlait du désir de poursuivre sa reconquête de la Cyrénaïque, et Churchill poussait sans relâche ses généraux à reprendre l'offensive. Rommel attaqua le premier, mais il sembla bientôt qu'il avait fait un mauvais calcul et que la pénurie d'eau et de

carburant aurait raison de l'Afrika Korps. Ce qui sauva finalement le « Renard du désert », ce fut son sens de l'improvisation et la lenteur des réactions des généraux britanniques. La chute de Tobrouk, qui s'ensuivit, ne fut pas seulement un coup terrible porté au moral des Alliés ; elle signifiait également que la route vers Suez et l'Egypte semblait désormais libre. Rommel lança alors ses hommes et ses chars vers El-Alamein.

Parmi les gigantesques batailles livrées pendant les cinq ans et demi que dura la deuxième guerre mondiale, certaines dépassèrent de beaucoup, tant par leur ampleur, leur intensité, que par leurs résultats, les événements qui se déroulèrent dans le désert de Libye entre le 26 mai et le 22 juin 1942. Il est peu de batailles, toutefois, aussi riches en enseignements sur le plan militaire, en faits d'intérêt humain, que la série complexe d'épisodes guerriers de la bataille de Gazala.

La guerre durait déjà depuis deux ans dans le désert de Libye quand la bataille de Gazala atteignit son point culminant. Comme presque toutes les guerres, à des périodes relativement brèves d'activité intense succédaient de longues accalmies, pendant lesquelles les adversaires se réorganisaient en vue du « round » suivant. Les problèmes propres à ce théâtre d'opérations ne manquaient pas. Les extrêmes contrastes climatiques, le terrain de rocaille et de sable, les grandes distances entre les points stratégiques comptaient parmi les sérieuses difficultés à résoudre. Mais par-dessus tout, les problèmes énormes de ravitaillement et d'intendance rencontrés dans un pays aride qui ne pouvait fournir aux armées en présence que quelques litres d'eau et quelques poignées de dattes, un pays où n'existait aucune autre route que la « via Balbia », rendaient inévitables les avances entrecoupées de longs temps morts que l'on connaissait depuis le début.

#### **D'une monotone régularité**

D'une façon quelque peu paradoxale, tout, sauf la destruction totale de ses forces, tendait davantage à favoriser à longue échéance le vaincu. Après une défaite, il se repliait invariablement vers ses bases et reprenait de plus en plus de forces à mesure qu'il se rapprochait de ses dépôts de ravitaillement et incorporait les renforts envoyés vers le front.

Le vainqueur, au contraire, acharné à poursuivre son adversaire ébranlé, s'éloignait de plus en plus de ses bases. A moins de pouvoir compter sur la capture de grandes quantités de carburant et de matériel ennemis, les effets de l'« affaiblissement stratégique » se faisaient de plus en plus sentir à mesure que s'étiraient les lignes de communication jusqu'à ce que, en fin de compte, la pénurie de carburant et le mauvais état des véhicules surmenés rendissent inévitable l'arrêt de la poursuite. A ce moment, la victime initiale était en bonne voie de recouvrer sa supériorité matérielle et stratégique et, après une pause, un autre engagement permettait de renverser la fortune de la guerre.

Vers la mi-mai 1942, aucun des adversaires n'avait pu obtenir une solution décisive. Depuis le début des hostilités, en juin 1940, il n'y avait pas eu moins de cinq grandes offensives et une moins importante sans que pourtant l'énorme consommation d'hommes, de véhicules et d'essence que cela représentait eût abouti à un résultat vraiment positif. Il arriva, en quelques occasions, que la chance d'une victoire complète eût été ruinée par les événements extérieurs au théâtre des opérations. Ainsi, obligé d'envoyer un corps expéditionnaire en Grèce au début de 1941, le général O'Connor vit lui échapper l'occasion d'une percée d'El-Agheila à Tripoli. De même, à la fin de cette même année, les

résultats de l'opération « Crusader », commandée par Auchinleck, furent sérieusement compromis par l'envoi en Malaisie d'hommes et de matériel destinés à la VIII<sup>e</sup> armée.

Heureusement pour la VIII<sup>e</sup> armée, Rommel et ses alliés italiens se trouvaient en butte à des problèmes analogues. Le haut commandement allemand, en particulier, ne comprit pas pendant longtemps le prix des enjeux de la guerre dans le désert de Libye et, pendant que la Wehrmacht et la Luftwaffe dépensaient de plus en plus de ressources et d'énergie pour monter l'opération « Barberousse » contre l'U.R.S.S. (à partir de l'hiver 1940-1941), puis pour la poursuivre, les demandes réitérées du général Rommel en renforts (et surtout en carburant) demeuraient lettre morte. Aussi les deux camps avaient-ils à souffrir d'un certain manque de priorité stratégique et se voyaient-ils souvent privés des renforts nécessaires.

### **Après un coup de dés**

Après sa reconquête, brillante bien qu'improvisée, de la Cyrénaïque à la fin de janvier 1942, Erwin Rommel s'activait à réorganiser ses lignes de communication, bien trop étirées, et, comme d'habitude, à soutirer quelques chars et quelques litres d'essence à ses supérieurs parcimonieux. Ses positions avancées étaient à proximité de Tmimi, à 100 kilomètres à l'ouest de Tobrouk et à 40 kilomètres à peine de Gazala. Pour leur part, le général Auchinleck (commandant en chef au Moyen-Orient) et le général Ritchie (commandant de la VIII<sup>e</sup> armée depuis le 26 novembre 1941) étaient heureux de bénéficier d'une période de calme relatif pour se préparer.

Cependant, le « Renard du désert » avait pris déjà figure de personnage de légende aux yeux de ses adversaires comme aux yeux de ses hommes depuis son dernier coup de dés (après la lourde défaite de janvier 1941, à un moment où les forces de l'Axe auraient dû être complètement épuisées, il avait réussi à amener, par son habileté manœuvrière, la VIII<sup>e</sup> armée à abandonner Benghazi, ses précieuses réserves et la quasi-totalité des récentes conquêtes alliées en Cyrénaïque).

Du début de février jusqu'à la mi-mai, donc, une accalmie relative régna dans le désert. Mis à part les nombreuses patrouilles opérées par les deux camps et d'occasionnelles escarmouches dans le no man's land, les deux adversaires étaient en pleine période de reconstruction. A Downing Street, on n'appréciait guère cette pause et le premier ministre exerçait une pression énergique et constante sur le général Auchinleck pour qu'il reprît l'offensive. Un certain nombre de mobiles solides de haute stratégie justifiaient l'insistance de Churchill en vue d'une action immédiate. Tout d'abord les désastres subis en Extrême-Orient obligeaient à un effort immédiat pour compenser l'impression défavorable éprouvée par certains alliés. Ensuite, tout faisait présager une invasion imminente de Malte et, si l'on voulait procurer un secours aérien aux défenseurs de l'île, il devenait vital de réoccuper les aérodromes à l'ouest de la Cyrénaïque, afin de pouvoir disposer d'escadrilles à distance opérationnelle. La perte de Malte serait un coup terrible : non seulement le prestige anglais s'en trouverait sérieusement atteint, mais elle donnerait un avantage certain à Rommel dans la bataille pour le ravitaillement que la VIII<sup>e</sup> armée et lui se livraient. Ce risque provoqua un renversement d'opinion spectaculaire des Anglais à l'égard de la guerre du désert. De février à avril, le comité de défense du Moyen-Orient s'était contenté d'attribuer un rôle purement défensif aux positions qui se construisaient près de Gazala ; elles devaient protéger les préparatifs de défense frontalière à l'est contre une intervention possible de l'ennemi. Mais quand les intentions de l'Axe à l'égard de Malte devinrent évidentes, ce comité changea rapidement d'attitude et la position de Gazala fut désormais considérée comme le futur tremplin pour une nouvelle offensive destinée à reconquérir la Cyrénaïque et ses principaux aérodromes.

## Churchill contre Auchinleck

Enfin, Churchill craignait pour la sécurité de la forteresse de Tobrouk, dont l'ennemi lui paraissait, aux dernières nouvelles, dangereusement proche. Pour Churchill, Tobrouk était un symbole. Cependant, ses généraux, aussi bien en Grande-Bretagne qu'en Afrique du Nord, ne partageaient pas son opinion sur l'importance de la forteresse. On ne pouvait nier toutefois qu'elle n'eût déjà constitué, depuis juin 1940, l'objectif majeur de trois grandes offensives. En outre, ses facilités portuaires, ses installations de filtrage d'eau, ses magasins remplis augmentaient son importance. Enfin, sa position géographique, à mi-chemin entre Benghazi et Alexandrie, en faisait un point stratégique de première importance. Située à proximité de la voie ferrée de Belhamed, elle représentait un dépôt essentiel pour la concentration des munitions et du matériel destinés à la future offensive de la VIII<sup>e</sup> armée. En fait, on peut dire que la forteresse de Tobrouk a été l'enjeu de la guerre du désert.

Le général Auchinleck et son entourage avaient tendance à voir le problème sous un angle différent. D'une part, « the Auk » contrairement à ses chefs politiques, était persuadé que l'on devait préparer soigneusement toute offensive future de la VIII<sup>e</sup> armée ; d'autre part, il n'était pas entièrement convaincu de la nécessité de défendre Tobrouk coûte que coûte et il s'opposait sans aucun doute à l'idée d'un nouveau siège à outrance. A son point de vue, le contrôle de l'Iran, de la Syrie et de l'Irak importait bien plus, dans l'ensemble, à la guerre du Moyen-Orient.

En se fondant sur ces considérations, Auchinleck se sentait en mesure de tenir tête au premier ministre. Les deux hommes étaient doués d'une volonté de fer et il fallut un télégramme tranchant de Londres, du style « se soumettre ou se démettre », pour obtenir la décision que voulait Churchill. Auchinleck promit alors une offensive pour juin, et le premier ministre dut s'en contenter.

## Le maréchal Bombastico

Les difficultés que Rommel éprouvait alors avec ses supérieurs étaient diamétralement opposées à celles d'Auchinleck. Du côté de l'Axe, Berlin et Rome préconisaient sans cesse la prudence et invoquaient les bénéfices résultant d'une relative inaction en Libye pendant que les batailles principales faisaient rage sur d'autres fronts. Le maréchal Bastico, commandant suprême sur le théâtre d'opérations, voyait rarement les choses de la même façon que son têtu subordonné qui, d'ailleurs, surnommait effrontément son chef « maréchal Bombastico ». Avec Ugo Cavallero, chef d'état-major des forces italiennes, les relations de Rommel étaient encore moins bonnes. De même que le haut commandement allemand, les Italiens se souciaient bien davantage des besoins du front oriental et, à un moindre degré, de la nécessité de monter l'opération « Hercule » contre Malte. Aussi faisaient-ils la sourde oreille aux demandes répétées de renforts exprimées par Rommel. En fin de compte, comprenant qu'il fallait nettoyer l'est de la Cyrénaïque des forces britanniques avant de lancer l'opération « Hercule », pour écarter toute possibilité de soutien aérien sur Malte, on donna à Rommel, le 1<sup>er</sup> mai, le feu vert pour attaquer Tobrouk. En cas de succès rapide, on l'autorisait à avancer jusqu'à la frontière égyptienne, mais toute progression au-delà lui était formellement interdite momentanément, car la totalité des forces aériennes de l'Axe serait alors affectée à l'opération « Hercule », à partir de la mi-juin.

## Des forces imposantes

Vers la mi-mai, donc, les deux camps préparaient activement une reprise de l'offensive. La VIII<sup>e</sup> armée britannique du général Ritchie était divisée en deux corps, le 30<sup>e</sup>, sous le commandement du général Norrie, comprenait le gros de l'élément blindé avec les 1<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> divisions blindées, formées de 167 nouveaux chars américains « Grant », de 149 « Stuart » et de 257 « Crusader » ancien modèle. Elles étaient divisées en trois groupes de brigade blindés en cours de réorganisation. Ces derniers devaient être transformés en formations blindées autonomes qui, à l'instar des panzers de Rommel, comprendraient de l'artillerie et de l'infanterie motorisées ainsi que des éléments administratifs, etc. Le 30<sup>e</sup> corps était constitué également de trois brigades motorisées et deux groupes de brigade d'infanterie.

Le général Gott, l'un des soldats les plus expérimentés de la guerre du désert, était à la tête du 13<sup>e</sup> corps, qui se composait de la 50<sup>e</sup> division (du Northumberland) commandée par le général Ramsden, ainsi que des 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> divisions sud-africaines, sous les ordres respectivement des généraux Pienaar et Klopper, les 1<sup>e</sup> et 32<sup>e</sup> brigades de chars (dotées de 166 « Valentine » et 110 « Matilda ») en soutien immédiat. A cette époque, les divisions d'infanterie avaient été réorganisées en groupes de brigade, chaque division en comprenant trois. Ces brigades étaient composées de trois bataillons d'infanterie et d'un régiment mixte d'artillerie de campagne et d'artillerie antichars (24 pièces de 25 livres et 16 canons antichars de 6 livres) ainsi qu'une compagnie de transport de la R.A.S.C. (Royal Army Service Corps). Enfin le général Ritchie avait en réserve la 50<sup>e</sup> division indienne et le 10<sup>e</sup> groupe de brigade indien. Les autres éléments de la division, une partie de la 10<sup>e</sup> division indienne et une brigade blindée supplémentaire devaient se tenir prêts à faire mouvement à partir de leurs fronts respectifs d'Irak et d'Egypte. Au total, les diverses formations réellement présentes à Gazala le 26 mai représentaient 849 chars et presque 100 000 hommes. La situation était moins encourageante pour les forces aériennes du désert. Sur les 320 avions de tout modèle dont on disposait, moins de 200 pouvaient opérer dans la zone de Tobrouk et de la frontière.

## Sur trois chaises

Le général Ritchie avait disposé le gros de ses forces à l'intérieur des positions de la ligne de Gazala. Comme presque toujours dans le désert, la surface du sol est en grande partie faite dans cette région de rocaïlle parsemée de zones sablonneuses, ces dernières devenant plus fréquentes près de la côte. A deux kilomètres environ de la côte, le désert s'élève au-dessus du niveau de la mer, formant une série d'escarpements dont le plus important est la crête de Solaro, qui domine Tobrouk, située à deux kilomètres environ de là (voir carte page 1 022). La bonne route côtière arrive sur Tobrouk par le sud en passant par le sommet de cette crête, et descend ensuite dans la ville avant de continuer vers l'ouest, en direction de Gazala et de Benghazi en longeant le pied de l'escarpement. La crête se continue environ 14 kilomètres à l'ouest de Gazala, elle-même à 60 kilomètres de Tobrouk. Plus profondément à l'intérieur des terres, de nombreux escarpements s'étendent dans une direction, en gros, est-ouest, le plus important étant celui qui relie Sidi-Mouftah à El-Adem, El-Douda et à la voie ferrée de Belhamed. Au sud des crêtes, la surface du désert devient de plus en plus crevassée, traversée de nombreux oueds, de collines sablonneuses et de dunes. En dehors de la grande voie côtière, aucune route ne traverse cette zone immense, à part quelques pistes, notamment le trigh Capuzzo et le trigh El-Abd.

Au début de l'année, les commandants de la Ville armée avaient pris la décision de construire une série de fortifications de campagne dominant un quadrilatère grossièrement évalué à 3 000 kilomètres carrés et délimité par Gazala, Bir-Hakeim, Bir-el Goubi et Tobrouk. Le côté ouest de cette zone de défense était constitué par un vaste champ de mines s'étendant vers le sud, à presque 70 kilomètres des côtes, et de profondeur variable. A l'intérieur on avait construit un grand nombre de réduits, très bien défendus. Chacun de ces centres de résistance devait abriter une brigade au grand complet, des réserves de nourriture et d'eau et une quantité de munitions, le tout fixé par le quartier général. On organisa soigneusement l'ensemble des défenses, en espérant que ces îlots de résistance empêcheraient d'éventuelles attaques ennemies à travers les champs de mines et serviraient également de bases pour les opérations des formations blindées du 30e corps. Une seconde ligne de réduits analogues, également entourés de champs de mines, allait d'El-Adem à Sidi-Mouftah sur une longueur d'environ 45 kilomètres d'est en ouest. Vers le milieu de mai 1942, la plus grande partie de cette seconde ligne était en cours de construction. Les réduits les plus importants étaient ceux qu'occupaient la I<sup>re</sup> brigade française libre à Bir-Hakeim, le 150e groupe de brigade de la 50e division (Northumberland), ainsi que les positions de Knightsbridge et d'El-Adem. Un autre groupe de centres de résistance identiques avait été construit près du secteur côtier de la ligne de Gazala, car on prévoyait qu'une attaque ennemie serait plus vraisemblablement dirigée contre le centre ou contre la zone côtière. Enfin, les propres défenses de Tobrouk - on supposait la ville hors d'atteinte de l'attaque ennemie la plus audacieuse - s'étendaient sur un périmètre de 50 kilomètres environ.

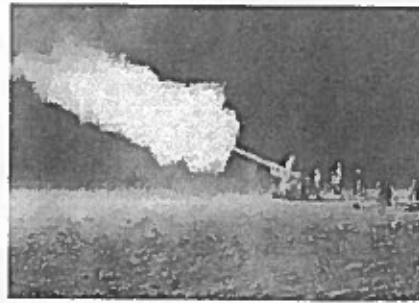
L'aspect impressionnant de la ligne était en fait bien illusoire. Tout d'abord, de vastes zones dans le secteur est-ouest restaient peu protégées et ces défenses, de la façon dont elles avaient été conçues et construites, furent peu efficaces dans la protection des bases avancées de l'armée à Belhamed. Il eût été probablement plus sage de construire une ligne allant d'Acroma à Tobrouk et, de là, vers El-Adem et Sidi-Rezegh. En second lieu, des zones importantes du champ de mines n'étaient pas couvertes par l'artillerie, alors que les réduits allaient constituer de lourdes charges dans le déroulement de l'action. Troisièmement, l'hypothèse que Rommel, s'il attaquait, concentrerait son effort sur le secteur côtier conduisit à un déploiement disproportionné de troupes sur la partie nord de la ligne, laissant la moitié sud ainsi que la ligne d'arrêt dangereusement à découvert, du moins en infanterie. On espérait, de toute évidence, que les brigades blindées du 30e corps d'armée - dont chacune disposait d'au moins autant de chars qu'une division de panzers allemande (mais de moins d'armes et d'unités de soutien) - se montreraient capables d'anéantir tout mouvement de l'Afrika Korps dans le désert tendant à contourner Bir-Hakeim en direction de Tobrouk. Pour contrôler le plus d'itinéraires d'accès possible, les blindés de la Ville armée furent donc mis en place dans cette zone Sud. Ritchie et Norrie auraient mieux fait de les laisser groupés de façon à constituer une unité très mobile et d'une grande puissance de choc.

Ainsi donc, cette ligne de Gazala que l'on prétendait si redoutable et qui portait tant d'espoirs était, en fait, faible et précaire, d'autant plus que l'on entendait lui faire jouer trois rôles à la fois et dans un même laps de temps. Elle devait servir de base de départ à l'imminente offensive de la VIII<sup>e</sup> armée ; elle devait protéger Tobrouk contre toute éventualité ; on espérait, enfin, qu'elle servirait d'écran protecteur aux positions de la frontière orientale de l'Egypte. C'est cette multiplicité des missions qui conduisit à des conflits de priorité, à des quiproquos et à des compromis.

Les promoteurs de la ligne de Gazala se trouvèrent ainsi placés en porte à faux entre deux, sinon trois, chaises.



## Le « grand coup » de Thésée



Le plan d'attaque du général Rommel n'était, sous bien des aspects, qu'une répétition de ses assauts précédents : une attaque frontale de diversion menée pendant que l'Afrika Korps tournerait largement l'extrémité sud de la ligne de Gazala. Tandis que l'infanterie légère allemande, assistée de quelques chars sous le commandement expérimenté du général Cruewell et soutenue par les fantassins des 10e et 21e corps italiens, ferait de bruyantes démonstrations contre la ligne de Gazala entre le trigh El-Abd et la mer, Rommel dirigerait les trois formations blindées de l'Afrika Korps ainsi que le 20e corps italien, vers Bir-Hakeim. Ce mouvement (l'opération « Venise ») commencerait quelques heures après l'offensive de Cruewell et serait exécuté de nuit.

A l'origine, Rommel destinait les blindés italiens à l'aile droite de la manoeuvre d'enveloppement. Cependant, au dernier moment, le 26 mai, ayant appris que des colonnes mobiles anglaises avaient été repérées au sud de Bir-Hakeim (il s'agissait de la 3e brigade motorisée indienne), il changea d'avis et ordonna aux divisions « Ariete » et « Trieste » de faire mouvement vers l'intérieur du dispositif et d'attaquer les Forces françaises libres. Une fois que le gros de son armée aurait contourné la ligne de Gazala, Rommel avait l'intention de se frayer un passage vers Acroma, au nord, et de détruire les blindés anglais. La 90e division légère serait, pendant ce temps, détachée vers El-Adem pour couper la route côtière à l'est de Tobrouk et empêcher ainsi les renforts venus d'Egypte de gagner la place forte. Puis Rommel prépara une rapide guerre-éclair contre les défenses de Tobrouk.

Mais les Alliés ne furent pas les seuls à commettre des erreurs. Quelque peu optimiste quant à la tournure des événements, Rommel annonça que tout serait fini le quatrième jour de l'offensive. Mais malgré la supériorité aérienne de l'Axe à l'époque, ses services de renseignements sous-estimèrent, en fait, gravement la puissance de certaines parties de la ligne de Gazala, ignorant, par exemple, l'existence du centre de résistance de la 150e brigade disposée en travers des trigh Capuzzo et El-Abd, le long desquels les Allemands avaient projeté de convoier leurs réserves. En fait, Rommel était tellement certain d'avoir les moyens de mettre rapidement l'ennemi hors de combat qu'il ne fournit à ses formations d'assaut du carburant que pour 500 kilomètres et de l'eau, des vivres et des munitions que pour une centaine d'heures.

Dès février, ce général, apparemment infatigable, avait reconstitué son armée. L'arrivée, sans pertes, de deux convois à Tripoli, avait nettement amélioré sa situation logistique. Ensuite, l'aubaine inespérée qu'il avait eue à Benghazi, à la fin de janvier, en trouvant des stocks de carburant et de vivres, avait largement facilité ses problèmes d'intendance. De plus, ses lignes de communication avec l'Axe s'étaient trouvées considérablement raccourcies, le port s'étant révélé capable, malgré 740 raids des forces aériennes alliées, d'absorber la plus grande partie d'un trafic qui aurait dû, sans cela, transiter par Tripoli. A la mi-mai, le « Renard du désert » avait, au total, 332 chars.

Les formations italiennes blindées et motorisées (« Ariete » et « Trieste ») étaient dotées de 228 chars moyens M-13/40 et M-14/41, qui, en général, étaient inférieurs aux chars britanniques. Quant aux effectifs, les trois divisions allemandes totalisaient 22 400 hommes, sans compter l'apport des trois corps italiens, qui en augmentaient considérablement le nombre.

Les forces aériennes de l'Axe s'élevaient à 700 avions allemands et italiens, parmi lesquels un grand nombre de redoutables Messerschmitt 109-F et 500 appareils au moins étaient capables d'opérer pendant la plus grande partie de la bataille.

Bref, avec 560 chars (dont 109 du dernier modèle), Rommel était nettement inférieur, numériquement, à la VIIIe armée, mais il bénéficiait d'une supériorité aérienne inespérée et ses unités blindées comprenaient nombre de chars mieux adaptés à la guerre dans le désert.

Le 26 mai, au lever de la lune, la longue colonne des blindés allemands et italiens s'ébranla vers le sud dans le grincement des chenilles et le grondement des diesels. L'opération « Thésée » était en cours. Rommel amorçait son « grand coup » (« der Schlag »).

### **La malchance de la VIIIe armée**

Pendant que l'Afrika Korps se mettait en marche, la bataille était engagée depuis quelques heures déjà dans la zone côtière. Au début de l'après-midi, le groupe Cruewell s'était approché des zones de Gazala et de Sidi-Mouftah. L'effet de surprise passé une bataille commençait rarement à cette heure de la journée - les soldats de la VIIIe armée prirent leurs positions de combat. En revanche, au quartier général, près de Gambout, on ne s'étonna guère ni de l'heure ni de l'apparente direction de l'offensive ennemie. Des patrouilles à terre et des reconnaissances aériennes avaient signalé d'importantes concentrations de troupes au sud et à l'est de Tmimi depuis quelques jours.

Il fallait cependant tenir compte d'autres rapports contradictoires et, en fin de journée, le 26 mai la VIIIe armée décida de considérer la démonstration de Cruewell comme l'assaut principal. Ainsi, bien que Rommel eût manqué son effet de surprise, ses adversaires ne comprirent pas complètement ce qui leur crevait les yeux. Du moins la VIIIe armée était-elle sur ses gardes quand le choc principal s'abattit sur elle.

Le clair de lune dont Rommel avait besoin pour guider ses chars permit aux voitures de reconnaissance de la VIIIe armée de repérer le mouvement de l'ennemi vers le sud et de le signaler. La lumière argentée n'empêcha toutefois pas la division « Trieste » de s'égarer complètement ; au lieu de faire route sur Bir-Hakeim, cette formation se jeta tout droit sur le centre de résistance de la 150e brigade dont les chefs de l'Axe ignoraient la nouvelle implantation.

L'arrivée de l'ennemi au sud de Bir-Hakeim aux premières heures de la matinée du 27 ne causa donc qu'une demi surprise. Ce qui n'empêcha pas Rommel de jeter sa 21e division de panzers et la division « Ariete » contre l'infortunée 3e brigade motorisée indienne, à 6 h 30, et de la disperser. Continuant plus avant, la 90e division légère se fraya un chemin à travers la position de Retma et la 7e brigade motorisée s'échappa de justesse vers Bir-el Goubi. Ainsi donc, tous les engagements préliminaires du 27 dans le Sud se déroulaient selon les prévisions de Rommel.

On pourrait penser que les avertissements reçus avaient permis à la VIIIe armée de prendre des contre-mesures efficaces, mais elle n'en fit rien. La 4e brigade blindée tenta de secourir ce qui restait de la brigade motorisée indienne, mais elle offrit ainsi imprudemment son flanc droit à la 15e division de panzers, à l'affût. Une mêlée s'ensuivit, où les deux adversaires subirent de lourdes pertes, mais ce furent les Britanniques qui reculèrent pour aller se reformer près d'El-Adem, poursuivis par des

éléments de la 90e division légère. D'autres coups du sort accablèrent les unités blindées britanniques au cours de la journée. Une colonne allemande eut la chance de tomber sur le quartier général de la 7e division blindée, dont la majeure partie fut faite prisonnière, y compris son chef, le général Messervy - qui devait s'échapper peu après. Peu de temps auparavant, le général Lumsden avait donné ordre à la 1e division blindée de porter secours à la 7e. La 22e brigade blindée tomba à son tour sur la 15e et la 21e division de panzers réunies et, après avoir perdu une trentaine de chars, se replia sur Knightsbridge. On aurait pu croire que tout allait bien pour Rommel, mais les poursuivants allemands se virent soudain attaquer sur leurs flancs, simultanément par la 2e brigade blindée et par la 1e brigade de chars. Les Allemands furent sérieusement accrochés et, à la tombée de la nuit, bien que Rommel eût poussé jusqu'à Bir-Lefa, un sur trois de ses chars était hors de combat. En outre, l'assaut initial de la division « Ariete » contre Bir-Hakeim avait été repoussé avec de lourdes pertes. Mieux encore, les convois de ravitaillement de l'Axe n'avaient pas encore donné signe de vie et la 15e division de panzers était déjà dangereusement à court d'essence.

Pendant les deux jours qui suivirent, la situation ne fit que s'aggraver pour l'Afrika Korps. Bien que Rommel eût repris hardiment sa marche en avant vers le nord, son seul succès au soir du 28 était marqué par la prise du centre de résistance « Commonwealth », écrasé après un dur combat livré par une garnison très inférieure en nombre. Partout ailleurs, la VIIIe armée avait tenu bon. La division « Ariete » avait eu légèrement le dessous dans un rude combat contre la 2e brigade blindée près de Bir-el-Harmat, tandis que la 90e division légère se voyait contrainte au repli au sud d'El-Adem par la 4e brigade blindée. Comme les jours précédents, la faible visibilité empêchait dans les deux camps des opérations aériennes de grande envergure. Le général Ritchie commençait toutefois à sentir un doux parfum de victoire car 330 chars de la VIIIe armée étaient encore intacts et l'Intelligence Service estimait que Rommel devait maintenant en avoir moins de 250.

### **Puisque Mahomet...**

Rommel était loin d'être satisfait de sa position. Ce qui l'attendait, à première vue, c'était un désastre complet. Gênées par le tir des patrouilles et par l'artillerie de la 150e brigade, les divisions « Pavia » et « Trieste » peinaient pour ouvrir des pistes à travers les champs de mines britanniques et, à moins que du ravitaillement ne parvint aux panzers dispersés, les Allemands n'auraient bientôt plus d'autre solution que de renoncer à leur offensive ou même de capituler en échange de six camions citernes d'eau !

C'était dans des moments tragiques de ce genre que les plus remarquables qualités de chef de Rommel se manifestaient. Après avoir ordonné une reconcentration des forces pour le 29, il laissa ses équipages de chars assoiffés et - partit à la recherche de ses convois égarés. Au milieu de la nuit, il trouva ce qu'il cherchait, grimpa dans la cabine du camion de tête et dirigea lui-même le convoi vital vers l'Afrika Korps, sans commettre la moindre erreur de direction malgré la tempête de sable qu'il rencontra sur sa route. A l'aube, une vie nouvelle se répandait dans les divisions de panzers à mesure que l'eau, le carburant et les munitions étaient rapidement distribués. A 6 heures, l'Afrika Korps était de nouveau en formation de combat.

Le 29 mai 1942 fut une journée de combats nombreux mais confus. Tandis que Rommel refaisait le plein de ses chars, la division « Sabratha » lançait contre la 1<sup>e</sup> division sud-africaine une puissante attaque qui se termina par un échec sanglant et plusieurs centaines de soldats italiens furent capturés. Presque tout le reste de la journée, Rommel essaya de regrouper ses blindés au sud-ouest de Knightsbridge.

Et quand la 2e brigade blindée chercha à intervenir, elle fut attaquée elle-même de trois côtés à la fois. Sur quoi, des unités de la 22<sup>e</sup> brigade blindée volèrent à son secours et, au crépuscule, aucun des adversaires n'avait pris l'avantage.

Après avoir étudié la situation à nouveau, le commandant en chef allemand décida sagement d'abandonner son plan initial. L'opération était maintenant commencée depuis quatre jours, aucun espoir d'atteindre Tobrouk - l'objectif au départ - n'était plus permis dans l'immédiat, et Rommel décida de se cantonner dans la défensive. Faisant preuve d'une belle souplesse d'esprit, le général allemand repensa sa stratégie ; puisque Mahomet ne pouvait aller à la montagne, c'est la montagne qui viendrait à Mahomet. Les messages codés vibrèrent sur les antennes du quartier général avancé de l'Afrika Korps. Toutes les unités importantes devaient faire mouvement vers l'ouest et se diriger vers un rendez-vous général près de la bordure orientale du champ de mines britannique. Des corridors devaient être frayés sans délai à travers ce champ pour les convois de ravitaillement, puis Rommel se tiendrait aux aguets et attendrait l'inévitable contre-offensive de l'adversaire. Un « rideau de fer » - canons antichars et canons de D.C.A. de 88, épaulés par l'artillerie, regroupée, de l'Afrika Korps devait créer un écran de protection autour des unités blindées en train de récupérer. Le maréchal Kesselring, venu en inspection, prit, sur l'insistance de Rommel, le commandement du groupe Cruewell et le colonel Bayerlein fut nommé chef d'état-major de l'Afrika Korps.

En d'autres termes, Rommel offrait délibérément l'initiative à Ritchie. C'était la stratégie la plus inhabituelle que l'on pût adopter, mélange habile de ruse et de désespoir. Le premier assaut de Rommel avait failli mener l'Afrika Korps au désastre. Sa nouvelle position n'était d'ailleurs ni solide ni confortable. Non seulement ses flancs et ses arrières étaient sur le champ de mines britannique, mais en plein milieu de la « marmite du diable » (nom qui devait être bientôt donné à ce secteur) se trouvait le centre de résistance tenu par la 150<sup>e</sup> brigade. Entièrement encerclé, donc, Rommel attendait de voir ce qu'il pourrait faire, convaincu que la puissance de son artillerie lourde anéantirait toute attaque anglaise, avant même qu'elle pût atteindre ses précieux panzers. Une nouvelle phase, encore plus dramatique, de la bataille de Gazala s'ouvrait.

#### **On se bat dans la « marmite du diable »**

Quand lui parvint la nouvelle que l'Afrika Korps faisait mouvement vers l'ouest, le général Ritchie fut naturellement enchanté. Le « Renard du désert » paraissait accepter sa défaite. Bir-Hakeim résistait farouchement, le centre de résistance de la 150<sup>e</sup> brigade était intact ! Aussi peut-on comprendre que le chef britannique ait envisagé l'hypothèse d'un Rommel pris au piège dans le champ de mines et réduit en miettes par les canons de la VIII<sup>e</sup> armée...

En plein milieu de la nuit du 29 au 30 mai, le silence du désert fut troublé par des salves sporadiques d'artillerie et par les grondements des moteurs des unités de Rommel qui faisaient mouvement dans la « marmite ». Plus loin à l'ouest, les hommes du génie allemand étaient de nouveau à l'oeuvre. Au matin du 30, le fruit de leur labeur apparut sous la forme d'un étroit corridor percé dans le champ de mines. L'Afrika Korps s'était ménagé une mince ligne de communication avec les Italiens. Si ce passage pouvait être maintenu, les problèmes d'intendance les plus pressants de Rommel seraient presque résolus.

Presque... Le chef allemand -fut, en effet, contrarié d'apprendre l'existence d'une position anglaise non encore décelée au coeur de ses positions, à distance de tir de sa précieuse ligne de ravitaillement.

Voici comment Bayerlein a relaté, quelques années plus tard, ces journées critiques : « Nous étions vraiment dans une situation désespérée, adossés à un champ de mines, sans vivres, sans eau, sans carburant, avec très peu de munitions, sans passage à travers les mines pour nos convois ; Bir-Hakeim résistait toujours et nous empêchait de recevoir du ravitaillement du sud ; de plus, nous subissions d'incessantes attaques aériennes. »

En conséquence, Rommel décida de diriger tous ses efforts contre la 150e brigade, comptant sur son barrage d'artillerie pour repousser toute contre-attaque de la VIIIe armée. Il importait d'en finir avant que Ritchie frappât.

### Les visiteurs du soir

La bataille du centre de résistance de la 150e brigade fut en elle-même une petite épopée. Il faut en rendre justice au général Haydon et à ses trois bataillons du Nord (4<sup>e</sup> bataillon du régiment du Yorkshire de l'Est, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> bataillons des Green Howards), renforcés par le régiment royal d'artillerie de campagne et la 232e compagnie du génie. S'ils n'ont commencé à supporter le choc des forces de l'Axe que le 30, les premiers jours de la bataille ne les avaient pas vus inactifs. Presque dès le début, la brigade s'était trouvée entourée d'ennemis et les artilleurs du secteur avaient passé leur temps à pointer sans cesse leurs pièces sur des objectifs très dilués. Le général Haydon s'était bientôt rendu compte qu'une attaque massive de l'ennemi contre sa position n'était plus qu'une question d'heures, aussi avait-il retranché ses forces dans le centre de résistance dès le troisième jour de la bataille. Il y eut de nombreuses patrouilles le 29, mais l'assaut adverse ne se produisait toujours pas et l'arrivée de trente chars de l'escadron B, du 44<sup>e</sup> Royal Tank Régiment fort bienvenus, représenta le seul événement de ce jour. La brigade n'en était pas moins dans une situation peu enviable. Elle se trouvait regroupée à respectivement 11 et 15 kilomètres des trigh Capuzzo et El-Abd, positions alliées les plus proches au nord et au sud, et les munitions commençaient déjà à manquer. Les tirs des canons de 25 livres étaient limités à 25 obus par jour et par pièce.

Finalement, le 30 à l'aube, les attaques de l'ennemi furent déclenchées contre tous les secteurs, Rommel rameutant ses blindés à proximité immédiate des positions de la 150e brigade. Le génie fut le premier submergé, mais une courageuse et coûteuse contre-attaque des chars « I » (d'infanterie) réussit à limiter la percée, et toutes les autres positions tinrent bon. « Bravo ! » s'exclama le général Ritchie cette nuit-là ; mais il continua à ne pas exécuter les opérations de dégagement promises. Après une nuit de patrouilles incessantes destinées à empêcher l'ennemi de déminer avant l'assaut du lendemain, l'aube se leva sur une garnison sous les armes dans ses tranchées et ses servants de mitrailleuses aux pièces.

Des attaques ennemies furent bientôt signalées dans tous les secteurs et, pas à pas, les courageux défenseurs durent se replier devant une supériorité numérique écrasante. L'ardeur au combat ne fléchit pourtant pas et, après une journée qui compta six assauts distincts, la 150<sup>e</sup> brigade, à la tombée de la nuit, tenait toujours malgré de lourdes pertes et l'épuisement des munitions des canons de 25 livres.

En cinq jours de combat, les stocks prévus trois semaines avaient été épuisés. Les survivants se regroupèrent dans deux petites zones et la nuit s'écoula dans un calme relatif malgré le bruit des nombreux chars en mouvement. Il n'y eut qu'un seul incident : deux officiers allemands, dans une voiture de l'état-major, pénétrèrent par erreur dans une des positions des Green Howards.

« Merci pour le sport... »

Aux premières lueurs du jour, le 1er juin, l'assaut ennemi reprit avec force. Des « Stuka » piquèrent en hurlant et la terre trembla sous les coups de leurs bombes. Un nuage de fumée et de poussière recouvrit bientôt la 150e brigade. Avec l'appui de leurs bombardiers, les chars allemands avancèrent une fois de plus. La valeureuse brigade allait succomber. Ce n'était plus qu'une question de temps. Il ne restait, dans son périmètre, qu'un peu d'eau et de vivres et presque plus de munitions. Les postes étaient progressivement submergés ; acculés, les artilleurs anglais détruisaient leurs canons les uns après les autres. Les derniers coups de feu furent tirés à 14 heures, quand le poste que tenait la compagnie B du 5e Green Howards fut pris finalement par l'ennemi. La plupart des survivants furent faits prisonniers.



Le centre de résistance principal de la 150e brigade avait donc cessé d'exister et Rommel contrôlait la « marmite ». Pourtant, le sacrifice des hommes des bataillons du Nord n'avait pas été totalement inutile pendant presque soixante-douze heures, toute l'attention de Rommel avait été retenue par cette position isolée ; malheureusement, la VIIIe armée ne sut pas tirer le moindre parti de cette diversion. La résistance aurait pu se prolonger bien davantage si seulement les stocks de munitions avaient été plus élevés et si les opérations de dégagement efficaces ne s'étaient pas fait attendre. Bayerlein le reconnut en présence du général Young, après la guerre : « Tout dépendait de la 150e brigade à Got-el-Oualeb... Si nous ne l'avions pas battue, le 1er juin, vous auriez capturé tout l'Afrika Korps. »

Ainsi la VIIIe armée, en général, et la 50e division du Northumberland, en particulier, pouvaient-elles être fières de la résistance acharnée, bien que désespérée, des hommes de la 150e brigade. La position de Rommel était à présent plus solide ; il avait des routes de ravitaillement ouvertes derrière lui, et la remise en condition de ses unités était presque terminée. Il pouvait donc choisir maintenant son heure pour repartir à l'attaque. Il préféra cependant attendre. Bir-Hakeim, en effet, tenait toujours au sud, et le général Ritchie ne croyait pas la situation générale trop grave. Auchinleck, au Caire, n'était pas aussi optimiste : « Ce n'est pas sans inquiétude que je constate la destruction de la 150e brigade et la consolidation par l'ennemi d'une enclave large et profonde dans vos positions. » Auchinleck soulignait la nécessité de porter un grand coup pour ébranler la tranquillité de Rommel avant que la situation du général Koenig à Bir-Hakeim devînt tout à fait intenable. En dépit de cet excellent conseil, les premières tentatives de la VIIIe armée pour se frayer un chemin dans la « marmite » (1er et 2 juin) s'écrasèrent contre le barrage d'artillerie de Rommel. Au même moment, de

fortes tempêtes de sable maintenaient au sol les forces aériennes britanniques. En fait, le 2, Rommel se sentit assez sûr de sa position d'ensemble pour donner ordre à la 90e division légère et à la division « Trieste » de faire mouvement vers le sud pour porter secours à la division « Ariete », fortement éprouvée à Bir-Hakeim. Tout n'allait pourtant pas comme l'eût voulu Rommel. Des patrouilles anglaises et sud-africaines retardaient par leur mordant le passage des convois dans les couloirs frayés à travers le champ de mines. Enfin, une accalmie dans la tempête de sable permit à la R.A.F. d'effectuer des sorties « payantes » le 2, surtout du côté de Bir-Hakeim.

### La conductrice du général

Les deux camps se préparaient pour une nouvelle phase de la bataille. Elle commença le 5 juin, quand la VIIIe armée déclencha enfin une attaque d'envergure contre la « marmite ». Elle fut malheureusement fort mal préparée et l'opération « Aberdeen » fut un fiasco dû essentiellement à un manque de coordination. L'absence d'un P.C. opérationnel au sein de la VIIIe armée condamnait l'attaque virtuellement dès le départ, tandis que de grossières erreurs des services de renseignements sur la localisation des positions principales de Rommel engendrèrent la confusion et entraînèrent de lourdes pertes. Tout parut d'abord se dérouler normalement. Les bataillons de tête atteignirent leurs objectifs sans rencontrer de réelle résistance, mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils égratignaient à peine les défenses de Rommel, situées bien plus à l'ouest. Au cours de son avance, la 22e brigade blindée se jeta sous la grêle d'acier des canons de 88 antichars que Rommel avait habilement placés.

Des colonnes de fumée épaisse s'élevèrent bientôt dans le ciel du désert, les survivants se virent pourchasser vers le nord et l'infanterie resta dangereusement dépourvue de tout soutien. Au même moment, l'attaque de diversion du 13e corps contre la crête de Sidra échouait.

Au début de l'après-midi, Rommel estima l'heure venue. Débouchant de la « marmite », ses chars, jusque-là jalousement tenus en réserve, débordèrent bientôt deux quartiers généraux tactiques anglais et la 21e division de panzers fonça vers Knightsbridge. A partir de ce moment, le contrôle des opérations échappa totalement aux Britanniques et la contre-attaque du général Ritchie, qu'on avait si longtemps attendue, tourna à l'échec complet. Au crépuscule, toutes les unités britanniques qui avaient pénétré dans la « marmite » avaient été écrasées, y compris quatre régiments d'artillerie de campagne ; la VIIIe armée comptait 6 000 tués, blessés ou disparus. Rommel affirmait avoir capturé 4 000 prisonniers et pris 150 chars.

Qu'allait faire Rommel maintenant ? S'arrêter pour regrouper ses troupes, foncer vers Tobrouk ou virer vers le sud et en finir avec Bir-Hakeim ? C'est la troisième solution qu'il choisit. Le 8, donc, la 15e division de panzers fut détachée pour épauler « Trieste » et la 90e division légère, qui étaient loin d'avoir neutralisé les Forces françaises libres. Des vagues de bombardiers en piqué pilonnèrent les positions du général Koenig, mais Ritchie lui avait donné comme instructions de s'accrocher le plus possible. Pour le soutenir, les forces aériennes du désert firent 500 sorties dans la seule journée du 8, mais la raréfaction des munitions et des vivres ne pouvait être indéfiniment ignorée. Aussi, la VIIIe armée autorisa le général Koenig, le 10 juin, à évacuer le réduit en couvrant sa sortie par une attaque de diversion montée par le 30e corps. L'évacuation fut effectuée dans la nuit, de main de maître. La conductrice anglaise du général Koenig le fit sortir en beauté de Bir-Hakeim et, sur les 3 600 hommes de son unité, 2 700 se replièrent.



## Les silences de Ritchie

Ce n'était pas un mince exploit, mais abandonner Bir-Hakeim, c'était avouer qu'une bonne moitié de la ligne de Gazala avait cessé d'exister. L'héroïque résistance de quatorze jours des hommes de Koenig avait cependant infligé de sérieuses pertes à leurs adversaires et obligé Rommel à retarder son assaut principal de plusieurs jours. Il était indéniable, cependant, que Rommel avait gagné la phase « marmite » de la bataille de Gazala. Ritchie refusa néanmoins de se résoudre à abandonner ce qui restait de la ligne de Gazala et à regrouper la VIII<sup>e</sup> armée sur un front Acroma - El-Adem - Birel-Goubi.

La VIII<sup>e</sup> armée, à ce moment critique, contrôlait encore la partie nord de la ligne de Gazala, qui s'étendait jusqu'à la Méditerranée. La plus grande partie des défenses est-ouest étaient intactes et un nouveau champ de mines venait d'être posé entre Acroma et la mer. Il restait encore 250 chars aux Britanniques, mais la perte de sept régiments d'artillerie de campagne se faisait durement sentir. De toute évidence, Rommel avait maintenant l'initiative. Il ne pouvait certes compter que sur 120 chars allemands et 60 chars italiens, mais il disposait toujours d'un bon nombre de Mark-111 (spéciaux) et d'une demi-douzaine de Mark-IV - les « rois du champ de bataille ». Il décida en conséquence d'exterminer le 30<sup>e</sup> corps et ordonna une double percée hors de la « marmite » pour le 11 juin. La 21<sup>e</sup> division de panzers devait se diriger vers la crête de Sidra, tandis que la 15<sup>e</sup> division de panzers et la 90<sup>e</sup> division légère foncraient vers El-Adem.

Dès qu'il apprit, par ses services, l'exécution de ces deux mouvements divergents, le général Norrie crut qu'il avait enfin l'occasion de porter un grand coup : ses adversaires lui donnaient peut-être l'occasion de les battre l'un après l'autre. Pourtant, le coup des Britanniques ne fut pas porté. Le général Messervy, l'homme clé, fut attaqué alors qu'il se rendait à la réunion des commandants et disparut pendant plusieurs heures. Avant son retour, Rommel poussait ses troupes dans une série d'attaques heureuses contre les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> brigades blindées. La R.A.F. eut beau, ce jour-là, effectuer 600 sorties contre les colonnes de Rommel, la 90<sup>e</sup> division légère n'était, à la tombée de la nuit, qu'à quelques kilomètres d'El-Adem, avec les deux autres divisions de panzers échelonnées sur sa gauche. Les deux jours suivants virent le point culminant de la bataille de chars. Rommel, avec une infinie souplesse, renouvelait son schéma tactique éprouvé, qui consistait à attirer peu à peu les blindés anglais vers son écran de canons antichars, puis à déchaîner ses panzers sur les survivants. Les Anglais se battirent magnifiquement. Cependant, le 12, au crépuscule, le 30<sup>e</sup> corps était pratiquement anéanti et le général Gott jugea nécessaire de donner l'ordre d'évacuer Knightsbridge. Il ne restait plus aux Britanniques que 70 chars en état de marche.

C'est alors que le général Ritchie prit enfin conscience de l'imminence de la défaite. Il était personnellement d'avis de faire immédiatement retraite vers la frontière égyptienne et ce, depuis plusieurs jours déjà. Maintenant, il était un peu tard. Downing Street, pendant ce temps, avait vu la situation de la VIII<sup>e</sup> armée s'aggraver avec une inquiétude croissante et Winston Churchill ne facilita pas la tâche à Ritchie en lui adressant ce message : « Votre décision de lutter jusqu'au bout est très chaudement approuvée.

Le 14 au matin, cependant, Ritchie avait décidé de donner l'ordre d'abandonner ce qui restait de la ligne de Gazala. La I<sup>re</sup> division sud-africaine devait faire mouvement vers l'est dans la journée du 14, suivie, dix heures plus tard, par la 50<sup>e</sup> division. Mais que faire de Tobrouk ? Ritchie était d'avis de laisser investir la ville, au moins provisoirement, en soutenant la garnison avec une unité mobile près d'El-Adem, afin de donner à la VIII<sup>e</sup> armée le temps de se regrouper au delà de la frontière. Mais Auchinleck ne voulait plus entendre parler d'un nouveau siège. « Nous devons tenir Tobrouk... », déclara-t-il.

L'idée du Caire était de créer une ligne allant d'Acroma à El-Adem et Bir-el-Goubi, assurant ainsi l'accès permanent à Tobrouk par la route côtière. Après une période très confuse d'échange de messages, Ritchie accepta, mais sans révéler à son chef l'état véritable de la VIII<sup>e</sup> armée. On perdit encore un peu plus d'un temps précieux et, de nouveau, les contradictions du commandement compromirent les chances de survie de la VIII<sup>e</sup> armée.

Entre-temps, le 13<sup>e</sup> corps se préoccupait de son salut. Pendant la nuit du 13 au 14 juin, les troupes de Rommel mirent tout en oeuvre pour couper la route côtière, mais elles furent repoussées par l'artillerie. Ritchie finit par ordonner la retraite, mais les chefs sur place n'avaient déjà plus le choix. Pour la 1<sup>ère</sup> division sud-africaine, la retraite fut relativement moins compliquée. Après avoir calmement détruit le plus possible de ses réserves, le général Pienaar commença d'évacuer son unité dans la matinée du 14. Une tempête de sable dissimula sa manoeuvre aux yeux des Allemands aux aguets, et le matin suivant, la division était près de Tobrouk avec des pertes relativement légères : 27 morts, 365 blessés et disparus.

### Un coup de poker

La situation de la 50<sup>e</sup> division (Northumberland), plus au sud, n'était pas aussi favorable que celle de sa voisine sud-africaine. Elle avait déjà perdu le tiers de ses effectifs (la 150<sup>e</sup> brigade). A présent, avec les Italiens devant et les Allemands sur ses arrières, le général Ramsden se trouvait dans une position peu enviable. Les dix heures de délai n'avaient guère amélioré sa situation ni ses perspectives. En revanche, ses deux groupes de brigade étaient relativement bien pourvus en carburant, en munitions et en moyens de transport, car le R.A.S.C. avait pu réapprovisionner les 69<sup>e</sup> et 151<sup>e</sup> groupes de brigade sur les énormes stocks de Tobrouk pendant les premières phases de la bataille. La division avait ainsi pu tenir la dragée haute aux Italiens et son moral n'en était que plus élevé, comme on peut en juger d'après la réaction de Ramsden à l'ordre de retraite du général Gott : « C'est un sale coup, dit-il, une très grosse déception. »

Pris dans une situation délicate, Ramsden et son état-major s'en tirèrent par une solution originale. Au lieu de faire retraite vers l'est, la division se scinda en deux groupes (subdivisés en plusieurs colonnes) et perça vers l'ouest à travers les lignes italiennes. Une fois que les deux têtes de pont furent établies et les deux corridors tracés, les colonnes s'écoulèrent à l'ouest et au sud, puis exécutèrent un large crochet autour de Bir-Hakeim, vers la frontière égyptienne, distante de 180 kilomètres. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce plan était un coup de poker, mais il eut pour lui l'avantage d'être peu orthodoxe et soigneusement préparé. Il fallait naturellement tenir compte des redoutables problèmes de circulation dans un désert dépourvu de tout point de repère, et de plus, de nombreux véhicules de trois tonnes disponibles se trouvaient dans un piteux état. On prévoyait toutefois que le gros des troupes au moins réussirait à s'échapper. Chaque véhicule reçut de l'essence pour 500 kilomètres.

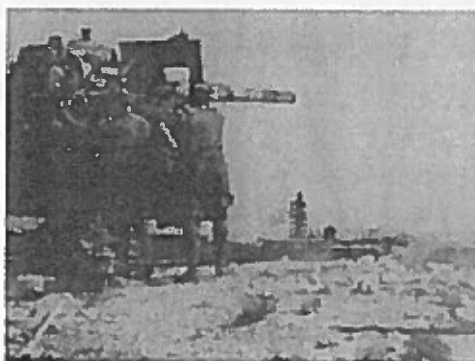
A 4 heures, le 15, la percée vers l'ouest était terminée et la dernière arrière-garde commença bientôt son mouvement vers le sud. Le gros de la division contourna Bir-Hakeim et bénéficia, à sa surprise, pour s'orienter, des points de repère qu'offraient les lampes à arc des ateliers de campagne allemands. Quelques unités se dirigèrent au nord, vers la route de la côte, mais la plupart passèrent sans difficulté.

En définitive, 96 % des hommes de la division parvinrent à la frontière d'une façon ou d'une autre. De nombreux véhicules tombèrent en panne. Naturellement, les hommes étaient complètement épuisés

à la fin de leur randonnée et la division avait perdu la plus grande partie de son matériel lourd. Mais cette unité fut rapidement en état de reprendre le combat.

### **Le vent glacé de la défaite**

On peut comprendre l'euphorie de Rommel à l'époque. « Nous avons gagné la bataille et l'ennemi se débande », disait un bulletin du 15. Il ne restait plus qu'à s'emparer de Tobrouk et à pousser les débris des troupes épuisées de Ritchie vers la frontière. Toutefois, les Allemands n'avaient pas de temps à perdre car le déclenchement de l'opération « Hercule » était proche. Des rumeurs rapportaient qu'une division de Nouvelle-Zélande faisait mouvement en provenance de Syrie et qu'une autre division blindée toute fraîche (la 10e) arrivait d'Egypte. En conséquence, Rommel déplaça ses blindés vers El-Douda et El-Adem et demanda à ses hommes, fatigués, mais joyeux, un nouvel effort décisif.



Pendant ce temps, le général Ritchie essayait désespérément de sauver les débris de son armée. Ce n'est que le 16 qu'il reçut du Caire l'autorisation d'abandonner Tobrouk à son isolement. Ritchie espérait encore que le 13e corps pourrait tenir ladite « forteresse » et ses défenses extérieures, pendant que le 30e corps - ce qu'il en restait demeurerait sur la défensive à l'extérieur du périmètre et fournirait par la même occasion une garnison pour les défenses frontalières. A cet effet, les rescapés des forces du général Norrie furent groupés en neuf « colonnes écossaises » (chacune pourvue d'une batterie de canons de 25 livres) ; de même, le commandement partagea les divisions d'infanterie en deux éléments, un élément mobile et une arrière-garde statique.

Le vent glacé de la défaite soufflait maintenant sur la VIIIe armée. Ritchie, toujours optimiste, parlait de tenir El-Adem et de s'accorder une pause pour attendre des renforts du delta, mais les officiers du front étaient plus pessimistes. De fait, dans la nuit du 16 au 17, le général Norrie donna l'ordre d'abandonner El-Adem après une journée d'intenses attaques ennemies. Cette décision faisait sauter une des pierres angulaires de la défense de Tobrouk. Pendant ce temps, la 4e brigade blindée se battait farouchement près de Sidi-Rezegh, mais en fin de journée, la 17, elle n'avait plus que 48 chars, dont la plupart à bout de course. Il ne restait à Norrie d'autre solution que d'abandonner Gambout, la voie ferrée et les stocks de Belhamed.

## **Tobrouk doit tenir**

Auchinleck pouvait toujours envisager de tenir la ligne Tobrouk - El-Adem - Birel-Goubi, la VIIIe armée n'en était plus capable. Tobrouk devrait assurer seul sa défense.

A l'intérieur des 50 kilomètres du périmètre de la « forteresse de Tobrouk », la garnison se tenait prête à essuyer la tempête. Mais les espoirs de renforts étaient minces, malgré les multiples promesses.

La défense fut confiée au commandant récemment promu (le 14 mai) de la 2e division sud-africaine, le général Klopper. Officier d'état-major à l'époque de la prise de Bardia, son expérience des réalités de la guerre du désert était relativement récente. Son état-major n'était guère plus expérimenté. Il en résulta qu'aucun plan de rechange, en cas de difficultés imprévues, ne semblait avoir été mis sur pied. On ne manquait cependant ni d'hommes, ni de vivres, ni de matériel dans le périmètre. Outre la division sud-africaine, Tobrouk pouvait compter sur la 32e brigade de chars, la 29e brigade des Guards et la 1e brigade d'infanterie indienne, sans oublier trois régiments d'artillerie de campagne et deux d'artillerie moyenne, soit plus de 35 000 hommes et au moins 2 000 véhicules de tout modèle. Il ne se posait pas de problème de ravitaillement. En vue du « grand rush », vers la Cyrénaïque occidentale, on avait en effet stocké plus de 2 millions de litres d'essence, 130 000 obus de 25 livres et plusieurs millions de rations - de quoi tenir pendant au moins trois mois.

Mais il y avait un revers à la médaille. Comme il a déjà été dit, on avait négligé l'entretien de vastes secteurs dans les défenses, notamment le fossé antichars, et laissé de larges brèches dans les champs de mines. En second lieu, la perspective d'un support aérien s'évanouit rapidement quand les forces aériennes du désert évacuèrent en toute hâte leur base avancée près de Gambout pour se rabattre sur le terrain de Sidi-Barrani. Dès lors, Tobrouk cessait d'être à portée des opérations aériennes.

Troisièmement, on ne pouvait guère compter sur le soutien de la Royal Navy. Enfin, le général Klopper manquait de l'arme qui aurait pu pallier en partie ces déficiences : le canon antichars. Pour faire face à un assaut des blindés ennemis, la garnison ne disposait que de quinze canons de 6 livres et de quarante canons de 2 livres.

Le 18 juin, Tobrouk était totalement investi. L'Afrika Korps s'approcha au plus près du périmètre, appuyé par la division « Ariete », pendant que le génie allemand ouvrait de nouveaux couloirs à travers le champ de mines dégarni. A la demande pressante de Ritchie, le général Auchinleck s'envola du Caire pour la frontière. Les deux hommes mirent au point un plan conforme aux possibilités réelles de la VIIIe armée. Le 13e corps avait à présent pour mission de tenir la frontière pendant que les « colonnes écossaises » feraient leur possible pour se rapprocher de Tobrouk. Le 30e corps n'était évidemment pas en état d'agir. Aussi fut-il mis en réserve près de Marsa-Matrouh pour se refaire.

## **Rommel maréchal**

Le coup que l'on attendait de Rommel fut asséné le 20 juin. Adoptant pour son attaque principale le secteur du périmètre qu'avait choisi O'Connor lui-même en 1941, Rommel déclencha un furieux bombardement en piqué auquel participèrent 150 avions de tout modèle et le fit suivre immédiatement, à 8 heures, par une attaque groupée de trois divisions blindées. La garnison riposta avec acharnement, mais Rommel avait tous les atouts en main. Au milieu de la matinée, les Allemands avaient progressé d'environ un kilomètre et la 90e division légère avait repoussé sans difficulté une tentative de diversion du 13e corps du côté de Sidi-Rezegh. A 16 heures, les Allemands étaient maîtres de l'aérodrome, et trois heures plus tard, la 21e division de panzers fonçait dans les rues de Tobrouk vers le port où l'on s'efforçait, avec l'énergie du désespoir, de tout démolir.

Au couchant, les restes de l'unité de Klopper commencèrent à se regrouper dans la partie ouest du périmètre. En fait, la « forteresse » de Tobrouk, qui avait autrefois soutenu un siège de huit mois, était tombée entre les mains de Rommel en moins d'une journée.

Le général Klopper fit ce qu'il put pour organiser la dernière résistance, mais il se trouva sévèrement handicapé par la décision qu'il avait prise, dans le courant de la journée, de détruire l'équipement radio de son quartier général. Finalement, le contact radio avec la VIIIe armée fut rétabli, ce -qui ne servait pas à grand-chose. Ritchie promit encore des renforts, mais personne ne s'y trompa. A l'aube du 21, Klopper envoya un message qui sonnait le glas de Tobrouk : « Renvoie les troupes mobiles cette nuit. Impossible tenir demain. Troupes mobiles presque anéanties. Véhicules capturés par l'ennemi. Résisterons jusqu'au dernier homme et la dernière cartouche. »C'était la fin. En un dernier geste de défi, de courageuses tentatives furent faites pour détruire les stocks emmagasinés dans le secteur ouest. Un groupe de volontaires passa des heures à crever les bonbonnes d'essence et à laisser le précieux liquide se perdre dans les sables du désert, mais à la fin, leurs bottes, rongées, les laissant pieds nus, ils durent renoncer. Klopper ne pouvait plus rien. A 8 heures, il envoya des parlementaires demander à Rommel ses conditions et bientôt, les unités commencèrent à se rendre les unes après les autres aux troupes allemandes, couvertes de poussière mais victorieuses.

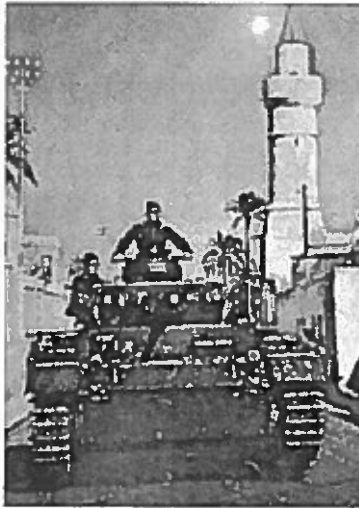
Quelques petits groupes se frayèrent un chemin à travers les forces de l'Axe et rejoignirent les lignes britanniques. Mais pour le général Klopper et pour quelque 33 000 hommes, l'avenir se limitait désormais aux camps de prisonniers. Dans le nombre se trouvaient 19 000 Britanniques, environ 9 000 Blancs sud-africains et 5 000 Indiens et Noirs d'Afrique du Sud. Rommel récupéra intactes 2 000 tonnes d'essence, plus de 5 000 tonnes de vivres, des quantités de munitions (en partie allemandes et italiennes) et presque 2 000 véhicules en état de marche. Il gagna aussi un port, endommagé certes mais néanmoins essentiel et de vastes installations de filtrage d'eau.

D'après les rapports allemands, Rommel avait, en contrepartie, perdu 3 360 hommes (du 26 mai au 21 juin) - soit environ 15 % des forces de l'Afrika Korps à l'origine. Ces chiffres ne tiennent pas compte naturellement des pertes italiennes, légèrement inférieures. Mais l'Afrika Korps déplorait la perte de 300 officiers, soit 70 % de ses cadres.

Rommel annonça son triomphe par un message laconique : « La forteresse de Tobrouk a capitulé. Toutes les unités vont se regrouper et se préparer à une avance ultérieure. » Vingt-quatre heures plus tard, Rommel, promu maréchal, allait se trouver sur la frontière égyptienne. La VIIIe armée avait - presque - touché le fond.

### **La défaite et la honte**

Churchill se trouvait à Washington quand la bombe de la chute de Tobrouk éclata. Par un humiliant coup du sort, la nouvelle parvint aux services de renseignements américains avant que le War Office eût pu la communiquer au premier ministre. A Roosevelt incombait donc ce pénible devoir. Le président fut si ému par le chagrin sincère de son ami qu'il prit sur lui d'envoyer sur-le-champ 250 chars Sherman flambant neufs à l'armée du désert. Gazala eut au moins un résultat indirect favorable aux Alliés dans le désert de Libye. Mais c'était un bien maigre prix de consolation à l'époque.



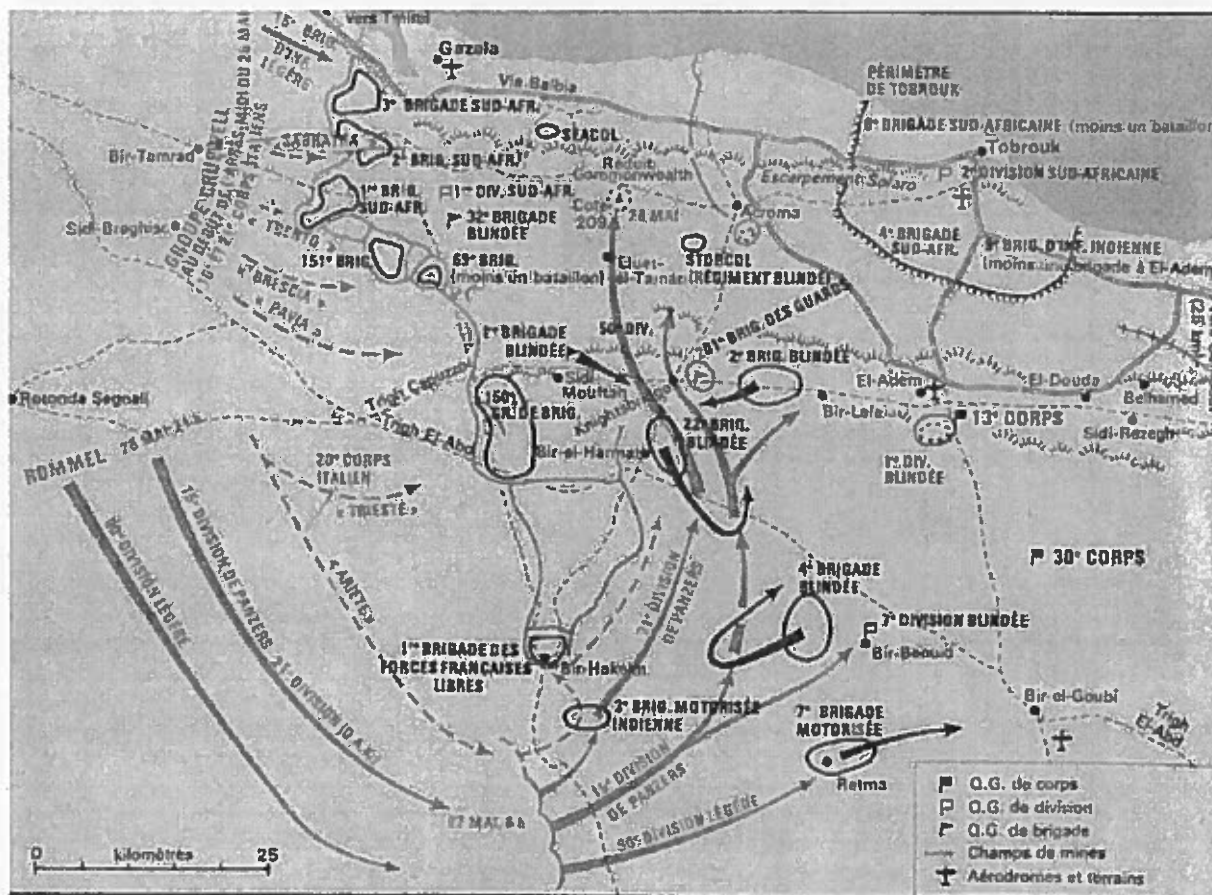
Dans l'esprit de Churchill, seule la reddition de Singapour à l'armée japonaise, en février, avait porté un coup plus grave aux armes et au commandement britanniques. Voici comment il décrit la chute de Tobrouk : « Ce fut l'un des coups les plus sévères de la guerre dont je puisse me souvenir. Non seulement les conséquences militaires en furent désastreuses, mais la réputation de la Grande-Bretagne en souffrit. La défaite est une chose; la honte en est une autre. » C'était un coup terrible et ses répercussions se firent sentir amèrement en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud et en Australie.

La guerre du désert, déjà vieille de plus de deux ans, semblait terminée. A l'est de la frontière égyptienne, les unités de la VIIIe armée du général Ritchie commençaient à se regrouper. Le moral était évidemment très bas. La VIIIe armée avait été surclassée dans la tactique, dans la manœuvre et dans le combat. Tandis que les hommes et les officiers, fatigués et découragés, de la 1ere division sud-africaine, des deux brigades survivantes de la 50e division et de la poignée d'éléments blindés survivants du 30e corps, autrefois si imposant, concentraient déjà leur énergie sur les préparatifs d'une bataille de position improvisée près de Marsa-Matrouh, peu d'entre eux auraient pu prévoir que le succès de Rommel allait se révéler plus superficiel que réel. Malgré les apparences contraires, rien n'était perdu dans le désert.

### PARTIE 3 : CARTES DE LA BATAILLE DE GAZALA

#### Phase 1 - La ligne de Gazala est tournée.

Les brigades du front du général Ritchie étaient déployées le long de la ligne de Gazala en un système de réduits reliés entre eux. Mais la ligne de Gazala avait un point faible son flanc sud, à Bir-Hakeim, s'ouvrait sur le désert et Rommel engagea la bataille en tournant largement la ligne de Gazala avec l'Afrika Korps, tandis que Cruewell et les Italiens attaquaient les autres fortifications de la ligne. Les éléments avancés de Rommel coupèrent des lignes de communication de la VIII<sup>e</sup> armée. La garnison de Bir-Hakeim tint tête aux Allemands.

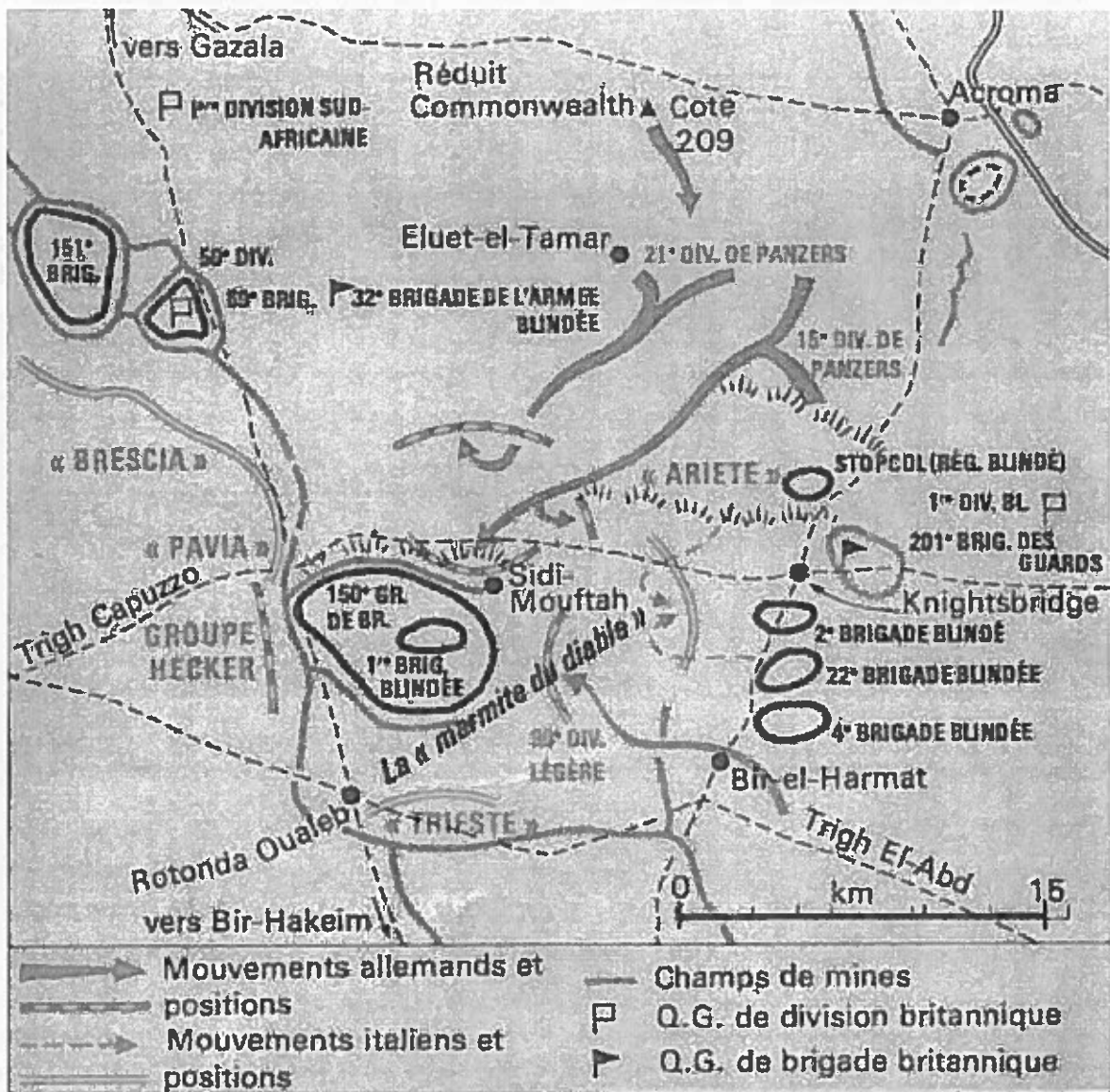




Phase 2 - Rommel attaque le bastion («Marmite du diable») de la 150e brigade.

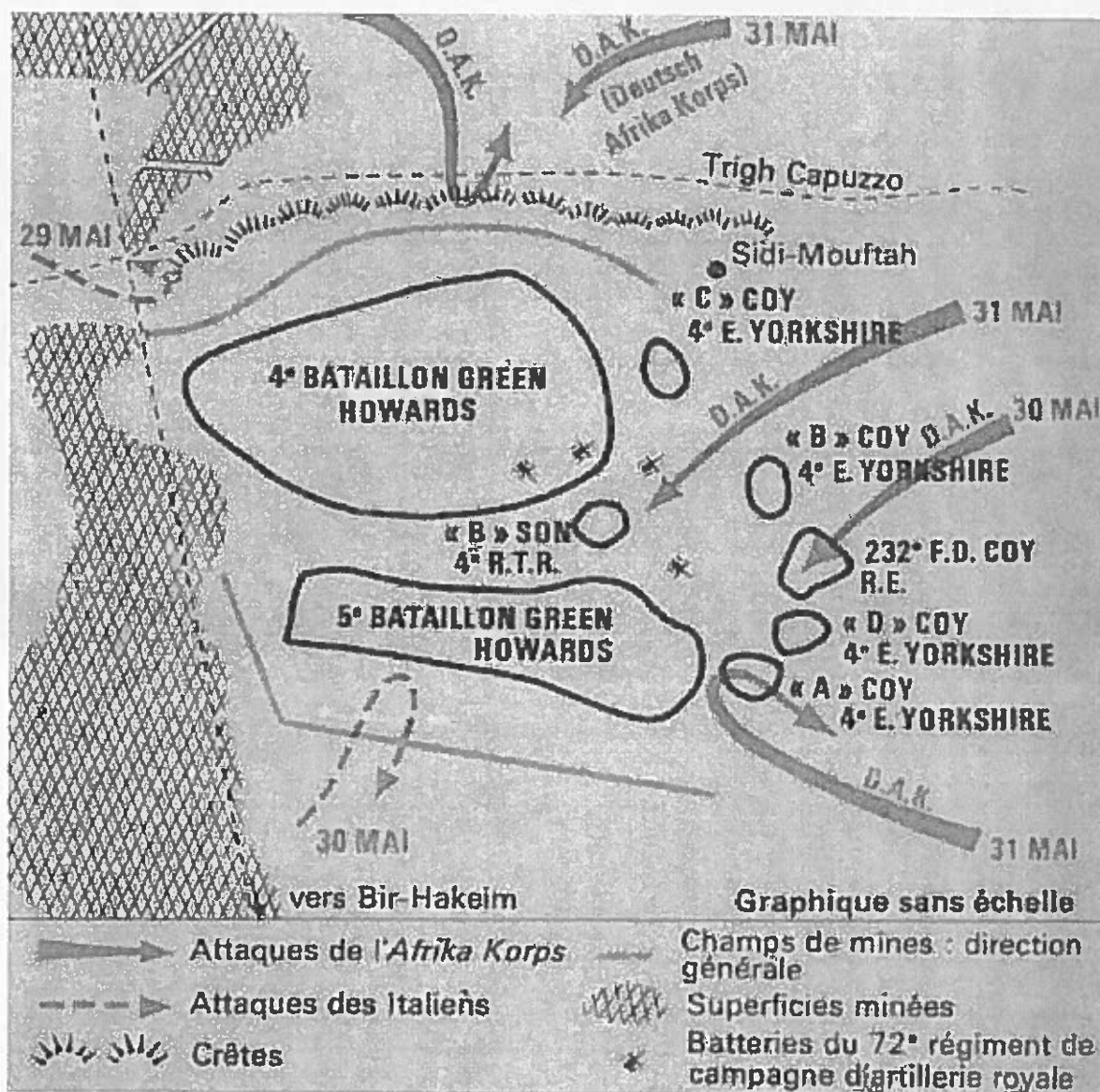
Le général Bayerlein déclara par la suite :

« Pas un instant nous n'avions soupçonné son existence ; au soir du troisième jour, nous étions encerclés et presque à bout de carburant. » Quand les blindés de Rommel firent mouvement vers l'ouest dans la « marmite », Ritchie crut que Rommel serait pris au piège dans le champ de mines de Gazais. Rommel tenta alors d'écraser la 150e brigade. C'était le moment ou jamais, pour la VIIIe armée, de lancer une contre-attaque, mais Ritchie laissa passer l'occasion.



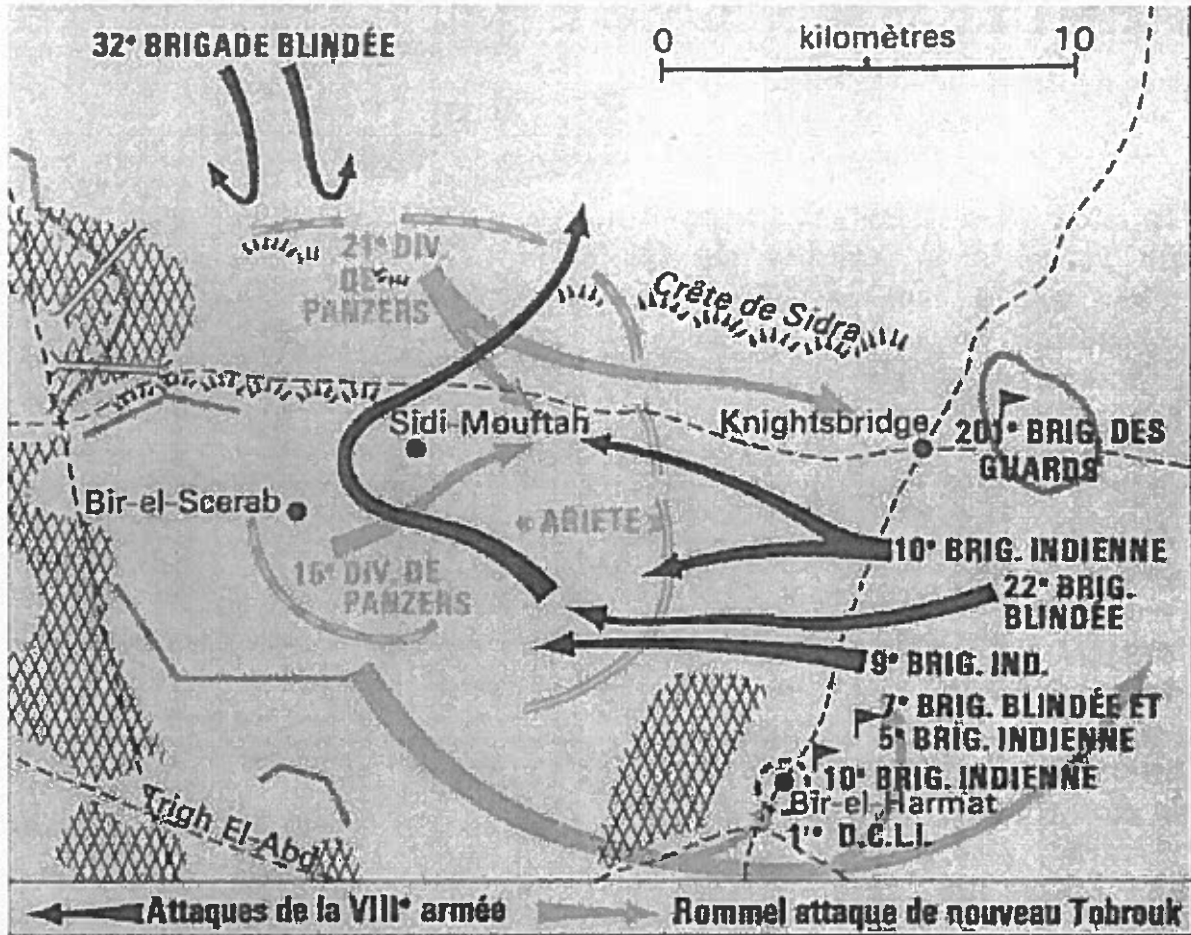
Phase 3 - Le combat contre le réduit de la 150e brigade.

Pendant presque soixante-douze heures, Rommel concentra tous ses efforts sur ce secteur vital. Mais, de nouveau, la VIIIe armée laissa passer l'occasion de lancer une sévère contre-attaque. Dès le début de la bataille, la 150e brigade épuisa ses munitions prévues pour durer trois semaines. Tout se termina le 1er juin, un terrible bombardement par les « Stuka » ayant sonné l'hallali. Rommel avait réussi à s'assurer une voie de ravitaillement à travers la ligne de Gazala, mais Bir-Hakeim tenait encore sur le flanc sud du front.



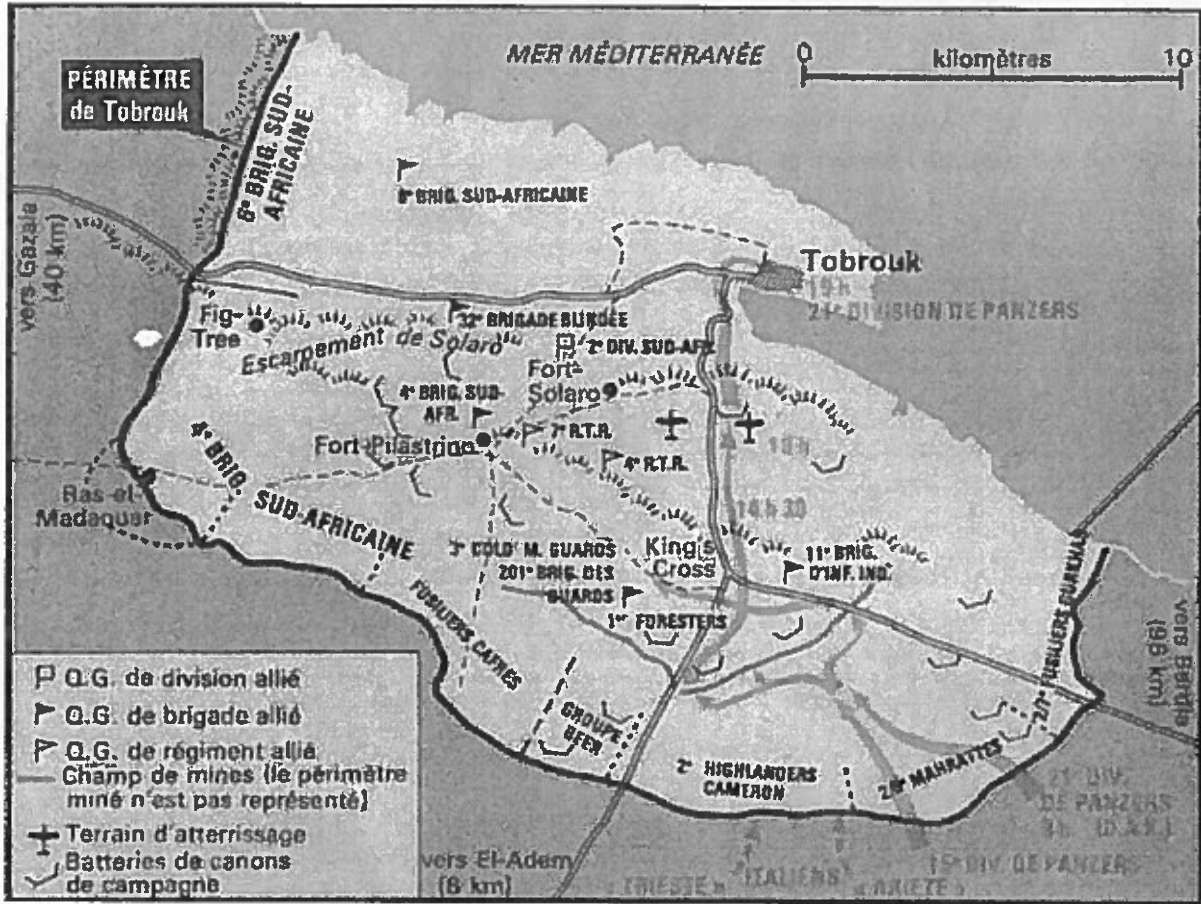
Phase 4 - La percée de Rommel.

La contre-attaque de Ritchie vint trop tard. Rommel, par une attaque furieuse, réduisit le 30e corps. Puis il fonça vers d'est pour isoler ce qui restait du centre de la VIIIe armée.



Phase 5 - L'assaut à Tobrouk.

Rommel ne parvint pas à couper la route côtière, mais, tandis que la Ville armée en déroute se dirigeait vers la frontière, il était décidé à éliminer Tobrouk sans perdre de temps. Il fit sa percée vers le coin sud-est, comme O'Connor en 1941.



## Le coin des lecteurs

### Au coeur de la "division fantôme" d'Erwin Rommel

Avec ce deuxième volume de la collection « Archives de guerre », les éditions Caraktère retracent, en photographies, l'histoire de la 7. Panzer Division, une unité blindée allemande qui a traversé toute la Seconde Guerre mondiale à la même place, en première ligne. Constituée le 18 octobre 1939, elle est restée célèbre pour son illustre commandant, Erwin Rommel, placé à sa tête dès février 1940.

Rommel. Un nom que les Belges vont rapidement apprendre à connaître avec l'assaut allemand du 10 mai 1940 sur le petit royaume. Fer de lance de l'offensive, rôle qu'elle tiendra jusqu'en 1945, la 7. Panzer mène la charge à travers la Belgique jusqu'à la frontière française. Contrairement aux ordres reçus, Rommel provoque sa chance et pousse ensuite sa division sur le sol français. Où il provoque la panique parmi les unités françaises qui vont néanmoins provoquer des pertes sévères dans les rangs allemands. Au point de mettre en péril l'existence même de la division. Un repli effectué avec culot sur des positions moins dangereuses sera à l'origine du surnom de la division : « la division fantôme », car difficile à localiser et à joindre. Un surnom qui l'accompagnera jusqu'à sa capitulation en 1945 aux troupes anglo-américaines. Une offensive franco-belge qui illustre déjà le goût de Rommel pour les plans audacieux, à l'instar de son homologue américain, Patton. Une personnalité rebelle, individualiste, qui recevra pourtant les félicitations. Une campagne de France qui a coûté cher à la division : plus de 2.594 tués, blessés et disparus et 42 chars. Une « guerre sans haine », mais pas sans horreur. Avec notamment ce massacre de quelque 50 soldats sénégalais commis le 8 juin 1940 par les hommes de Rommel.

Laissée comme troupe d'occupation après la capitulation française, la division quitte la France en 1941 où elle va être ensuite engagée sur un autre front pour participer à l'invasion de l'Union soviétique. Désormais dirigée par le général Hans F. von Funck, elle passe à l'assaut le 22 juin. En première ligne, comme d'habitude. S'ensuivent des combats meurtriers et synonymes de lourdes pertes en blindés et en hommes, avec une participation à l'opération « Zitadelle », dans les plaines de Kursk, qui va marquer le début d'une longue retraite vers le Vaterland. La division, dirigée par de nouveaux officiers, va livrer de nombreux combats en Ukraine, en Russie Centrale et tout au long de sa retraite vers l'Allemagne. Preuve de l'intensité des combats livrés, de juillet à septembre 1944 l'ensemble de la Panzerwaffe va perdre plus de 2.625 chars. La guerre éclair de 1940 n'est désormais plus qu'un souvenir pour les tankistes plongés au cœur de ce front de l'Est, dernière demeure pour des milliers d'entre eux.

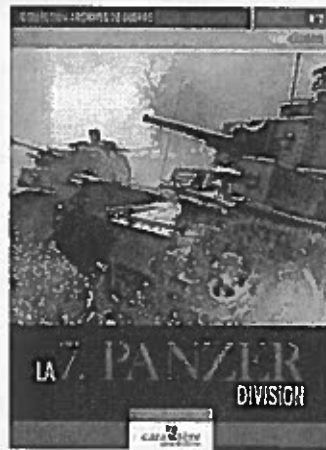
Affaiblie, la division va mener des séries d'actions dévastatrices dans les rangs soviétiques pour retarder l'issue inéluctable du IIIe Reich. Autant de chapitres d'un drame parfaitement illustré et raconté par l'auteur, Yann Galibois. Des cartes et des profils des blindés engagés complètent les cours chapitres et les quelque 180 photographies.



Ce volume consacré à la 7. Panzer bénéficie comme le premier tome de la collection d'une abondante iconographie, essentiellement extraite des fonds photographiques de l'éditeur et complétée de clichés de la collection Rommel. Avec des photos étonnantes, d'une netteté incroyable, et parfois insolites. Comme cette vue extraite du chapitre consacré à la campagne de France où l'on voit une boutique de Louis Delhaize, enseigne bien connue aujourd'hui. Certaines photos témoignent également de l'art de la mise en scène de Rommel, capable de rejouer une scène de guerre pour la propagande. Autant de témoignages photographiques qui plongent le lecteur au cœur de l'action, à la manière des journalistes « embedded » qui accompagnent aujourd'hui les unités en guerre.

Un ouvrage qui se lit comme un arrêt sur image historique et qui ne témoigne d'aucune sympathie pour cette unité ou cette armée. Il est peut-être utile de le préciser pour certains.

Philippe Degouy



«La 7.Panzer Division». Collection: archives de guerre, unités n°2. Par Yann Galibois.  
Éditions Caraktère. 135 pages, 24,90 euros

Couverture : éditions Caraktère

## Churchill et Staline : une alliance contre-nature

Alain Frerejean

### Churchill et Staline



Tout semble opposer Churchill (1874-1965) et Staline (1878-1953): l'aristocrate de haut vol et le fils de savetier, le démocrate et le dictateur, l'hyperémotif et le cœur de pierre, le dépressif et le paranoïaque. Pourtant, tous deux ont su galvaniser leur peuple au bord du précipice et renverser le cours de l'histoire.

Alain Frerejean, historien et juriste, propose le portrait croisé de ce duo improbable qui a marqué – et comment... - le siècle dernier.

Sans rien cacher de leurs failles - les crises de dépression de l'un, la paranoïa de l'autre - l'auteur montre comment ces deux titans, dans un même instinct de préservation face au péril hitlérien, en sont venus à tisser une alliance contre nature. Churchill, à la tête d'un empire à bout de souffle, aura toutes les peines du monde à se faire entendre par Staline qui ne connaît que le langage de la force. A la conférence de Téhéran, en 1943, qui se déroule à l'ambassade britannique, il dira : «J'étais assis entre le grand ours russe toutes griffes déployées et le grand bison américain, moi, le petit âne anglais, seul à connaître le chemin de la maison.»

Ni panégyrique ni réquisitoire, ce portrait croisé nous donne les clefs de leur entente et de leurs malentendus. A Téhéran toujours, Staline jure qu'une fois la guerre terminée, il fera fusiller 50.000 officiers allemands. Ce qui révolte Churchill : «Plutôt que de me prêter à une telle infamie, j'aimerais mieux être traîné dans le jardin de cette ambassade pour y être fusillé», s'écrie-t-il. Staline pose sa main sur son épaule en lui disant que c'est une blague. Mais Churchill, au courant du massacre de Katyn, ne le croit qu'à moitié. En 1946, la rupture entre les deux hommes est consommée avec le discours de Fulton (Missouri), en 1946, lorsque Churchill évoque pour la première fois le «rideau de fer» qui s'est abattu sur le centre de l'Europe. Staline réagira une semaine plus tard en traitant son ancien allié de «raciste».



### Des enfances malheureuses

L'auteur dévoile aussi la vie privée des deux protagonistes, leur scepticisme envers la religion, leur enfance malheureuse. Churchill a passé son enfance dans un internat où la discipline de fer ne lui convenait manifestement pas. Son père ne s'intéressait pas à lui et sa mère était trop occupée avec ses aventures extraconjugales. Vu ses notes insuffisantes pour entrer à l'université, Winston est envoyé à l'armée.

Le petit Staline, lui, est battu par un père alcoolique. Sa mère l'envoie au séminaire, d'où il sortira vacciné à vie contre la religion. C'est de là aussi qu'il tient son talent oratoire qui lui permettra plus tard d'hypnotiser les foules.

Si Churchill est mort paisiblement au bord de la Côte d'Azur, Staline a succombé à la maladie dans de grandes souffrances, aucun médecin n'osant lui administrer quoi que ce soit, après la terreur qui avait suivi le «complot des blouses blanches» en 1952. Comme quoi, il y a quand même une certaine justice sur terre...

Jean-Paul Bombaerts

«Churchill et Staline», Alain Frerejean, Editions Perrin, 510 pages, 24 euros

# L'activité des Spiroux

Samedi 28 septembre 2013

Journée placée sous le signe de l'histoire et de la découverte dans l'Avesnois à 35 kms de Mons

## Programme

- 10H00 à 12H00 - Visite guidée de la ville de Le Quesnoy, deuxième ville fortifiée de France (\*)
- 12H00 - Mouvement vers Gussignies
- 12H30 - Repas à la Taverne du Baron à Gussignies
- 14H30 - Mouvement vers le musée archéologique de Bavay
- 15H00 à 16H30 - Visite de l'exposition « Les Antonins, Image et pouvoir ? »

Le matin, nous nous laisserons guider à la découverte d'une ville fortifiée par Vauban, reprise aux Allemands par les troupes néozélandaises en 1918.

L'après-midi nous nous rendrons au musée archéologique de Bavay pour découvrir la nouvelle exposition temporaire qui a pour thème « **Les Antonins, Image et Pouvoir** » ainsi que les collections du musée.

La dynastie des Antonins, qui régna de 96 à 192 (il s'agit d'ailleurs de la plus longue dynastie impériale.).

Les quatre premiers Empereurs de cette dynastie n'ayant pas eu d'héritiers mâles, ils durent se résoudre à adopter leur successeur. Ainsi, le principe de filiation disparut pendant un temps, mais en contrepartie, les souverains s'assurèrent que leurs héritiers seraient des Empereurs compétents.

Sur les six Empereurs s'étant succédés, les cinq premiers furent surnommés les Cinq bons Empereurs ; le siècle au cours duquel ils ont gouverné fut appelé siècle des Antonins ou siècle d'or.

En effet, l'on estime que l'Empire romain connut son apogée au cours du II<sup>e</sup> siècle après Jésus Christ.

Retournons pour quelques heures dans cette période de l'histoire pour comprendre une période importante de l'empire romain.

Où ? 1) Visite de la ville de Le Quesnoy (voir itinéraire ci-dessous)

RV au parking de la Carpe d'Or à Le Quesnoy

2) Musée archéologique de Bavay

Allée Chanoine Biévelet à 59570 Bavay

Parking à proximité du site

Itinéraire 1 : en venant de Mons, prendre la route de Maubeuge, à la gare d'Hyon - Cibly, prendre à droite et continuer jusqu'au prochain croisement.

Continuer tout droit en direction de Genly, jusque Bavay.

Prendre ensuite la direction du Quesnoy.

**Itinéraire 2 :** autoroute Mons- Valenciennes.

Sortir à Valenciennes et prendre la route en direction du Quesnoy

Le temps du trajet depuis Mons est de 40'

**Activités :** - Visite guidée de la ville de Le Quesnoy

- Repas à la Brasserie au Baron rue du Piémont 59570 Gussignies à partir de 12H30 (\*)

- visite avec guide de l'exposition « Les Antonins, image et pouvoir » au musée archéologique de Bavay

**PAF :** - Site, musée, exposition et guides : 15,00 € (minimum 20 personnes)

- Repas : 40, 00 € (apéritif, entrée, plat principal, dessert, café, vins et eaux compris)

A verser au compte du CROR Mons BE64 0015 7243 3452

Vue de la Taverne avec la rivière l'Hogneau qui arrose Gussignies



### Menu proposé

Apéritif

Entrée (au choix)

*-La Coquille St Jacques à la Normande*

*-Le Dos de Cabillaud et sa Sauce au Beurre Blanc*

*-Le Saumon Fumé et sa Crème Fine à la Ciboulette* (R)

*-Le Toast au Chèvre Rôti aux Tomates Confites*

- La Salade au Gésier de Volaille confit*  
*Et son Manchon de Canard Confit*
- La Terrine de Campagne à « La Cuvée des Jonquilles »*
- Le Feuilleté d'Escargots à l'Avesnoise*
- L'Escavèche Gratinée au froide*

Plat principal (au choix)

*L'Agneau*

- La Brochette d'Agneau*
- Les Côtes d'Agneau*
- La Tranche de Gigot*
- Le Carré d'Agneau Grillé au Thym* (R)

*Le Bœuf*

- La Brochette de bœuf*
- L'Entrecôte*
- Le Pavé de Rumsteck*

*Le Canard*

- Le Magret de Canard*

*Les poissons*

- La Truite grillée*
- Le Pavé de saumon Grillé*
- La Papillote de saumon et sa Julienne de Légumes*

Dessert (sur place)

Café

Vins et eaux



